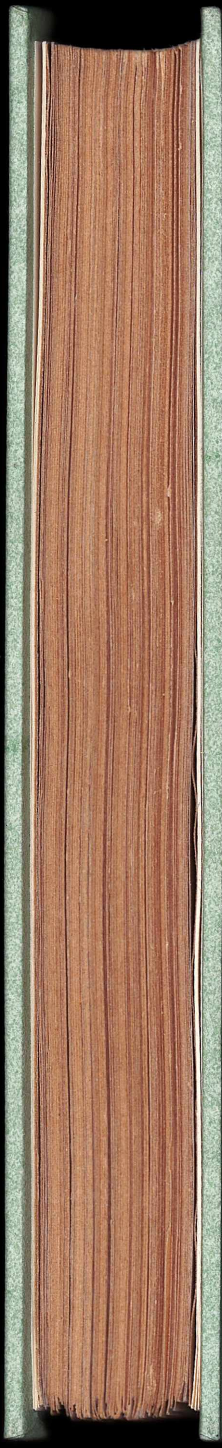
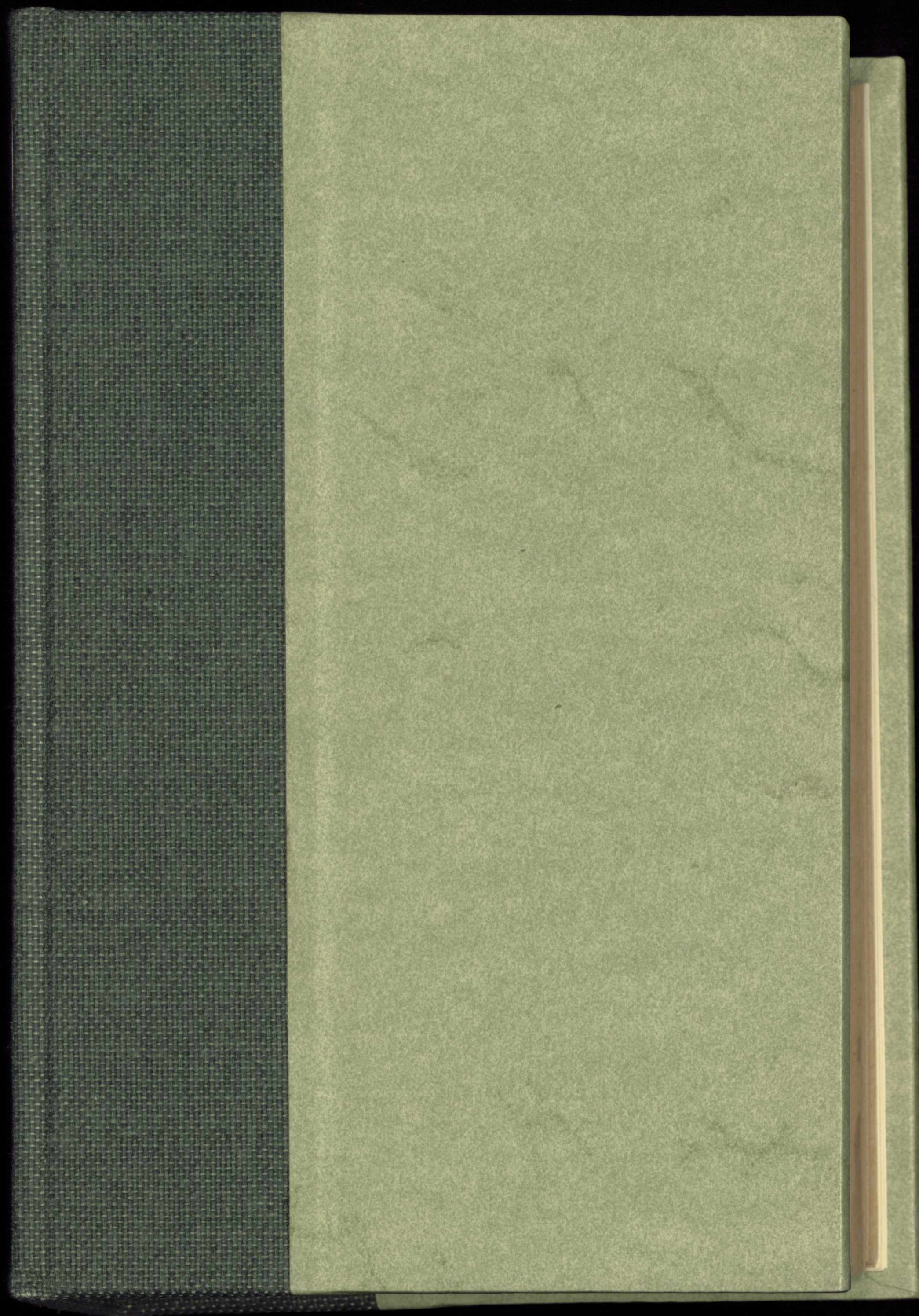
F. JOLLIVET CASTELOT - LE LIVRE DU TRÉPAS ET DE LA RENAISS



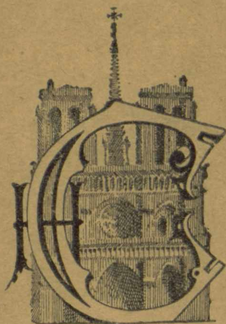


F. JOLLIVET CASTELOT



Le Livre du Trépas et de la Renaissance

L'Ethérée — L'Hiérodoule
L'Astre des Morts
Conte Alchimique — Les Saisons
Le Lac des Regrets — Suzanne





PARIS
CHACORNAC, ÉDITEUR
11, quai Saint-Michel, 11

1905

Le Livre du Trépas
et de la Renaissance

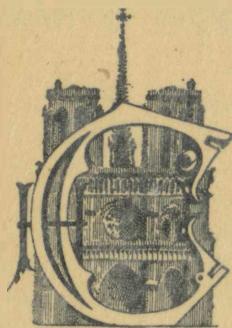
Ex. N° [redacted]

F. JOLLIVET CASTELOT



Le Livre du Trépas et de la Renaissance

L'Ethérée — L'Hiérodoule
L'Astre des Morts
Conte Alchimique — Les Saisons
Le Lac des Regrets — Suzanne



PARIS
CHACORNAC, ÉDITEUR
11, quai Saint-Michel, 11

1905

Le Livre du Trépas et de la Renaissance

CHAPITRE PREMIER

L'Ile

La vie est une énigme cruelle et indéchiffrable.

Ceci ressemble fort à un lieu commun, à un cliché, estimera-t-on, mais qu'importe ! J'écris ces lignes pour quelques esprits impressionnables qui savent réellement penser, peser le sens exact des termes ; les autres n'ont rien de commun avec les idées que ressuscite ce livre, et je les invite à passer outre.

Chaque jour nous entendons des hommes s'écrier : l'existence est bien amère ; et quelques minutes après avoir proféré ces mots, on les voit rire, s'occuper de

leurs affaires, retourner au tourbillon du monde externe.

Soyez sûr que ces gens-là ne songent guère à ce qu'ils ont dit, ou qu'ils n'y croient qu'un instant d'une façon superficielle ; ils ne sont point obsédés, sans un répit, par cette méditation farouche ; leur regret se borne à constater que le destin se met souvent en travers de leurs projets, de leurs plaisirs sensuels. Plus haut ne s'élève point leur tristesse. Ils ont du blasphème aux lèvres parfois, jamais le désespoir de la Pensée déçue et impuissante.

En constatant que la vie est une cruelle énigme, je ne songe point à maudire un dieu quelconque, ni à l'accuser avec les théologiens, de méchanceté gratuite, de rancune diabolique envers l'homme déchu.

J'entends seulement déplorer la faiblesse de mon intellectualité en face de l'Univers infini et exprimer le morne désespoir qui ronge le cerveau du penseur, le broie, l'étreint sous sa pression et sa noirceur, le conduit à la folie s'il est faible, à l'extase ou à la quiétude peut-être s'il est pur, fort et privilégié.

Pour le chercheur sincère, la vie ne peut s'appeler que torture. Et je nomme chercheur l'être qui, en même temps artiste, savant, poète, initié ou amant de l'Occulte, étend ses investigations à travers les différents domaines de la Nature, ne se laisse jamais borner par les soi-disant frontières de la science officielle, scrute les Etoiles et les Atomes, les végétaux et les minéraux, non pour en décrire les squelettes seulement ou les classer inertes, mais afin d'apprendre leur langage, de le déchiffrer, de trouver par leur signature et leurs correspondances, le sens des hiéroglyphes qui doivent révéler la Parole de Vie, le Logos éternel sous ses multiples formes cycliques et passagères.

Ah! pour ceux qui scrutent avec cet acharnement les mystères sacrés d'Isis, la Vie n'est-elle point la douloureuse Enigme, le Sphinx que l'on questionne avidement, mais dont les réponses demeurent vagues ou balbutiées ; pire, ce Sphinx immémorial se dresse muet, impassible. Un sourire de dédain plisse ses lèvres en une sorte de rictus. Ses yeux bridés semblent nous avertir qu'il demeure le Gardien du Seuil, le Dragon Inflexible qui repousse le téméraire profanateur, le plonge dans l'Abîme béant, inexorablement !

L'Enigme de la Vie !

Est-il pire obsession, semblable folie ! Plus une joie durant l'existence, plus une volupté physique ou morale sans un poison subtil et âcre.

On veut savoir — et l'on ne peut — ce qu'est cette Vie, ce que sont, et les Etoiles et les mondes du Ciel, et la Mer murmurante, et les Pierres et les Plantes, et les Animaux et les Hommes — et leurs Destins sombres.

Quelles énergies occultes recèle la Matrice du Cosmos?

Quel jeu forment les forces, sous l'ordre inflexible des lois et des principes ignorés?

Quels sont les liens de tous les êtres entre eux?

L'on aspire très haut, toujours plus haut, à d'inaccessibles sommets, vers l'Absolu, l'Un, l'Incréé, l'Eternel, se perdant dans la méditation, gémissant, tantôt désespéré, tantôt ivre d'espoir divin, mais chaque fois déçu, encore, encore et toujours !

Jusqu'à ce qu'un jour, la résignation vienne adoucir le souci, la sérénité embaumer l'âme du néophyte à l'initiation.

Mais quand surgira cette paix que l'on appelle, et que l'on rencontre chez quelques rares adeptes?

Quand éclorera cette fleur, parfumée entre toutes les fleurs?

Lorsqu'on possédera la Science, répond une voix austère. Travaille, prie, et tu trouveras !

Mais dans la solitude des nuits, le doute amer vient et revient assaillir l'âme navrée, la saper, comme le flux et le reflux de la Mer sape la grève lentement.

Etre ou n'être pas ! Telle est la pensée qui hante l'esprit, accompagnée de son cortège de visions sinistres

Si l'existence individuelle persiste après ce que nous nommons la Mort, progressive et consciente, meilleure à chaque étape, éclairée de lumière rose, la Vie, bien qu'incompréhensible encore, apparaît acceptable et bonne, car l'effort se continue, sculpte peu à peu la personnalité; les destins deviennent plus logiques, les amours, les affections, les travaux, les consciences, se basent sur l'immortalité; la justice se pressent dans les épreuves subies; les malheureux deviendront heureux, les victimes, des héros ou des génies illuminés; les criminels ne sont que des retardataires; les misérables auront à leur tour des richesses. Le Bonheur luira pour tous !

Si l'existence, éphémère, crève au contraire comme une bulle, si le Néant absorbe les derniers soupirs, alors le leurre de la vie se double de l'odieuse assurance d'un blasphème. Il faut, non pas maudire — mais ne plus penser, ne plus songer !

Ne plus songer ! éteindre en soi la faculté du raisonnement qui semble causer plus de soucis que de joies intellectuelles !

Mais il est en réalité aussi impossible au penseur de ne plus penser qu'à l'eau de ne point suivre son cours,

à l'astre de ne point parcourir l'orbite qui lui fut tracée.

Et dans les horreurs du doute atroce, l'Esprit se débat — mais l'Esprit cherche toujours.

Ces alternatives d'espoir et de navrance, communes à tous les vrais amants de la Nature, interrogateurs sincères du Mystère, bouleversèrent une longue période de ma vie, torturèrent mon adolescence entière.

Porté de par ma nature même, aux recherches suprêmes de la Haute Science, de la Mystique rationnelle, de l'Occulte si j'ose dire; hanté par l'idée fixe de soulever un jour le Voile d'Isis, de franchir les frontières étroites de la science officielle, j'éprouvai dès la prime enfance l'attraction insatiable de l'Au Delà; mais aussi ces tristesses si accablantes qui accompagnent inlassablement de telles préoccupations supérieures.

Aujourd'hui que mon esprit, illuminé davantage, respire un certain calme momentané très exquis, je désire confronter mes méditations antérieures en quelques feuillets aussi brefs que possible ; puis je noterai les heures présentes et leurs visions, exprimant la douceur de ce que je nomme : *ma seconde vie*.

*
* *

Mon enfance ne m'a laissé qu'une empreinte de mélancolie profonde, que des souvenirs poignants ; je ne voudrais jamais revivre ces années mortes, ces désillusions rapides et successives, dont l'amertume emplit encore ma bouche d'un goût de cendres.

Non pas que j'eusse été malheureux, comme l'entend le vulgaire troupeau ; entouré de famille et d'affection, favorisé par la fortune, les douleurs provinrent d'un

tempérament nerveux à l'excès, d'une sauvagerie qui me confina dans l'isolement, d'une tendresse sexuelle extraordinairement précoce et donc non assouvie, d'un perpétuel aspir vers le Principe des choses, que nulle religion bien entendue, nulle science ne pouvait combler.

Doué d'une imagination très intuitive, à la fois sceptique d'esprit et mystique de cœur, passionné d'âme, faible de corps, je subis des luttes incessantes entre le Rêve exquis et la Réalité décevante, l'imagination folle et l'action limitée ou trop fatigante pour le corps usé, las, avant que d'avoir servi.

Les médecins, ignorants peut-être, appellent aujourd'hui cet état d'âme et de corps : la neurasthénie, et en font un stigmate de la dégénérescence ; les thérapeutes anciens le nommaient : prédisposition à la médiumnité, impressionnabilité excessive du corps odique ou astral. N'étaient-ils pas plus proches de la vérité?

Je n'avais pas six ans que déjà, le soir, je rêvais en contemplant les étoiles, pressentant leurs merveilles, leurs habitants et l'infinité de l'Univers, les secrets de la Terre, de la Nature effrayante; que déjà je poursuivais l'Occulte en de vagues songeries très tristes, ou dans des jeux bizarres : je m'imaginais *magicien*, astrologue, bohémien; revêtu d'une longue robe éclatante, coiffé d'une tiare adeptale, la baguette magique à la main, je maniais des cartes bariolées, essayais des incantations singulières, ému et fasciné, transporté par la pensée au sein de contrées étranges, chaudes et lumineuses, vibrant aux noms de Khaldée, d'Egypte, d'Inde et de Perse !

La vie réelle n'existait point à mes yeux ; j'évoluais parmi les féeries de l'Astral, les réminiscences sans

doute d'existences antérieures et sacerdotales peut-être...

Je n'avais pas six ans : déjà j'aimais la femme ; je l'adorais par le cœur et je la désirais sexuellement ! Malédiction extrême ! Inconséquence de la Nature ; Expiation suprême et si cruelle !...

Maintenant je crois deviner, mais alors j'ignorais.

Et quelles souffrances atroces, quels appétits à la fois immenses et incompris ! Quelle fatigue nerveuse qui influerait sur les années futures, malgré que la chasteté fût intacte.

Ces souffrances s'accrurent sans cesse jusqu'à la puberté, époque à laquelle elles prirent une extension inouïe qui me plongea dans une mélancolie mortelle ; je ne me satisfis pourtant avec une femme qu'à l'âge de 17 ans, occasionnellement, en une chute banale qui m'empoisonne l'âme encore. Avoir caressé de si superbes déesses en rêves d'artiste, pour être initié par une grue !

La souffrance sexuelle aiguë fut la plus grande torture de ma vie ; jointe à l'exacerbante analyse du cerveau en ébullition, elle flétrit toute joie, tout bonheur, toute jeunesse et toute confiance en mon être.

Je sentis de suite la Nature hostile, indifférente plutôt, quoique je ne cessasse jamais de l'adorer comme une divinité.

Je fus en proie à des désespoirs violents, indescriptibles — de damné — en songeant que la Femme me resterait longtemps cachée et étrangère, comme Isis elle-même ; ces deux peines se confondaient en moi et m'anémiaient le corps avec l'intelligence. Je souhaitais mourir pour la Femme, je me forgeais des romans insensés ; je croyais la volupté divine, et à cette époque elle l'eût

été sans doute. Il me paraît bien que j'aurais pu mourir de joie et d'amour en possédant alors le corps d'une maîtresse chérie.

Elevé au sein d'une famille grave et pieuse, dans le catholicisme effarant, il me fallut conserver ces terreurs et ces doutes qui eussent eu besoin d'épanchement pour se guérir ; je dus concentrer mes réflexions, me replier sur moi seul durant mon adolescence difficile.

La Femme m'était indiquée comme l'instrument du péché, en dehors du mariage qui apparaissait si lointain ; la Science sans le dieu des églises, m'était démontrée infernale.

De là, d'abord les doutes, les peurs affolantes de ma première enfance, puis, plus tard, les dégoûts, les révoltes, le scepticisme religieux et moral qui me firent aboutir : au matérialisme panthéistique à quinze ans ; à la chute entre les bras et les jambes d'une vulgaire hétaïre, aux environs de la 17e année.

Panthéiste, je ne croyais qu'à la transformation incessante des êtres et des choses dans le tourbillon de la Substance, mais dépourvue de conscience personnelle, d'immortalité individuelle ; cela me plongeait en de sombres phobies, d'ordre hystérique du reste, que de me dire : à l'agonie, tu pressentiras l'anéantissement final de ta pensée, de ton *moi*. Jamais il ne me vint pourtant à l'idée de fuir ces conséquences, d'étourdir mon âme ; j'avais la sincérité de l'intellect, je voulais acquérir sans un mensonge, la Vérité.

Ce monisme d'un idéalisme quasi-matérialiste, ne servit que de système de transition toutefois ; je m'y étais jeté à la suite du dégoût inspiré par les cultes fanatiques et sectaires ; la conception panthéistique de Dieu

s'épura, s'élargit peu à peu, me ramenant au Spiritualisme intégral basé sur les vies successives d'après l'évolution de la Conscience.

L'étude de l'Esotérisme fut le chemin de Damas qui me mit sur la route de l'Initiation.

Comme bien on pense, un tel état nerveux, traduit par des céphalées, des hallucinations, des visions, une boulimie intellectuelle me faisant lire tous les ouvrages de science, de littérature, de philosophie, de religions ; une semblable lutte intellectuelle et morale, un perpétuel et maladif besoin de la femme ; tout cela entrava les études classiques régulières, que je dus abandonner, et dès lors je complétai suivant mes penchants, l'éducation libre que j'avais commencée seul dans mon enfance.

Je dévorai les traités d'Astronomie, de Physique, de Chimie, d'Histoire Naturelle, de Sociologie; puis les livres d'Occultisme, de Théosophie, de Mystique, de Spiritisme ; je m'adonnai sans répit à la Haute Science qui devint ma maîtresse absorbante, le but de mon existence entière.

N'ayant pas de carrière astreignante, libre de mes heures, je collectionnais les vieux manuscrits et les bouquins de magie, d'astrologie, d'alchimie, je poursuivais dans mon laboratoire les recherches sur la transmutation et les élixirs spagyriques; sans cesse je m'efforçais à développer la Volonté par un entraînement progressif, afin de me recréer moi-même, de fabriquer en quelque sorte mon individualité.

Je parvins ainsi, non point à embellir l'existence, du moins à transformer les souffrances morales et physiques qui m'assaillaient en sentiments supérieurs de spiritualisation ascétique.

Je savais maintenant, non pas pourquoi il faut souffrir, mais bien *qu'il faut souffrir* pour épurer son être, se dégager de la lourde matière, et je m'apprenais à savoir souffrir, à fouler aux pieds les sensations, les instincts, les désirs, les regrets, toutes les passions enchaînantes.

Le lutte était cruelle, certes, et de toute minute, car de tempérament j'étais névropathe, enclin à la faiblesse, à l'angoisse, à la peur tant morale que physique.

Surtout ma grande douleur consistait à trop aimer, désirer la Femme, la Maîtresse, et à ne la point rencontrer, à vivre dans l'isolement absolu et déprimant ; je dus contenir l'appel de la Chair, car j'avais le dégoût des filles faciles, et l'Ame-Sœur ne se trouvait point sur mon chemin.

Ce combat-là fut acharné ; il me brisa et m'anéantit ; la concupiscence embrasait mon âme et mon corps, et je me trouvais seul, triste, agame, torturé de désespoir dans ma couche solitaire, privé du parfum capiteux de la femme.

Je m'écriais alors : *væ soli, væ soli* ; et souvent des imprécations contre la Nature indifférente ou cruelle, me venaient du cœur aux lèvres ; mais je les repoussais, me résignant au Destin, à l'expiation évidente, voulant alchimiser mes souffrances, les changer en l'Or pur et philosophal de la Renonciation.

Ce qu'il fallait, c'était parvenir à transformer le désir ardent, mystique et charnel de la femme en amour universel, en altruisme profond, répandant ses rayons sur la Chaîne de Vie, depuis le Minéral jusqu'à l'Homme. Oublier le *moi* odieux pour le *toi* et le *soi* ; souffrir pour les autres ; me sacrifier pour eux ; m'élever par ces dou-

leurs cuisantes, sur les ailes du Khérub de Feu, vers l'Absolu, l'Un, l'Eternel, triple sous ses formes apparentes de Beau, Bien et Vrai !

Hélas! ai-je besoin de dire que le plus souvent l'instinct l'emportait sur l'intellect; le rut, le priapisme, éveillés d'une frénétique manière, à certaines heures, me poussaient à contenter la Bête, et je sombrais dans les profondeurs de la femme, sans poésie et sans tendresse qui voilent au regard du sage la matérialité de l'acte brutal...

Fermant les yeux, j'évoquais à ces minutes du spasme, la tant désirée, mais l'Absente, la tant pleurée, mais l'encore idéale, l'Attendue, la véritable Bien-Aimée dont l'éloignement empoisonnait mes jours, rancissait mon cœur !

Oh! que je la souhaitais la Maîtresse, la Compagne, l'Epouse, et je me demandais sans cesse pourquoi de pauvres malheureux restent privés sur terre de cette exquise tromperie : l'embrassement partagé et normal, l'étreinte de l'être complémentaire !

Pourquoi l'assouvissement de ce profond Instinct est-il refusé à beaucoup ; et à quels excès, à quel déséquilibre fatal cette suppression ne mène-t-elle point?

Cette songerie mauvaise, fiévreuse, rancunière même, me plongeait en de mornes tristesses. Je me sentais veule, indigne d'ascendre, mais je ne pouvais m'empêcher de murmurer contre la Nature, contre la société humaine qui semble prendre plaisir à entraver les rapports sexuels, pour le plus grand dommage des individus.

Est-il possible, par exemple, de songer sans effroi au *rôle vital* et au sort des prisonniers, des forçats, de tous

les enfermés, qui ne peuvent effectuer, même bestialement, l'acte normal du Coït ?

Pourquoi sont-ils nés, sinon pour demeurer chair à souffrance, semble-t-il. Expiation ? peut être ; incompréhensible, elle vaut mieux que le rien sarcastique du Hasard ; mais quelle existence ! privés de liberté, d'air, de fleurs, d'amour — du Mâle ou de la Femelle. La bête sauvage, le fauve vagabond goûtant les ivresses du Rut, ont une destinée plus enviable.

Priver un être de son complément sexuel constitue le crime le plus ignoble et pourtant hélas ! le plus fréquent !

Ces navrances d'agonie, subies à ma puberté, au souvenir de femmes vues, rencontrées, désirées en vain, d'autres, par milliers, les avaient ressenties, les ressentiraient. Que de sombres adolescents, que d'adultes misérables soupirent après le baiser plus qu'après le pain, et ne l'ont pas ! Ah pourquoi, pourquoi ?...

Ce pourquoi, comme tous les pourquoi — me répondait et me répond de plus en plus la raison illuminée par la conscience religieuse — tu ne peux le connaître, créature bornée. Ce pourquoi appartient au domaine de l'Inconnu, dont les desseins infinis s'étendent à d'autres Plans que ceux de l'apparence planétaire.

Mais le calme, la résignation, trouve-les dans cette assurance de la progression de l'Ame et de l'Esprit à travers les existences organiques et spirituelles de l'Espace sidéral !

Tu souffres, tu pleures sur la Terre. Demain tu souriras sur une autre sphère ; tu y rencontreras l'Adorée, et unie à Elle peut-être, et peut-être pour toujours, tu t'élanceras en sa béatifique compagnie, parmi les gloires des Soleils et des Comètes.

L'Eternité est longue, les mondes sont variés dans l'infini du temps et des lieux !

Ne te révolte donc pas.

Souffre, puisque la souffrance élève, cherche puisque le travail épure et chérubinise.

Crois, puisque la Foi soutient, et un jour, tu sauras. tu aimeras, tu posséderas, tu verras.

* * *

Ces assertions, pressenties par la conscience, renforcées par les enseignements de l'Hermétisme, d'année en année me soutinrent, et si j'avais parfois des révoltes des doutes et des défaillances, des ennuis terribles de l'âme, des vagues anéantissements, toujours je me relevais, meurtri mais imperceptiblement plus fort et meilleur. Petit à petit le calme augmentait, précurseur de la Sérénité future ; le résultat acquis me semblait très minime, je le constatais pourtant à certains intervalles.

Parvenir à se maîtriser, à s'arracher à la sensation vulgaire, n'est point une tâche facile ni prompte, surtout quand la chance fait défaut. Or je n'en avais point, desservi que j'étais par le cours des événements. Il fallait attendre, me dompter par le travail, l'acceptation patiente de la Douleur. La vie, très monotone, très isolée, fort ennuyeuse, je devais l'accepter, refoulant les désirs vains d'actions, d'aventures, d'ambition, impossibles à satisfaire. *Je devais souffrir* !

Je m'absorbais en de longues rêveries, exquises, mais dangereuses car ensuite je retombais cruellement sur le sol dur, rocailleux au sein de l'affreuse réalité !

Qu'importe ! je devais souffrir en pensant, en cher-

chant, en rêvant ; consumer les scories dans ces ardeurs ce brasier de l'Imagination active et déçue.

L'Initiation ne s'offrait qu'à ce prix ; le chemin en est pierreux, aride ; il faut le gravir, triste et solitaire ; le Salut peut-être se trouve à l'extrémité lointaine !...

Je poursuivis la marche, seul, désolé pécheur, mais résolu.

Les ivresses du Rêve m'emportaient parfois, bien loin au-dessus des laideurs du siècle, au milieu d'extasiantes prairies, de jardins admirables, de temples majestueux et superbes. Je vivais ainsi mes vraies vies aimées, soit passées, soit futures.

Ces douces réminiscences mélancoliques de temps incertains, enfouis dans le Passé, valent seules que l'on ait la Conscience ! Les plus adorables figures de femmes, je les évoquais alors, amies et comme miennes, à des époques indéterminées ; leur contour se dessinait, puis les corps élégants, les scènes adéquates :

Au bord de la mer bleue, calme, sous le feuillage d'arbres exotiques.

A gauche, un phare très blanc, à droite, en amphithéâtre, la ville égyptienne immaculée sur un ciel d'azur.

Assis sur le sable de la grève, aux côtés de mon amante, je regardais s'agiter la foule grouillante qui encombrait la jetée ; des prêtres passaient, revêtus de la robe des mages et je les saluais fraternellement ; de belles filles montraient leur gorge dure, leur parure de courtisanes sacrées — mais je trouvais bien plus charmante certes, ma bien-aimée, dont le profil net et un peu mièvre se détachait sur un fond de lumière crue, la tête casquée de noirs cheveux soutenus par un cercle

de métal rutilant et précieux adorné de pierreries ...

Sous les ombrages épais, parmi les fleurs éclatantes, auprès de fontaines mystérieuses et saintes.

Le Temple s'élevait, à colonnades fines; les étoiles commençaient à percer la Vesprée, et devant nous — assez distante — la Ville, ses monuments, sa gloire de Khaldée millénaire...

Encore, je revoyais des paysages plus récents, empreints d'un calme suave de songe divin : la campagne verte qu'un doux soleil un peu fauve illuminait, caressait de miroitements glissant au travers de la feuillée ; des prairies grasses, émaillées de fleurs rouges et bleues — le silence charmeur ; au loin la demeure, le château ou le manoir enveloppés de lierre et d'une mystérieuse lumière.

J'avais conscience de me retrouver en un lieu chéri où j'avais vécu, plus de 200 ans peut-être antérieurement.

Etait-ce sur cette terre, sur une autre planète ? Je ne sais ; cela ressemblait aux sites terrestres, mais exhalait l'odeur du « jadis », du préexistant.

Des libellules, des papillons roses voletaient; un ruisseau papotait sous l'ombrage ; je n'entendais point son murmure, mais je le *sentais*.

Tout à coup, je *la* retrouvais à mes côtés, rieuse, finement jolie sous l'ardente morsure du soleil qui cuivrait sa chevelure, enflammait les contours de son corps délicat et si souple.

L'étoffe de sa robe était très claire : bleu pâle ; des guipures blanches l'ornaient.

Oh ! le satin de sa chair et le goût de fraise de sa bouche !

Ensemble nous cueillions des coquelicots, des bleuets, des pâquerettes, les réunissant en une grosse gerbe qu'elle emportait à pleins bras.

Au bord d'une mare somnolente, assis, j'embrassais les lèvres de l'aimée ; et toujours rieuse, moqueuse à peine, tendre avec gentillesse, elle enfouissait par instants le bas de sa figure dans les fleurs, me regardant de toute la profondeur pélagéenne de ses grands yeux gris troublants.

Puis le décor changeait : le soir, c'était le soir ; le parfum des plantes entrait par les fenêtres, dans le salon luxueux éclairé pour une fête ; les lustres flambaient très *rouges*.

Les épaules nues des femmes rosissaient sous le baiser des candélabres, et leurs yeux s'avivaient de lueurs imprécises et diverses. Je reconnaissais toutes ces personnes parées pour le bal, et jusqu'aux meubles de la salle, jusqu'aux boiseries dorées ; tout ce décor m'était familier ! Le tourbillon des valses se déroulait devant moi, au rythme d'un orchestre invisible et que *je n'entendais point* ; très bizarre cet effet, cette contemplation de danses gracieuses effectuées par des couples silencieux, et *dans le silence*, semblait-il.

Nul bruit, nulle voix ; une cadence muette. On se serait cru au château du Silence absolu.

Les figures ressemblaient un peu à des figurines de cire, d'une mignardise légèrement fanée, mais d'autant plus impressionnante.

Et mon cœur palpitait à ces réminiscences, et je recherchais l'aimée que je devinais être là, parmi ces groupes enlacés dans ce ressuscitement du lointain des âges, des siècles, des mondes... qui sait !

Subitement, un effroi. Les portes s'ouvraient vite ; des mines effarées, et ce sentiment d'angoisse inexprimable du rêve.

Au lieu de la nuit, maintenant c'était le demi-jour du crépuscule, aux approches des 4 ou 5 heures ; le feuillage du parc était d'or pâle, sous un soleil vieil-or lavé de jaune citron... ; les danseuses couraient dans le vestibule du château en chuchotant On causait de révolution ; l'on craignait une surprise, l'arrivée imprécisée d'hommes terribles, de soldats ennemis, d'émeutiers farouches. Et j'éprouvais une peur *délicieuse* cependant ; je parcourais ces corridors mélancoliques et grandioses, en compagnie d'une jeune fille vêtue de mousseline rose, aux bras nus, vibrante d'émoi. Des domestiques hâtaient un déménagement, une fuite singulière et brusque...

* * *

Lorsque je désirais préciser plus nettement encore ces vues, j'employais le miroir magique : un œuf de cristal ou bien une coupe de cristal remplie d'eau de source.

J'incantais doucement l'onde par imposition magnétique des mains. Les yeux fixés sur le liquide brillant et pur, je ne tardais guère à voir se dérouler les tableaux préférés, à évoquer les figures chères (parfois hiéroglyptiques mais faciles à déchiffrer grâce aux symboles du Tarot, traditionnels en hermétisme) le plus souvent exacts reflets de l'Astral avec lequel je m'étais mis en communication et qui me laissait contempler les images aromales renfermées en son sein radiant.

Oh ! les douces heures qui ressuscitaient mon Passé, délivraient des entraves du corps matériel le double

odique avide de plonger dans le milieu sidéral ; peut-être s'échappait-il jusque sur les planètes diverses de l'Espace, s'associait-il aux existences actuelles de ces mondes, perçait-il l'Avenir, scrutait-il la Nature éternellement en gésine du Destin complexe.

... La jolie maison enfouie sous la verdure épaisse et les fleurs larges, au parfum extrêmement fort ! Quel fouillis d'arbustes, quel gazouillis discret et mélodieux ! quel *déjà* vu indicible mais poignant, avec la sensation particulière des choses mortes, leur odeur et leur extasiante mélancolie ! J'entrais, parcourant les chambres à nouveau, revivant cet autrefois, absolument, fidèlement, mais avec la conscience supplémentaire de *rentrer dans un jadis, de ressusciter une succession de temps antérieurs,* tout en conservant la faculté de comparer, *de me sentir vivant aussi dans le Présent*...

La mélancolie m'étreignait à en pleurer ; cette volupté extra-naturelle dépassait toute jouissance connue ; elle était faite de sentiments tristes et extatiques, de sensations d'art, de poésie, d'amour sensuel et mystique, d'une griserie de couleurs ravissantes, d'une harmonie puissante et douce.

Je me sentais léger, comme immatériel ; je me croyais encore contemporain de ces temps écoulés, tout en sachant que je ne l'étais plus. Oui, les deux impressions se mélangeaient, puis se fondaient en mon être doué ainsi d'une faculté spéciale intensivement aiguë.

Il faudrait de nombreuses pages pour raconter les visions diverses, impossibles d'ailleurs à reproduire exactement, car l'imprécis du Songe, ses lumières célestes ne peuvent se rendre, ni se fixer hélas !

Les femmes s'enveloppaient de teintes pâles, atten-

dries, comme l'on en voit point ici-bas; c'étaient bien les mêmes cheveux, les mêmes contours, les mêmes yeux, mais affinés, plus gracieux, effluviaux...

Les gestes toujours harmonieux, semblaient fendre une atmosphère de brouillard coloré, les arbres s'agitaient en un murmure d'une ténuité incomparable.

Paysage de rêve ! paysage d'Au-Delà ! Les formes apparaissaient à peine emprisonnées de lourdeurs ; on aurait dit des reflets !... Quels soleils bizarres éclairaient la Mer glauque, striée de vagues idéales, projetaient entre des feuilles si joliment découpées, des moirures d'or fin !

Et je renonce à peindre la beauté immarcessible des sites, des demeures, des murs écroulés, couverts de lierre grimpant, des routes poudreuses, des glacis verts, des églises mystérieuses et recueillies, des jardins parsemés de larges fleurs oscillant sur leurs longues tiges en un rythme lent, des bosquets touffus, des mares tranquilles, des pelouses vastes que parcouraient des personnes légères et diaphanes, à l'allure élégante, raffinées, comme mystiques !

Et ces lueurs du soir, d'une tristesse fatalement captivante !

Des rougeurs d'astre mourant d'abord, dont je suivais les reflets sur les lieux ambiants, sur le visage de mes belles amies aux yeux bleus ou gris vague ; puis des caresses lunaires, à peines marquées, vaporeuses, nacrées, qui attouchaient l'horizon, se noyaient dans le mauve sacerdotal, l'hyacinthe plaintive et la liliale atmosphère !

Enfin de stellaires étincelles, apports de fluides vitaux, animateurs des minéraux, des Plantes, qui parlaient leur langage nocturne...

.·.

La nuit, dans le sommeil, j'éprouvais d'analogues sensations de préexistence, revoyant mon Passé avec une admirable netteté. Je gardais de ces visions une empreinte très vive — elle ne s'est jamais effacée — n'oubliant pas un détail de ces tableaux que je peindrais encore si je savais fixer de tels insaisissables contours vaporeux.

Durant les journées lugubres, je passais de longs moments à me remémorer ces spectacles singuliers et d'une grâce véritablement extra-terrestre.

Mais une navrance profonde remuait les tréfonds de mon âme à confronter avec le Présent morne, laid et solitaire, ces choses si belles et si lumineuses...

Puisque j'avais aimé, en ces époques imprécises, lointaines, puisqu'une compagne, d'adorables figures, s'estompaient à mes côtés, émanant de fleurs fraîches et vives, pourquoi ne pouvais-je retrouver cette peut-être même Aimée, Unique Maîtresse sous ses apparences diverses, multiples dans la succession de nombreuses existences planétaires !

Puisque j'avais connu de si folles amantes, pourquoi tout au moins, à défaut de l'Amie, de la Femme Elue, ne rencontrais-je point à nouveau de ferventes amoureuses !

Oh ! ressentir encore ces aiguillons du cœur et de la chair, ces attractions fortes et ces baisers mortels, poivrés, ces étreintes de fauves en un spasme vertigineux et dualistique !

Enthousiasme et Mélancolie de l'Amour, vous reprendre *en moi*, et vous garder à jamais en une éternelle Jeunesse !

Pourquoi tant et si vainement souffrir, ne point m'abîmer entre les seins brûlants d'une jolie bien-aimée ; pourquoi chercher toujours, en une rage de bête sauvage, dans le Lit, près de moi, l'Adorée absente ! Heures affreuses d'un supplice odieux !

Des soirs solitaires, des nuits désespérées, des matins froids et solitaires encore. La couche vide de la Compagne implorée !

Pourquoi — oh ! pourquoi ?

Sentir peu à peu, sous la morsure glaciale de cet isolement, de ce désespoir, le cœur se tarir, mourir, les sentiments de tendresse et de volupté se corroder et se dissoudre, parce qu'il est écrit : *væ soli*, malheur à l'homme seul !

S'arracher la poitrine avec les ongles, hurler d'amour, appeler la femme chérie — en vain — pleurer des larmes d'une amertume étrange, tâcher de ressaisir les appétits forcenés de la Puberté, avec son cortège d'images ardentes, d'une splendide lasciveté (mais déçue alors aussi !) afin de réaliser enfin le rapprochement suave dans une étreinte plus douce que la Mort, et ne pouvoir, enchaîné par le destin railleur, miné par la Pensée volcanique, secoué de dégoût à l'instant d'assouvir le rut sur une fille de rencontre !

Pourquoi, oh ! pourquoi ces tortures, quand l'âme est vibrante, noble et sensible, altérée d'affection, ivre de beauté et de volupté ?

Fatalité ! Expiation !

Résigne-toi, travaille, aime tous les êtres, la Nature entière ; voue-lui ton existence à cette Déesse-Mère.

Ces conseils qui m'insufflait la conscience, j'essayais malgré de passagères révoltes, de les réaliser, d'appeler

en moi la Sénérité impassible, l'indifférence sexuelle ; mais que de luttes, que de défaillances, que de regrets terribles !

La voie de l'initiation est très lente, très étroite, bien aride et fort cruelle.

Je m'absorbai néanmoins dans mes travaux d'ascèse, à dessein de hâter l'évolution des facultés supérieures, mais latentes ; puis je voyageai aux pays d'Hermès, d'Orphée, de Pythagore, de Zoroastre, curieux de croiser peut-être l'Inconnu que me réservait l'indéchiffrable Destinée !

* * *

Je ne veux point, en ce livre, tracer les péripéties habituelles de mon roman, ni raconter celui de Violette. Il est des sentiments que l'on n'aime point laisser déflorer par le Public, fût-il même sympathique, lorsque ces sentiments appartiennent de moitié à celle qu'on a élue.

Pourquoi d'ailleurs entourer d'apparentes bizarreries le récit, banal aux lecteurs, de mon amour pour Violette, de sa tendresse à mon égard.

Nous nous aimâmes parce que nous étions destinés à nous rencontrer et à nous réunir. Une égale attraction spirituelle et physique devait un jour, après nous avoir inconsciemment sollicités de loin, provoquer la série d'événements qui nous mirent en présence — et que le vulgaire appelle Hasard.

Mais les intuitifs comme les Initiés savent que la Providence et le Destin régissent tout phénomène, et que les Ames-Sœurs ressortissent du domaine de la pre-

mière Puissance, comme les ordinaires amours du domaine de la seconde.

Violette et moi, séparés par le trépas, après une ou sans doute plusieurs existences écoulées ensemble, soit sur les planètes, soit sur les terres astrales dans une succession de palingénésies — étions voués, de par la force de notre précédente passion, à nous retrouver ici encore, afin de parachever notre labeur comme notre amour, et nous élever ainsi davantage vers la Connaissance, insensibles dès lors à la mort terrestre qui détruirait les corps sans désormais éteindre le Souvenir, laissant en nos esprits purifiés la certitude d'une commune et consciente résurrection au travers de l'Espace étoilé.

A peine Violette eut-elle causé quelquefois avec moi, que je pressentis l'avoir *revue*, retrouvée. La chaude concupiscence charnelle que je ressentais pour son beau corps souple et voluptueux, pour ses chatteries de femme charmante, se transforma en une tendresse profonde, idéale, absolue : je voulus Violette, non comme Maîtresse, mais pour Epouse, comme Compagne Une, Elue et définitive.

Il me semblait assuré dès lors que je n'aimerais vraiment jamais qu'elle ; qu'elle seule saurait comprendre mon existence comme je lirais dans la sienne.

De son côté, elle ne tarda point à répondre à mon affectueuse sollicitation, écouta les yeux pleins de larmes très douces l'aveu de mon amour, la confession de mes regrets et de mes doutes. Elle mit sa mignonne main dans la mienne, me consola, m'encouragea, me câlinant avec une si évidente sincérité que je sentis mon cœur pénétrer dans le sien ; mes appréhensions

diminuèrent sous l'influence de ses délicieuses paroles.

Elle me revivifia, m'enjoignit de ne point passer à côté du bonheur certain

Oh ! la belle soirée inoubliable ; c'était à la campagne ; les lilas embaumaient, les fleurs sentaient fortement sous les bois que l'impérial Soleil dominait.

J'avais appuyé ma tête sur ses genoux, et je pleurais mes tristesses solitaires, mes désespoirs âcres, mes craintes nerveuses.

A la fois amante et mère, elle m'enveloppait de ses effluves féériques, souriante mais non moqueuse.

— « Ainsi que vous, me dit-elle en essuyant mes larmes avec sa bouche, j'ai la certitude que nous nous sommes déjà aimés – follement aimés — et que maintenant, réunis à nouveau sur cette Terre, nous devons gravir ensemble la route du Devoir, de l'Amour et de la Science.

« Mon ami, ayez confiance en moi ; lisez dans mes yeux la limpidité de mon attachement loyal. Je vous jure fidélité, non par passivité routinière selon les coutumes matrimoniales, mais de plein gré, en conscience, parce que je vous jure éternel amour. Restons, vivons à deux. Soyons les amants, les compagnons inenlaçables pendant cette existence, avec la foi éclairée dans la survivance glorieuse de notre fusion intime... »

Ses bras — t'en souviens-tu Violette ? — entourèrent mon cou, approchèrent mes lèvres de sa bouche savoureuse, pour le baiser des fiançailles.

Ah ! l'ivresse de ce premier baiser, où deux âmes se donnent sans retour !

Ses bras m'enlacèrent, me retinrent prisonnier heureux de la plus adulée des reines, sous l'étreinte de la

bouche tiède, tandis que la brise parfumée — tu te rappelles, petite Violette qui lis au-dessus de mon épaule — détachait de liliales corolles qui poudraient sa chevelure fauve, se mêlaient au goût de nos caresses...

Jamais couple ne fut, n'est plus heureux que nous !

Instruite, mais surtout éprise de la Nature, de ses vivantes énigmes, Violette, avec cette intuition féminine spéciale, était une Voyante, une véritable Velléda, dont je me plus à faire une Initiée, ma Prophétesse idolâtrée, l'Eurydice du Mystère...

Tous deux, contemplateurs inlassables du Ciel étoilé, disciples de la secrète science d'Hermès qui dissèque et scrute les êtres, de l'Atome, du Minéral, de la Plante, jusqu'à l'Ange insexué, qui interroge le langage de chaque Règne, déchiffre les signatures et les correspondances des Choses — quelle joie inénarrable de nous élancer dans l'Infini, de quitter, enlacés, la lourde gangue, afin de planer dans les régions de l'Au Delà, de cet Au Delà des sens que les hommes s'obstinent à nommer l'Irréel, tandis qu'il constitue au contraire la Réalité des Horizons sans bornes.

Nos amours et nos travaux — même volupté en somme lorsqu'on connaît l'*Identité* de l'Univers — nous résolûmes de les abriter au sein même de la Nature, dans le plus ravissant et le plus religieux des temples.

En Bretagne — la sauvage Armorique — patrie des druides, berceau des prêtresses de Sein, nous achetâmes une île de quelques hectares, boisée et fleurie : sapins et genêts — assez éloignée de la côte.

Séparées de l'Ile, à cent mètres environ, sur un amas de rocs puissants, se dressaient les ruines d'un antique château-fort, battu par les flots sans discontinuer.

Nous les fîmes restaurer, installâmes confortablement le castel, et c'est là que nous nous réfugiâmes, solitaires, et que nous vivons, en cet ermitage recueilli, qui nous laisse converser à toute minute avec Dieu et sa Nature éloquente.

Jour et nuit, la vague frappe, lèche, effrite notre demeure qui domine le flot ; nous jouissons sans répit de la Mer multicolore et cadencée.

Lorsque nous aspirons après les fleurs, la lande grillée, le calme des prairies, nous prenons notre yole qui nous conduit paresseusement à l'Ile, jardin perdu, comme notre maison, dans les monotonies sans fin de l'Océan.

Là, nous avons disposé d'épais bosquets, des labyrinthes extravagants, des sites étranges. Nous arpentons, rêveurs, la triste lande bretonne mangée par le soleil, parsemée de genêts jaunes et de bruyères roses.

Nous écoutons longtemps chanter les oiseaux ; nous observons la vie des insectes et des plantes ; nous évoquons les Korrigans, les gnomes et les farfadets dociles qui jouent sous les menhirs et auprès des sources qu'abritent des arbres sombres.

Un petit cottage nous sert de pied à terre ; mais nous n'habitons point l'Ile. Nous revenons au château-fort crénelé, gris, lourd d'aspect, sauvage dans la mousse des vagues irritées. Nous ne nous lassons pas du rythme de l'Onde, du bruit du vent et de la tempête, parfois effrayant la nuit. Les voix des trépassés semblent gémir avec les mugissements de l'Atmosphère.

De nos fenêtres, nous plongeons dans un abîme mouvant illimité ; de la terrasse-jardin nous embrassons les immensités — parfois confondues — du Ciel et de la

Mer ; nous nous perdons le soir parmi les myriades de mondes flamboyants du Cosmos.

Nos appartements sont meublés d'une façon sobre, mais dans les styles authentiques des siècles qu'ils ressuscitent : Egypte, Inde anciennes, Moyen-Age, XIIIe au XVIIIe siècles.

Nous avons ainsi autour de nous le décor du Passé, nous respirons l'odeur vieille de ces choses lointaines et rares, très précieuses, qui feraient se pâmer d'admiration l'artiste ou le collectionneur sagaces.

Rien n'est moderne, rien n'est imité ou faux. Chaque pièce est rigoureusement certaine.

Le laboratoire d'alchimie et d'hermétisme renferme les objets et les instruments qui appartinrent à des adeptes contemporains de Zozime, de Géber, de Rhazès, de Nicolas Flamel, du Trévisan et de Paracelse. L'Oratoire, constellé de pierreries étincelantes, de gemmes lumineuses, rappelle l'intérieur d'un gracieux petit temple isiaque d'Alexandrie. Nous y avons réuni des miroirs magiques provenant de l'Egypte et de la Chaldée, des abraxas gnostiques, des gamahès, des tiares sacerdotales, de nombreux ustensiles de magie tels que : trépieds, baguettes, encensoirs, vêtements symboliques.

De grands panneaux peints représentent, en tryptiques, les vues anciennes des Sanctuaires évoqués par le pinceau de Violette.

Grâce à la lumière électrique, nous asservissons cette énergie au gré de nos caprices, la rayonnons, l'épandons, la diffusons, ou bien la condensons en de minuscules ampoules colorées, disséminées parmi les fleurs, sous l'eau, derrière de légères gazes frissonnantes.

Dans le manoir et l'Ile, nous passons ainsi les heures

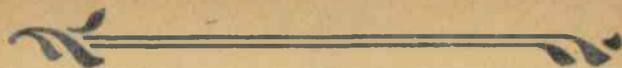
saintes de l'amour, du travail et du songe, tâchant de tout notre effort sincère et respectueux de poursuivre et d'exprimer les vérités, les splendeurs de la Nature, ses révélations puissantes.

Nous essayons d'infuser dans nos œuvres une sève riche, d'y emprisonner notre propre vitalité afin d'imprégner de notre pensée intime nos travaux.

A dater du jour où nous nous sommes retrouvés et réunis, Violette et moi ne formons plus en réalité qu'un être ; nous constituons l'Androgyne âme-sœur, vivant avec le même cerveau — un seul cerveau — et le même cœur — un seul cœur. L'un et l'autre nous n'aspirons plus qu'à la vérité impassible, nous la recherchons d'un esprit libre et détaché à jamais de toute gloriole humaine, des hochets vains autant que ridicules.

Et ce sont les notes, les impressions recueillies par nous deux-un, à la suite de nos extases et de nos rêveries ou de nos méditations ; ce sont nos pensées d'âme à âme-sœurs comme deux miroirs qui se regardent — que je tente de fixer ici, de présenter sous forme de petit livre non composé, à quelques rares lecteurs indépendants et raffinés...





CHAPITRE II

L'Odeur de la Terre. — Les Mouches de Midi.
Evocation des Larves. — Nocturne. — Les Jardins.

L'Odeur de la Terre

Violette et moi, accoudés sur le balcon-terrasse, regardions l'Orage venir. Il approchait lentement ; on le sentait voisin de tout, car il agitait toute la Nature et nous le percevions en nous-mêmes énervés par un malaise épais, une torpeur de cauchemar vague.

Avec peine nous respirions, l'air étant embrasé ; un vent chaud de désert balayait l'espace et le sol, nous

envoyant des pucerons sombres, très petits qui s'incrustaient sur nos visages, en un insupportable chatouillement.

Violette en avait sa rousse chevelure pointillée comme de noires perles mouvantes...

Tel un vaste champignon d'ébène, le nuage couvrait l'horizon, effroyable apparition de cyclone. Le soleil avait disparu dévoré par cet apocalyptique monstre dont les flancs recélaient le feu et le fracas.

Nous ressentîmes un violent frisson, ainsi que toutes les Plantes, que tous les êtres épandus devant nos yeux, dans les routes du Jardin. Violette se serra contre moi et je flairai sa volupté charnelle — édulcorée des parfums de fleurs soufflés par la brise — que la chaleur faisait se dégager en un relent très fort et très poivré. Mais au contact de nos corps, les fluides nous parurent contraires ; une irritation involontaire nous traversa de son courant, et nous nous séparâmes ; je m'aperçus alors que nous nous étions placés en isonome, et je revins près de Violette mais mon épaule droite contre sa gauche. Elle ressentit le bienfait de l'hétéronomie, je baisai avec avidité la bouche qu'elle me tendait, tâchant de fouiller les dentelles du corsage pour atteindre sa gorge ; une ardeur féline nous brûlait de ses lubricités...

Le frisson d'émoi, nous le vîmes secouer les parterres de roses blanches et pourpres qui croisaient amoureusement leurs pompons, mais s'effeuillaient sous la vigueur de leur caresse ; même les dahlias métalliques, ces fleurs figées en leur muette contemplation, s'agitèrent, car ils devinaient les Eléments mauvais ; jasmins, verveines, jonquilles, vibraient affolés ; les nénuphars et les iris du Lac tremblaient, ne voyant plus leur image dans le

miroir de l'Onde, si pur toujours — et tout à coup, devenu de plomb très nocturne et très ridé...

Le nuage s'allongeait là-haut, plombant aussi les choses, glissant de sinistres reflets ; les acacias, les peupliers, les cyprès funéraires, les magnolias indous, les larges corolles et les longues tiges se heurtaient avec un bruissement de douleur qui mourait en édénique susurrement spasmodique ; il nous venait aux narines un relent de ces divers parfums mélangés par le Vent qui les avait sucés au passage, les avait amalgamés de miel, de senteurs d'amour — et ce cosmétique inimitable nous enivrait de son haleine brûlante, de ses effluves, exaltait nos nerfs déjà malades. Subitement, un éclair mauve illumina la scène, enveloppa tout d'une flambée violette : les fleurs apeurées fermèrent leurs corolles, les tiges s'amollirent jusqu'au contact de la terre où elles s'agrippèrent ; les arbres inclinèrent leur tête ternie ; les oiseaux attardés fuyaient la lutte prochaine et les essaims de moustiques, les théories d'insectes disparurent, se nichèrent au sein des pétales, sous les feuilles rigides.

Les feux du ciel sillonnaient maintenant le nuage noir, suivis du fracas sourd de la foudre. Violette et moi ne pouvions nous lasser de ce spectacle magnifique et mystérieux, de ces paroles de colère, de ces imprécations lancées par la Terre en travail. C'était le sein de cet être qui préparait de nouveaux enfantements ; par ces convulsions violentes parfois accompagnées de mouvements du sol, la Terre orientait différemment ses cellules, ses parasites, tous les êtres innombrables que recélaient ses flancs et que nous nommons : minéraux — végétaux — animaux — hommes, particules de la Terre en vérité,

cellules de cet Etre pour qui, inconsciemment œuvrent ces microbes, l'Homme en tête ; fragments psychiques aussi dont la totalité constitue l'Ame de la Planète, comme l'intégralité de leur matière constitue le squelette, le corps vaste de la Planète ..

Ces grondements du Tonnerre, c'était la Voix du Monde en Rut ; ces lueurs phosphorescentes, c'était l'Inconnue Electricité secouant une partie de l'organisme terrestre pour effectuer les transmutations, les générations, les éclosions de germes et de ferments.

La mystérieuse fécondation résultait des contacts chimiques produits dans le Laboratoire du Monde. De la Mort sortait la Vie, des pourritures les ferments d'existence, et chaque Eclair insufflait de l'âme à quelque nouvelle mixture, à quelque germe latent.

L'Eclair est le signe de la fécondation aromale de la Planète. Des germes originels, des semences de vie sont rapprochés par l'Electricité astrale, et la terre en râle en un long et vibrant spasme d'amour. C'est par cet Agent, sans doute, que naissent les êtres sur les mondes, à l'origine, et sans cesse ensuite ; j'entends : les germes épars, impersonnels encore, et qui cherchent désormais une issue vers la Vie spéculisée, selon la Norme fatale et progressive . . . .

Ce fut bientôt une pluie d'éclairs au sein des ténèbres ambiantes. Il faisait sombre comme dans la Nuit, et les sifflements de l'air, les sanglots de Plantes. les cris du sol, les larmes de feu striant la Nature — tout cela donnait l'illusion du ténébreux Kénôme illuminé à de brefs intervalles.

La chevelure de Violette crépitait ; des étincelles et des lueurs s'en dégageaient ; elle me semblait féérique,

teinte de mauve et de lilas — avec sa rousse toison...

Les subtils parfums devenaient enivrants ; la quintessence unie des roses, des jasmins, des acacias, des magnoliers, des pélargoniums, des œillets soufrés, et celle du rut de toute chose et de tout être nous aiguisèrent les nerfs jusqu'à l'érotisme hystérique. Eperdus, pantelants, nous scellâmes nos lèvres avides et perverses — fiévreux d'un mal divin et satanique ; et tandis que la Pluie chaude apportait par degrés, le calme et un baume aux fureurs de la Terre, nous consommions les véritables noces de Sathan, idolâtrant la Chair, sa Volupté mêlée à sa Douleur, le sang des morsures mélangé...

Triomphe de la Vie !...

*
* *

— « L'Odeur de la Pluie est mariée à l'Odeur de la Terre, à présent » me dit Violette suspendue, lasse, à mon bras ». Ne trouves-tu pas que ces odeurs sentent bien la Vie dans son épanouissement et dans son élaboration ? »

Nous nous promenions par les allées du Jardin, errant volontiers sous les bocages humides.

Avec le soir, le beau temps avait reparu ; un magnifique Soleil tiède baissait à l'horizon, escorté de nuages d'eau admirables, roses, verts et lilas surtout ; les flamboiements de l'Astre s'emprisonnaient au sein des gouttes de pluie qui perlaient sur les feuilles et les fleurs ; pierreries splendides irisées des couleurs de l'arc-en-ciel ; les oiseaux pépiaient, joyeux, et de leurs ailes faisaient voler des cascades de pluie ; les gouttelettes ruisselaient

le long des tiges jusqu'à terre où elles s'imbibaient lentement, filtrées avec tendresse au travers du sol...

Violette disait vrai ; l'Odeur de la Pluie et les dernières senteurs de l'Orage s'unissaient à celles de la Terre pour embaumer la Vie. La Vie, cette invisible énergie universelle, constitutive de toute forme, on la trouvait manifeste, ce soir ; son évolution incessante, son labeur, sa fermentation, se devinaient réellement ! Le soleil copulait avec les derniers vestiges de pluie suspendus aux ombrelles de feuilles, agissant, Feu Magique, de concert avec l'Eau — élément transformateur par excellence — pour animer la Terre et faire sortir de ses détritus une foule de germinations progressives.

Nous cherchions à pénétrer ce grand secret de la Naissance, aussi troublant que celui de la Mort ; nous contemplions, les larmes aux yeux, — larmes d'extase et d'enthousiasme — les pourritures jonchant le sol, les squelettes végétaux, les tissus organiques, mousses et déjections, fumiers de feuillage jauni et de fleurs, rouilles puantes ; en ces amas, autrefois personnels et vitaux, morts aujourd'hui — déjà la Vie renaissait ; déjà on l'entendait sourdre — disions-nous naïvement : on la voyait suinter des tas organiques ; les ferments y accomplissaient leur œuvre créatrice, les ferments, ces êtres eux aussi...

Violette me regardait de ses yeux profonds et violacés, exaspérée par cet insoluble Problème de la Vie : « les ferments vivent, la matière vit comme les Plantes, comme les animaux, comme l'Homme ; vie élémentaire différant en degré seulement de celle des individus supérieurs — me contait-elle ; tout vit ; point de frontière à cette Force Infinie et Eternelle ; mais où cesse-t-elle de

paraître minérale pour s'affirmer végétale ; où se termine le monde des Plantes ? ; où commence celui des animaux ? cela semble impossible à définir jamais ; nul ne peut trouver la limite ni la transition des Règnes ; il n'y en a point en somme ; plus de chimie organique et de chimie minérale — plus de divisions fausses, vaines et rididuIes. Vous voyons, partout et en tout la Vie. Ah ! proclamons-la donc, incompréhensible, mais sublime ! »

Et nous deux la proclamions, l'adorions du plus profond de notre Esprit. Le Sol nous apportait dans ses odeurs la Vitalité de notre Planète ; matin, journée, soir, embaumaient ; nous humions voluptueusement, avec une intraduisible Volupté, ces Parfums de la Terre, dans les champs, dans les jardins — les jours de sécheresse et les jours d'orage, les jours de pluie, quand il soufflait un vent terrible ou lorsque l'atmosphère, immobile, planait suffocante.

En tombant, les fruits trop mûrs s'écrasaient avec un bruit mou. De suite y volaient les insectes afin d'en tirer les sucs qui porteraient ailleurs des existences ; bientôt les mille ferments transformaient la pourriture en des vitalités somptueuses...

Les Mouches de Midi

... La lourdeur orageuse de Midi écrasait toute chose, épaississait la Vie lasse qu'elle enfantait aussi par les ferments évolutifs, par l'universelle Putréfaction gorgée de Soleil brûlant et fécondateur.

... De grosses mouches au corset bleu métallique volaient pesamment dans l'atmosphère embrasée qu'elles striaient de la cauchemaresque musique de leurs ailes hideuses.

Avec un râle éteint de volupté extrême elles se posaient sur les décompositions organiques fétides. exprimant le suc des ordures, des déjections, des vertes pourritures, de toutes les puanteurs transformatrices d'existence.

Sombres nécrophages. les mouches se gonflaient de ces infectes truandailles vénéneuses, de ces charognes chaotiques — et par leur va-et-vient aidaient à la Métamorphose en semant des germes dans les milieux propices — effectuant d'innommables mélanges, des croisements magiques, de panthéistiques philtres avec les végétaux et les autres ferments...

. . . Elles aidaient au remuement des spermes dans le Ventre de la Terre, et la lumière étincelante du Soleil provoquait les générations multiples, tandis que la Mélopée des êtres — non plus latents mais existants déjà, et d'une vie personnelle — exultait l'Ame de la Nature et la Force du Mariage, le Destin Coïtique — la Divine Copulation...

Les Plantes avaient soif et se fanaient mélancoliquement dans une sieste entrecoupée de mauvais rêves fébriles... Ces rêves nous gagnaient, Violette et moi ; ils endormaient en nous toute Volonté, et nous laissions le double astral vaguer en liberté à distance de notre corps.

De grands jardins défilaient devant notre mémoire passive — embrumés d'un bleu extra-terrestre ; un Soleil nous y apparaissait d'émeraude ardente ; nous

montions dans une galère somnolente, et de la proue contemplions avec une soudaine gravité les sillons vert-paon du Lac et les tableaux nuancés d'une très fausse teinte ironique. Sous la caresse de ces rayons, l'Amnésie envahissait notre être et nous sentions doucement mourir nos pensées ; puis, en une sorte de défaillance, on eût dit que notre Ame se dissolvait par fragments dans l'Infini du Rien...

*
* *

A midi, les larves fantastiques de fièvre jaune et verte, assaillent notre atmosphère et traversent nos regards. Appelons-les par des flots d'encens, de mandragore et de verveine brûlés .. la musique les anime.

Evocation des Larves

O Larves de midi, je vous charme ; je vous charme, ô Larves de midi...

Venez, tourbillonnez autour de moi. Je vous évoque afin de voir vos vertes contorsions — vos simagrées — vos grimaces de fièvre — et les rictus hideux...

O Larves, je vous charme par mes chants.

Venez, venez, serpents étranges de l'Espace, rampez autour de moi. J'entends vos sifflements aigus et mystérieux ; je jouis de vos enlacements grotesques et comme

visqueux : je ricane à vos ricanements et me plais à être entouré de vos informes figures de larves, de fœtus en cire diaphane...

... Larves, larves humaines, odieux embryons d'êtres, formes de la Pensée — grouillements de l'Astral inférieur, vers dégoûtants, monstres inimaginables, phosphorescentes faces laides...

Larves animales...

Et Végétales...

Poulpes vampiresques...

Je vous évoque, et voici que vous volez maintenant à mes côtés. En vous, je reconnais mes rêves et mes visions qui ont enfin pris vie — mes désirs — et vous crées par moi, enfants de l'Homme, vous voilà lancés dans l'Espace insondable, réunis à la foule des Larves, méchants ou vains comme eux — mirages — fantômes — sortes de riens vivants...

Larves, larves hideuses que je charme, oui vous voulez *devenir* des êtres spécifiés ; vous cherchez à pomper l'âme vitale et la force psychique aux hommes ; vous précipitez sur eux vos bataillons pour les épuiser et leur enlever l'esprit — et prendre sa place dans un corps...

Larves, c'est vous le Mal, la Douleur, le Désespoir, la Terreur, le Malaise vague, l'Idiotisme et la Noire Folie...

C'est vous qui conduisez les faibles au Suicide, au Crime Rouge afin de les précipiter aux gouffres de votre Elémental Domaine...

On vous respire sans cesse, microbes de l'Au Delà, et malheur trois fois à qui ne sait vous chasser de lui-même. Vous mangez alors son âme par fragments ;

vous en dévorez les parcelles avec volupté, animophages terribles — stupide épouvante de l'Homme — Vertige de Néant !

Ah ! larves, verdâtres fantômes, aux tentacules multiples ; bizarres émanations sexuées ; Incubes et Succubes d'une inlassable Luxure toujours inassouvie — voleurs de sperme et de liqueur féminine dont vous abreuvez, ô incubes ! les femmes de la terre, dont vous affolez, ô succubes si titillantes ! les hommes de la terre... Ah ! j'évoque par mon charme vos faces et vos corps fluidiques, vos pâles mains nombreuses, votre sexe multiplié...

Androgynes et Gynandres !

Vous sautillez là, près de moi, chuchottant d'énigmatiques phrases, tordant, de convulsions drôles, vos corps de démons, corps de bêtes à tête parfois humaine, tiges végétales gluantes d'insectes, figures cornues et biscornues aux syphilitiques blessures...

Ventres lascifs ouverts en sanguinolents orifices qui rappellent des nids duvetés, les V pustuleux... Figures éclairées de fausses lueurs sathaniques et lilithiques...

Arrière maintenant, arrière, ô Larves de midi, Larves de midi, lutins de fièvre lourde, arrière. Disparaissez dans l'épaisse fumée de la magique Mandragore et de nos cigarettes chinoises opiacées...

Nocturne

L'atmosphère calme, saturée de parfums de fleurs, nous convie à la contemplation des Choses.

Aussi, après avoir dîné sur l'herbe, mangeant des mets rares relevés par le piment de nos baisers voluptueux, buvant, plus encore à nos lèvres réunies qu'à la coupe remplie de lacryma Christi — décidons-nous de passer une longue soirée étendus sur la grève de l'Ile, afin de nous extasier aux somnolences de la Nature.

Bleuâtre, la Lune projette ses feux électriques dont les miroitements enchantent notre âme mystique. Des étincelles crépitent au sommet des vagues mousseuses qui traînent mille phosphorescences dans la grisaille sombre de l'Espace océanique.

Très loin, au fond de la Mer, le ciel terne, embrouillardé, se confond avec les flots ; puis la houle se distingue, blanchâtre ; les crêtes s'irisent de lueurs étranges, se baisent, se marient, viennent s'épandre en un bruit monotone et mélancoliquement berceur sur les galets de la côte, à nos pieds.

Et nous nous plaisons à reculer peu à peu, à la dernière seconde, lorsque la marée montante nous apporte le cliquetis des coquillages enfermés dans une lame.

Les Etoiles s'allument, tracent les habituelles figures célestes, pointillent l'Infini de leur majesté solaire, de myriades de poussières cosmiques — qui, de la Terre,

nous semblent un semis de grains d'or, de pollen translucide.

Nous rêvons. Et cela nous confond, nous effraye, de comparer à l'immensité de l'Univers la petitesse de chaque monde particulier, de songer aux agonies, aux morts, aux recommencements de tous ces atomes stellaires, à la vie intense, sans cesse renouvelée, inconnue, dont ils fourmillent certes, mais que l'Intuition seule, l'Analogie, permet de deviner, car — et nous nous agaçons à cette pensée — à ne regarder le Ciel que des yeux du corps, l'on se sent impuissant à concevoir la Réalité vitale de tous ces astres, leur importance intrinsèque, le Vertige de l'Infini ! Justement parce que cet Espace sans bornes nous étreint, nous absorbe, nous en éprouvons un effroi inconscient, un vertige tel que nous ne pouvons plus ni méditer, ni sentir, ni jouir. Nous sommes glacés d'une sorte d'indifférence...

Ce n'est que par un effort que l'on s'élève aux abstractions astronomiques jusqu'à la seconde où l'Extase vous enlève, vous entraîne aux Soleils pour vous replonger ensuite au sein de la Mer qui reflète dans son miroir, en piqûres jaunes, le disque de ces énormes brasiers !

Arcturus, Véga, Sirius ! Quels systèmes planétaires les entourent ! quelles splendeurs leur étude physique et mathématique nous révèle ! Cependant, aperçus de la Terre banale, que figurent-ils sinon de très belles pierreries scintillantes parmi les écrins innombrables...

Nous sentons peu à peu leurs fluides nous envelopper, leurs effluves s'infuser en nous comme en la Nature entière ; ces rayons stellaires et lunaires, doucement caressent les Plantes, les Fleurs engourdies, les Minéraux impassibles. Un lien se forme, un rapport s'établit



entre les êtres, les Choses et les Astres ; des Correspondances existent, un Langage nocturne, un doux bégaiement de songe — se chuchotte... Les Plantes, les Pierres rêvent, le rocher rêve..., l'Astral s'en dégage ; d'extraordinaires eggrégores naissent de ces âmes qui se rencontrent, se parlent, s'aiment.

Il semble que, sous l'influence des Etoiles, la Nature se plonge en une phase de sommeil hypnotique. Un somnambulisme se révèle, une alchimie de forces, d'énergies, de pensées...

Ah ! quel est ce langage et qui saura jamais l'exprimer, dire ce que racontent, la Nuit, ces minéraux et ces fleurs inclinés l'un vers l'autre, cette mousse cuivrée et cet arbuste, et ce vieux mur rongé qui se mire dans le ruisseau, au clair de Lune — dans le ruisseau, qu'effleurent les oiseaux sombres d'Hécate !... Qui scrutera ces magies, et les ayant scrutées, les pourra notifier ? Profanation impossible ! Viol vain ! Stérilité de la Parole impie ! — quel poète, quel Initié Saint déchiffrera cette universelle Signature des Choses empreinte sur chaque être, sur chaque forme du Kosmos ! Des complexités de fluides agissent alentour, et en leur entité même — suivant la marche des mondes d'En-Haut, des Heures, et des occultes Lois peut-être simples...

Bercés par la cadence des flots, enivrés par l'odeur du Sol et des fleurs, hypnotisés par les émanations de Lune vert-bleue, nos corps également, à Violette et à moi, extériorisent un peu les âmes sidérales qui se dégagent avec un bonheur intense mélangé d'une crainte vague. Nous participons à la Ronde des Doubles voltigeant au travers de l'Air et des Eaux. La Ronde nous entraîne parmi les Ondines et les Sylphes, les Korrigans

bretons, les Gnomes et les Farfadets ; nous pénétrons dans les profondeurs de l'Atmosphère — puis des Océans, nous y rencontrons les habitants étranges qui tourbillonnent ; nous nous enfonçons dans les tréfonds de la Terre, puis participons à l'existence volatile du Feu et des Salamandres subtiles. .

Ces visions nous paraissent d'abord des cauchemars bizarres, des hantises d'opium ; une grande peur nous envahit à rencontrer les âmes des milliers d'êtres disparates et passagers : des Pierres multiples : phosphorescences vagues et fuyantes, rosées — des Plantes nombreuses : petites boules rouges, rose-lilas, de la forme et de la dimensions d'un pois – des animaux : agglomérations vaporeuses mauves — d'Hommes : condensations odiques bleues et lilas.

Puis voici le défilé de ces habitants élémentaires : sirènes indescriptibles, serpents sifflants, dragons éclatants et colères, légères gazes animées et flottantes...

Ensuite nous nous croyons morts, plongés dans le Kénôme presque informe, réservoir d'existences. Mon corps astral s'agrippe à celui de Violette et nous voyons que nous ne formons qu'un Etre, complet et très lumineux : Androgyne. A ce moment, la Conscience se réveille mieux. Nous nous *savons* errants du Grand Milieu. Epris de formes, d'énigmes, de secrets, avec force nous cherchons à remonter le courants inférieur, à trouver l'issue vers le Stellaire divin... Le ciel est zébré de traînées de feu, sillonné de lumière aveuglante, de globes toujours grossissants, formidables.

Ah ! nous nous élançons, percevant le Concert des Orbes. Mais qu'est-ce ! nous volons, volons, volons de haut en bas, l'angoisse nous étouffe durant cette chute

folle. Nous nous débattons et nous retrouvons — après cette agonie — sur la grève, emprisonnés à nouveau dans la Chair lourde, les bras noués autour du cou l'un de l'autre. Les vagues nous ont léché les pieds, et sans doute est-ce leur fraîcheur qui causa le rappel subit de nos âmes vagabondes.

Nous nous entretenons de notre voyage singulier, hantés des mêmes réminiscences. Nous nous essayons à provoquer encore le nécessaire état de calme extatique, propice au phénomène ; mais nous sommes bien fatigués, très las, et la distraction banale vient nous troubler. Là bas, à notre droite, le phare d'un port cligne de son œil tantôt rouge, tantôt bleu, tantôt blanc ; nous nous plaisons à en suivre la régularité mathématique. Puis, nous examinons les rayures phosphorescentes de l'Océan, nous efforçant d'épeler le langage de la Mer, de définir le rôle joué par cette immense nappe liquide dans la Vie de la Planète. Et nous jugeons de suite que la Mer doit correspondre au sang artériel de notre Terre, qui a pour effet de transformer en sucs nutritifs les éléments grossiers qu'elle ronge, et réduit avant de se les assimiler.

Les Pôles servent peut-être, l'un de cerveau, et l'autre d'appareil excréteur ; l'Equateur possède la puissance génitale formidable. La Terre est fécondée par le radieux Soleil. Les Minéraux forment les vertèbres de la Planète, le système osseux ; les Végétaux, le système fibreux, les poumons et l'estomac. Enfin, les Animaux représentent les cellules sensitives mobiles transportant tous les sucs nécessaires Les Hommes, eux, sont les nerfs vibrants, créent la structure cérébrale du Monde, constituent les agents transformateurs supérieurs.

C'est pourquoi nul n'est jamais inutile, chacun joue une

scène de l'Acte, collabore à quelque but, secret mais urgent. Les Hommes incarnent la Pensée de la Terre, les Animaux, son Instinct, et tous, cellules innombrables de la Planète. nous la formons, nous la régénérons. Elle vit de nos vies respectives, qu'elle tonalise, synthétise, harmonise, unifie en Sa Vie personnelle. Elle subit des crises géologiques qui sont de véritables maladies ou des causes de modifications dans l'Organisme, elle jouit ou souffre ; son bonheur se traduit par la Paix, l'Equilibre, la Santé des Nations, sa peine, par les guerres acharnées, les révoltes sanglantes, les épidémies très meurtrières et générales...

Une chute d'étoiles filantes vint mettre fin à nos essais d'anatomie planétaire ; nous suivîmes les zig-zags de ce feu d'artifice céleste qui apporte — ondée flammée du ciel — de nouveaux germes au Sol, comme la pluie atmosphérique véhicule et transmue les germes et les microbes terrestres... Après — par contraste — nous nous enfonçâmes au plus profond des taillis épais, des bosquets de pins, très amusés de la Lune qui s'obstinait à nous y accompagner, mais que les branches d'arbres empêchaient de rire ironiquement au spectacle de nos tendresses et de nos savants baisers ; seuls, des rayons hardis pénétraient au travers des feuilles autour desquelles ils dessinaient une auréole d'or bleu, s'amassaient sur la mousse en une plaque de lumière ; alors Violette couchait sur la mousse son visage émacié, pâle, pâle sous l'embrassement froid de la Lune ; et je connais rien de plus beau que cette caresse glacée de l'Astre des Nuits — de la Vierge Limpide s'acharnant à lécher le corps fin et mat d'une ardente jeune femme, à l'imbiber d'indiscrètes et saphiques voluptés !...

— Viens, dis-je à ma royale Prêtresse, sacrifier en vérité, à ta chère Isis, dans le Temple propice. Et souriants, nous nous acheminâmes vers le Sanctuaire qui se dressait, ruisselant d'ondes lunaires, au milieu d'un mystérieux bocage près duquel stagnait une mare sacrée ; l'avenue étroite était bordée des allégoriques statues d'Hermès, Osiris, Isis, Anubis, Ptah, Sérapis, Cérès et Vénus ; le divin Orphée, le sage Pythagore, l'exquis Apollonius de Tyane, Apollon et Bacchus, leur tenaient vis-à-vis. Ils semblaient vivre ce soir, se mouvoir, ils murmuraient imperceptiblement, sous l'influence de Diane l'Enchanteresse ! Le Temple était construit sur le pur modèle des temples antiques égyptiens ; il était soutenu par d'élégantes colonnes incrustées d'hiéroglyphes multicolores ; un chapiteau symbolique, criblé de gemmes rares et précieuses, l'ornait. Tout en marbre blanc — au dehors et au dedans — il apparaissait tel un palais de neige, inondé de lune bleue.

Nous l'avions consacré à Isis, la Nature toujours vierge, toujours jeune, toujours féconde — aux seins de roses !

Près de l'Autel mignon, devant la Piscine coquette, une statue délicieuse d'Isis, inappréciable chef-d'œuvre ancien — rapportée de l'Egypte.

Des vitraux violets tamisaient une lumière très adoucie et mystique. Des gerbes de fleurs odoraient en ce sanctuaire païen — dont nous parions les symboles religieux de la Vie et des Métamorphoses : le Ctéis et le Phallus d'Or, l'Ostensoir figurant avec netteté le Soleil animateur, l'Aiguière, d'or aussi, enchâssée de rubis, d'émeraudes, de saphirs, d'améthystes et de perles — sorte de calice où s'accomplissaient les majestueux

rites de la Fécondation du Pain et du Vin sous l'action solaire, sous l'influence transformatrice de l'Eau Incantée !..

Violette s'était agenouillée devant l'Isiaque Déesse qui semblait converser avec Elle ; les rayons séléniques, teintés de mauve tendre, scintillaient sur le marbre immaculé, sur les somptueusce draperies violettes suspendues çà et là — formaient des aigrettes magiques sur la chevelure fauve de Violette extasiée !...

Je m'approchai, et dévotement mis à nu les épaules satinées de mon Amie Les seins jaillirent durs. piqués d'une fraise ; de suite la Lune gourmande y glissa, les marmoréisant comme ceux de la statue. Lentement je détachai un à un les voiles de mon Immobile, je fis glisser la robe de linon, jetant le corset, déliant le pantalon de surah chair, la chemise à dentelles — d'où sortit toute blanche, émue déjà, mais d'aspect impassible, ma Violette Embaumée !

Spectateur grisée, je laissai la Lune flirter avec elle, baiser sa nuque, le tissu azuré de ses veines, descendre le long de son corps souple et délicat jusqu'à l'intimité de son être, imbiber de ses célestes effluves de Vase d'élection, la fleur de chair, la Perle des Perles...

Mais un nuage voila tout à coup la trop avide déesse. Je vis Violette palpitante, anxieuse, qui me tendait les bras en suppliant des folies — et nous célébrâmes, au pied de l'Autel même le Sacrifice divin de la Vie toujours victorieuse ! Evohé, Evohé !

Les Jardins

Instinctivement nous aimions les Jardins ; ils évoquaient en nous une série d'images si belles et si voluptueuses que nous tressaillions d'émoi à leur passage. C'étaient les rêves du Passé très lointain, vécu jadis par nous — où et quand ? qu'étions-nous alors, et quelles migrations subîmes-nous depuis, quelles métamorphoses ? — qui retraversaient notre mémoire avec leur cortège de tristesses exquises, de solitude embaumée, de paradisiaques sensations...

Les grandes fleurs rouges, oscillantes sur leurs tiges vertes et flexibles, provoquaient une musique ineffable par leur frôlement délicat, et de larges papillons bleus ou violets diapraient les corolles de leur mouvante soierie ; l'herbe était de velours épais, les mousses rousses reflétaient des lueurs de soleil métallique ou tantôt pâli — comme des scintillements de cuivre vieux...

* * *

Surtout, nous aimions les Jardins suspendus tels ceux de Babylone, de Memphis, de Thèbes ou de Saïs ; les terrasses fleuries dominaient de vastes horizons où s'écrasaient presque d'antiques demeures orientales — des tours charmantes — des parvis de temples aux

colonnades élancées scintillant sous l'éclat de l'Astre du Jour.

La Mer traçait au Sud une ligne luisante d'azur argenté, que le Soir pompeux fulgurait de nuances rubisiaques... Alors les ombres envahissaient tout à coup la Nature assoupie, voilaient les galères fuyantes aux blanches carènes, les sveltes gaouls... Et toutes les terrasses voisines laissaient entrevoir, sur leurs ombreux chemins, de pâles formes attentives : les Hiéroplantes, les Mages, les Hiérodoules, fixaient les étoiles naissantes, étudiaient leurs positions, calculaient des présages ou un généthliaque thème...

La brise apportait de monotones chants, des frissons d'amour, des sanglots, incantations prières, musique, dont les Idoles grimaçantes et les Sphinx muets et immobiles souriaient invisiblement...

*
* *

Les Jardins nous évoquaient ces tableaux lointains, à Violette et à moi, nous donnaient la joie de revivre parmi ces siècles morts de l'Orient superbe, de méditer les dogmes de leurs religions dont nous avions certes célébré les rites : prêtre et prêtresse fervents !

Aussi, errions-nous, sans jamais nous lasser, à travers les allées d'un parc ou d'un jardin — épris de notre Songe, semblant ne point voir les fleurs, ne point entendre le piaillement des oiseaux, ne point jouir de l'existence des Insectes et des Choses ; mais ces Ambiances affectaient nos yeux figés, percutaient sur notre cerveau ; nous adorions les herbes, les mousses rouillées, les pétales de satin, les libellules féeriques, les arbres, tout,

tout, tout ! Et les jeux de lumière — solaire ou lunaire — les brumes transparentes, roses ou verdâtres nous ravissaient...

* * *

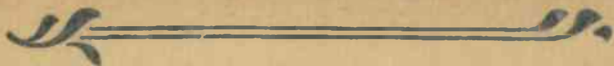
Lorsque nous nous installions en un endroit quelconque, dans nos pérégrinations incessantes, dans notre amour inquiet du vagabondage et du cosmopolitisme qui nous poussait par les mondes et les Océans — nous cherchions toujours un jardin se rapprochant de celui de nos rêves, mystérieux, touffu, des terrasses surtout, des jardins suspendus...

Il nous plaisait, par exemple, qu'ils fussent parfois accrochés aux falaises abruptes, qu'ils les contournassent en labyrinthe bizarre, s'enrubannant à ses flancs ; une petite porte-champêtre nous y donnait accès, en bas — et lentement les sentiers bordés de tamaris, de pivoines écarlates, montaient en zig-zag, tournaient, se perdaient sous les arcades d'arbrisseaux mélancoliques ; d'en haut, par échappées, nous voyions la mer changeante embrassant le ciel ; ce spectacle nous enchantait l'âme ; muets — comme il convient en ces heures d'extase — nous étudiions les nuances de l'Océan sans cesse renouvelées, puis reportant nos yeux plus près, nous contemplions l'Or semé sur les feuillés, sur les fleurs, sur les chemins par le Beau Soleil Impérial ; son baiser filtrait entre les branches, miroitait çà et là, amoureusement bu de tout ce qui est...

* *

Le soir enfin, quand Violette avait ressuscité nos visions du Passé — et celles de l'Inde, de la Chaldée modernes, pays où nous avions ressaisi les vestiges des morts — la main dans la main nous nous dressions, pâles, tout en haut de notre falaise, elle, vêtue d'une robe prêtresse, de draperies sacerdotales tombant droit, aux longs plis, et nous scrutions l'Espace, cherchant le secret des Astres, l'influence de leur position, la raison suprême de leur Algèbre... Des étoiles filantes se jetaient dans la Mer écumante éclairée par la blafarde Lune, et la Mer, en s'avançant, nous brodait des sourires... L'ombre des Pharaons glissait sur les vagues mousseuses, et celles des Hiérophantes sacrés, des Temples et des Palais — celle des Jardins. — Jardins de la Mort, pays des Enchantements défunts où erraient les grands, les sages, les cultes du Passé, Jardins momifiés et maudits, aux fleurs de métal sombre et aux sources très âcres ! Notre esprit se reportait alors vers l'Avenir dont l'ardente Genèse s'élabore, dont l'impatience orgueilleuse bouillonne ; et en nous demandant, irrités, le Pourquoi Fatal, le But des Choses, leur Fin Dernière, nous murmurions ces deux mots terribles ;

JAMAIS, JAMAIS !
TOUJOURS, TOUJOURS !



CHAPITRE III

La Palingénésie Universelle. — L'Eternel Transformisme et les Transmigrations. — L'Hylozoïsme.

La Palingénésie Universelle L'Éternel Transformisme et les Transmigrations

C'était par une belle journée d'avril ; le Soleil radieux poudrait d'or toute chose ; les Pierres luisaient sur des ombres violettes ; les arbustes se paraient de vert très clair ; les Plantes étaient marquées de promesses florales.

Une tiédeur exquise s'exhalait de partout, de la Terre odorante, des germes et des êtres.

L'Hiver avait fui, bien loin, bien loin déjà, dans le souvenir d'Isis, et le Renouveau chantait au sein des prochaines roses.

Violette, toute fraîche et parfumée comme une jeune fleur de Chair, s'avançait à pas lents, heureuse de respirer l'air divin, de s'épanouir aux tendresses de la Nature ensoleillée, amoureuse, timide encore, mais pour cela même pleine d'une grâce incomparable — et elle s'arrêtait fréquemment afin de contempler ces mille mondes épars autour de nous, ces peuplades d'insectes agités, ces mystérieux labeurs du Végétal, de l'Herbe, de la Mousse cherchant la Vie plus vaste, la Lumière, l'Inconnaissable Idéal en qui l'Univers garde une inconsciente mais éternelle Foi.

Je me plaisais à suivre la joie de Violette, à me prêter aux caprices qu'elle lui suggérait ; nous regardions le vol d'une mouche gourmande butinant un suc vierge de boutons tout pucelés ; nous cherchions une goutte de rosée peut-être enclose entre les feuilles d'un abrisseau : Violette la désirait faire glisser sur sa lèvre et je l'eusse bue à l'odeur printanière de sa bouche.

Au loin, nous entendions les échos adoucis des cloches de l'église apportés en lambeaux par la brise au travers de la Mer, jusqu'à notre Ile C'etait là le seul lien qui nous unissait — le dimanche — au monde des humains ; ces trilles métalliques, un peu graves, nous rappelaient l'existence du village, de la côte séparée de notre ermitage par un bras d'Océan. Sauf cette mystique sonorité, nul bruit de foule ne parvenait à nos oreilles, et tant que nous ne franchissions point le détroit nous gardions la

délicieuse illusion d'être un Adam et une Eve placés au sein de l'Eden — mais d'un Eden paré de grâces, d'aisances raffinées, orientales, babylonesques.

Et cela constituait un contraste étrange, exquis, rare, que notre isolement d'une part, notre communion absolue en la Nature primitive et florale, et d'autre part l'enchantement scientifique des Agents et des outils dont nous disposions à l'intérieur du manoir : Electricité, Laboratoires, Observatoire ; et nous vivions en même temps de la vie simple et de la vie complexe, passant des raffinements intellectuels aux beautés limpides de l'Emanation divine, des féeries imaginées par l'Homme aux splendeurs issues de Dieu. Et volontiers, nous méditions sur les rapports de ces constructions ; édifices universaux, instruments de captation destinés à nous mettre en contact avec les forces, à les recueillir, à les utiliser personnellement.

Tout est dans Tout — pensions-nous ; toute chose « artificielle » doit s'envisager comme un truchement vers l'Absolu, puisque la matière première est prise à la Nature même — que rien ne peut exister ni se manifester en dehors d'Elle. Quoi que nous fassions, disions, songions, nous ne sortons jamais de la Nature, mais aussi elle s'abîme dans l'Infini. Nul obstacle ne saurait donc s'opposer à nos rêves, à nos entreprises en apparence les plus folles Toujours, toujours, nous œuvrons en la Nature, pour la Nature ; nous la retrouvons au bout de nos recherches différentes. En Elle, nous sommes, nous vivons, nous nous mouvons vers l'Eternité !

— Ah ! ces cloches d'église, murmura Violette pensive, elles me rappellent toute mon enfance, ma piété, les ardeurs vers Jésus. Je revois les offices pompeux, les saluts recueillis du soir, alors que, peu à peu, la Statue de la Vierge ceinte d'Azur tendre, s'embrume, se déforme, se fond dans une pénombre enchanteresse... — Veux tu, ma chérie, mon âme, que nous gagnions le village ? veux-tu que nous décrochions la barque, et lentement glissions sur le miroir insondable et glauque de la Mer ? nous confronterons nos images à ses reflets multiples ; nous y prierons d'abord en la contemplant comme le véhicule mystérieux de la Force planétaire — comme le Sang du Monde — comme l'Astralité des Empreintes encore errantes et inconnues ; puis nous irons au Temple qu'élevèrent les hommes à Dieu. Nous nous y griserons d'encens, unissant nos esprits aux esprits sincères afin de trouver la Voie réelle de la Religion — Sagesse par delà les apparences et les petites coteries.

— A quoi bon, reprit Violette. Aujourd'hui je préfère aux églises de briques la vaste Eglise qu'est l'Eternelle Nature. Restons plutôt ici à admirer le Roi-Soleil dont on chante partout la gloire : *Domino Soli*, *Deo Soli*, au plus profond de tous les temples. Nous mêler à la Foule routinière et inintelligente. — Pourquoi faire ? nous ne pouvons guère pour elle — si éloignée de l'Etre, et elle n'a que mépris ou dédain pour notre impassible supériorité.

Non, restons ici, afin de comparer les teintes bientôt vespérales, la palette occidentale — afin de contempler l'Architecte derrière ses Images, lesquelles nous représentent peut-être son corps matériel. Cherchons à

déchiffrer le secret des hiéroglyphes, des symboles épandus sous nos regards. Signes dont la Révélation s'empara pour les expliquer allégoriquement à la Masse — mais dont la signification réelle est perdue presque à cette heure.

Essayons-nous à la retrouver, interrogeons le Dieu de notre Monde : le Soleil ! le Beau-Soleil radieux, flamboyant, pur comme un Archange !

— Oui, répondis-je, gagné par l'enthousiasme de mon amie, oui Violette, il est le Seigneur, ce Soleil Divin, centre et producteur de Forces, d'Electricité, de Chaleur, de Lumière, de Vie ! Regarde son éclat de brasier blanc ! C'est lui qui fait fermenter la Terre, les Planètes, qui éveille les germes dans les profondeurs ténébreuses du Sol.

Le Soleil, Empereur-Roi, tout-puissant Dieu ! Il incendia d'abord les Terres, pénétra jusqu'aux tréfonds de leurs entrailles afin d'y hâter l'éclosion de la Sainte-Vie.

Il a causé d'innombrables souffrances mystérieuses, remuant les limbes vagues, le Chaos bouillant, boursouflant les revêtements primaires, provoquant l'Evolution incessante du ferment originel, son transformisme indéfini. Il a éveillé, plus même, jeté la Vie sur le Globe, le Soleil. Et c'est lui qui l'a conservée, manipulée, dirigée en ses étapes admirables !

Le Soleil ! Tout le jour il a dardé — et il darde — ses feux, même au travers des brumes, des nuages, de l'hiver, et sans Lui, *rien* ne serait. La Mort, le Néant, désoléraient l'Infini, sans les Soleils ardents !

Le Soleil ! il empêche les stérilités, il oblige aux enfantements la Terre. Il l'épure par une continuelle

douleur d'accouchement. Il la convulse, la brise, la viole, mais la féconde Et c'est au moyen de cette Douleur, de cette Epuration, que la Vie progresse sans trêve, tend toujours plus haut et plus loin, forme cette chaîne indissoluble et évolutive forgée dans les larmes, les cris, le Sang et les révoltes.

Le Soleil ! mais il est ce transformateur actif, ce Flambeau du Jour — comme la Nuit, la Lune se lève transformatrice pâle, blafarde, mais inlassable, des germes nouveaux.

La bleuâtre Lune rattache des âmes, des doubles aux corps physiques, achève l'union des formes que le Soleil appelle à l'action externe et douloureuse, mais régénératrices.

Oh ! certes oui ! tous les êtres souffrent cruellement, mais aussi sans arrêt, tous les êtres s'améliorent, progressent, ascendent vers un Idéal.

Par lentes, imperceptibles étapes, l'Être (abstrait) — fragmenté depuis les Origines ténébreuses, symbolisées par la Chute — se reconstitue, s'épanouit au milieu des changements, des illusions inouïs et divers d'aspects et de corps.

Et l'Homme enfin est apparu, et l'Homme pensa ! Et l'Homme, issu de l'Animal, fut dompté par la souffrance morale.

Le Soleil de l'Intelligence, trop vaste pour lui comme le Soleil stellaire l'est pour la Nature — ce soleil l'épure, l'affine, le bouleverse, le fait tressaillir et germer.

L'éternelle Palingénésie applique ses lois analogues au travers de l'Univers entier.

Tout souffre, parce que tout cherche en vivant d'abord l'illusion des sens. Et c'est pourquoi tout est

inquiet, mais c'est pourquoi aussi tout évolue et se transforme.

Une heure viendra où l'Apogée illuminera de feux d'Apothéose les Ames et les Corps, où resplendira l'éclat de la lumière parfaite.

Ce sera quand le Soleil — celui des Esprits comme celui des Planètes — aura absorbé ses ambiances, dévoré ses enfants, quand il les aura assimilés à sa pure substance, gazéifiés, dématérialisés, incendiés.

Alors, d'insondables horizons s'ouvriront définitivement aux êtres régénérées. La Vie triomphante, intégrale, agira sur un champ sans bornes. Le Bonheur, la Vérité résulteront du Mal apparent qui ne représentait que l'*écorce*, brûlée détruite, purifiée (elle aussi) enfin par les radiations cruelles mais nécessaires, normales — de Norme — de l'Astre libérateur, libérateur des Ames emprisonnées à l'intérieur de gangues épaisses et ignobles !

Violette : « Oui, ce sera l'existence spirituelle, acquise après les séries d'épreuves — la réunion mystique à Dieu, la fusion en sa vitalité Eternelle, l'Extase, perpétuelle alors, du Nirwâna suprême.

Mais nous ne parviendrons, chacun, à ce paradis que par nos propres efforts. C'est ce labeur qui nous est représenté par l'Initiation. Il faut arriver à mourir à la Matière, aux passions grossières, pour naître à la vie aromale, puis divine. Seulement, notre intelligence n'est encore qu'éveillée. Dis-moi comment saisir le fil d'Ariane afin de nous guider sans trop de péril au milieu du Labyrinthe — Cloaque de cette Terre ; où retremper notre Foi rationnelle, nos forces et nos espoirs ?

Parfois, le doute assaillie notre misérable conscience

étend son voile de crêpe sur notre âme, la fait défaillir, s'anémier, tomber en de dangereuses syncopes. Le Doute et la Crainte ! C'est si immense l'Univers — ceci semble exprimer une naïveté — pourtant tel est bien le sentiment éprouvé. On a le vertige en regardant les Etoiles, l'Espace. On a peur en songeant à la Métempsycose, à la fureur du torrent impétueux des germes, des naissances et des renaissances. L'on se sent si petit, si nul que l'effroi vous étreint à la pensée de rouler après la Mort parmi ces vagues astrales, parmi ces larves, ces êtres, parmi ces tourbillons de forces vous malaxant, vous déchirant, vous jetant au creuset au feu du Laboratoire Naturel, avant que de vous replonger... où, où ?...

Moi — Cette peur, je la comprends et je l'éprouve comme toi, mon amie. Mais c'est une peur nerveuse, d'ordre intellectuel, causée par notre cogitation. On ne se sent point naître, on ne se sent point non plus, ni mourir, ni sans doute traverser l'Océan, le Gouffre et la Flamme purificatrice. Sentiment vague, en tout cas, s'il existe. L'âme est en léthargie, après la déchirure de la Mort. Seules, quelques âmes très mauvaises éprouvent — nous apprend la Religion — d'affreuses mais utiles tortures. La moyenne des êtres — ni trop méchants, ni trop bons — se retrouvent peu à peu, en un état nouveau, inconsciemment. Le passage du Léthé affaibli la mémoire. Le Destin — la Providence en réalité — inexorable dans sa marche et son Evolution, se montre clément dans ses moyens, admirable dans sa simplicité et son Unité.

Crois-moi, nous compliquons toujours, par l'imagination, les Phénomènes. *Naturellement*, au sens strict du mot, ils sont *très simples*.

Le passage de la Vie organique à la Mort se fait sans

épouvante : nous lui prêtons le cortège des Terreurs. La Mort, d'ailleurs, est cette force transformatrice qui n'attaque que les formes, non les essences. Le corps pourrit, se désagrège, retourne au Réservoir des Energies, tandis que l'Ame dégagée — non morte mais bien *née* — s'élance, glorieuse le plus souvent, à l'assaut d'un Monde nouveau. Sachons donc ici-bas vivre, puisqu'il faut vivre, tout en nous préparant à savoir mourir à l'heure fixée, puisqu'il faut mourir. C'est là la vraie et grande Sagesse. Tout le reste apparaît faux. Préparons intelligemment la Voie future. Ceci résume la Sainteté tout entière ! La méthode en est facilement applicable. Il suffit à l'homme d'imiter les exemples que donne le Symbole des Choses, de calquer son Ascèse sur celle apparente de la Nature. Là résident les *mouvements*, justes qui préparent la Dynamique future et palingénésique. En cette Illusion des *Phénomènes*, derrière lesquels se révèle le Mécanisme — la Force inhérente d'ailleurs à tout acte — le Plan se découvre à qui sait manier l'Analogie.

Ecoute-moi, ô Violette :

Il est si facile de constater l'action incessante de la Grande Loi Universelle du Transformisme évolutif des Etres et des Choses !

Nous n'en comprenons ni la raison, ni l'ultime mode d'agir : cela sans doute est *si simple* que notre intelligence obscurcie, encombrée par l'artificiel et les préjugés, ne peut acquérir la candeur, la saine science, *la vraie science* nécessitées pour *savoir* !... L'Amour !

Mais nous contemplons — dès l'éveil attentif de notre observation — la Palingénésie *continuelle* de la Nature qui change *tout*, mue *tout*, afin de conduire par étapes

successivement supérieures, chaque cellule kosmique, jusqu'aux frontières de son devenir, vers un Mieux, vers une Volonté créatrice — inénarrables, mais certains.

Excelsior, excelsior nous apprend le moindre effort des agents planétaires en œuvre pour une apparente fin qui se dépasse chaque fois ; les aspects matériels, les phénomènes, résultent de combinaisons éphémères, de juxtapositions momentanées, parce que les formes constituent des cristallisations passagères, des gangues — en réalité illusoires, emprisonnant des ferments avides de plus beaux et de plus nobles états.

Toutes ces images, ces fantasmagories tissent le corps de Maya, de l'Apparence trompeuse. Et la mort — que l'on craint car elle dissout les écorces démiurgiques aimées de la Mère — délivre l'Ame (le corps sidéral) et l'esprit des emprises charnelles, hâte l'essor de Psyché vers ce qui seul Est, ce qui Seul participe de l'Eternité et de l'Infini.

Libératrice Faucheuse, Force bénéfique, la Mort prépare la Vie, le Trépas annonce la bienheureuse Renaissance ; des deuils, naissent les enfantements superbes ; des pourritures et des charognes hideuses, les parturitions magnifiques ; les larmes, les helphintes et la puanteur du cadavre annoncent l'éclosion d'une fleur, d'un papillon ou d'un ange ; le glas précède les joyeuses cloches baptismales, et la Douleur, le Mal, la Laideur engendrent le Bonheur, la Beauté suave au sein d'un Univers hyperphysique qui succède à la Nature épaisse, élémentaire, purgatorielle, infernale, maîtresse des planètes inférieures. Oh ! le champ des Etoiles est sans bornes, et dans les profondeurs insondables de l'Espace Céleste — en prolongement de Plan — voguent les

soleils bicolores, tricolores, les terres astrales, les Paradis qu'habitent d'angéliques théories d'êtres — papillons de l'Au-Delà enivrées d'Azur, de Lumière, d'Air, de parfums, de couleurs, comme le sont, sous nos yeux charmés, les papillons que nous voyons au printemps tiède, sortir radieux, éclatants, de leurs chrysalides tombales de leurs linceuls sépulcraux, du cadavre terne, résidu lui même d'un ver rampant, d'une chenille lente, accrochée au sol malpropre qui l'étreint jusqu'à l'envol suprême vers le Soleil, les Roses, la Joie !

Oui, ceci nous évoque les propres transformations de nous-mêmes ! Oui, sous nos yeux, la Nature déroule la série de ses palingénésies rédemptrices.

L'Analogie régit tous les phénomènes, tous les états, et donc tous les plans du Kosmos, lesquels s'emboîtent les uns dans les autres, se prolongent mutuellement.

Rien n'apparaît *identique* en la Nature ; une divergence une originalité, une empreinte spéciale, caractérisent, signent chaque type, chaque cliché.

Il n'y eut jamais deux clichés pareils ; le Nature est trop fertile et trop vaste pour se répéter ; ses puissances ses virtualités, ses créations sont de sommes indéfinies.

Mais partout et en tout, se révèle, se découvre l'Analogie.

Tiens, Violette, vois alentour de nous :

La Nature semble en fête ; elle revêt sa parure de vierge, fécondée maitenant, mais à peine dépucelée ; aux froideurs immaculées de l'Hiver dont le manteau de neige cacha les vitales fermentations internes — ont succédé les voluptueuses tendresses du Printemps germinal.

Puis viendra l'Eté mûr et brûlant qui marquera

l'Apogée de la Vie, en indiquera la vieillesse proche : l'Automne.

Et l'Automne précédera le Regrès momentanée : un nouvel hiver précurseur de saisons successives.

Nul d'entre nous, aucun être, aucune cellule, ne reste indifférent aux labeurs de la Terre, car nous y participons, ils se répercutent sur notre organisme apparenté au Milieu, issu de lui, soumis de même aux lois analogues.

Nous jouissons aujourd'hui — n'est-ce pas Violette ? — des grâces juvéniles qui nous entourent, et nul je crois ne demeure insensible à la montée ardente de sève.

Lors des frimas nous souffrîmes tous avec la Terre, grelottant sous les tempêtes, sentant le travail du Sol dévasté ; La Terre était un cadavre, mais nous nous disions : le cadavre ressucitera, non plus le même qu'auparavant, mais transformé, plus beau, gonflé de sève et d'énergie.

Mais si nous sentons aussi profondément l'élaboration des saisons, c'est parce qu'elle nous laissent deviner, inconsciemment d'ailleurs en général, le propre devenir de notre être.

L'Hiver nous rappelle la gestation de l'enfant au ventre de sa mère : il vit d'une vie particulière et fœtale, inerte encore, mais prometteuse.

Un jour prochain, il naîtra, tout mignon — homme futur : cette délivrance correspond au printemps délicat et frêle, gracieux et changeant.

L'âge de la maturité calme, nous le reconnaissons en l'Eté — et la noire vieillesse, morne, mélancolique mais poétique — le souvenir — en l'Automne.

Et la Mort !

Cette mort qui épouvante la plupart des êtres, mais qui aussi leur insuffle la résignation car elle annonce le repos après les préoccupations incessantes, torturantes et cruelles de la vie matérielle !

Et la Mort !

Ne la découvrons-nous point analogue à l'Hiver.

Nous nous décomposons — tous et tout — dans la Tombe, abandonnant le squelette hideux, l'amas de chair helminthique et nauséabond, les boyaux grouillants — l'inutile, alors. La course terrestre est achevée : *nous* délaissons l'enveloppe.

Mais ne naîtra-t-il rien à nouveau de cette désagrégation, lot et loi de chacun ici-bas ?

Oh ! nous sentons bien que si, nous le devinons, nous le savons, nous le voyons par les exemples de la Nature entière, et les Religions, toujours nous assurèrent une renaissance.

Aujourd'hui, les métaphysiques ont celé le sens de l'énigme qu'elles doivent révéler peu à peu aux humains. Et la plupart des hommes ne savent plus comprendre le Sphinx mystérieux et impassible comme le comprenaient les interprètes de l'éblouissant Esotérisme égyptien, chaldéen, indou et celtique.

Néanmoins, toutes les interprétations diverses passées, présentes, futures peut-être — de la Terre, sont vénérables, par ce qu'elles incarnent, Violette, l'Esprit et l'inquiétude de l'Homme et je souhaiterais que toujours on les considérât comme les miroirs à facettes réfractant différemment — parfois grotesquement : tel le fétichisme barbare — le même rayon lumineux !

Tantôt il se dualise, ce rayon, au sein du prisme, tantôt il se déforme grossièrement ; tantôt il paraît briller

splendide ; jamais *il n'est qu'en dehors du miroir,* et en réalité, toujours il demeure *un!*...

Mais malgré les apparences, malgré les reflets, malgré le prisme déformateur, toujours aussi il illumine celui qui fixe le miroir avec sagesse et recueillement : ombre de la Vérité il la proclame comme les ombres terrestres disent la beauté du Soleil immortel.

Or, depuis l'apparition de l'être conscient de lui-même, au monde — depuis les Origines, flotte dans cette lumière condensée et réfractée si capricieusement — mais selon des lois géométriques déchiffrables pour le Sage — flotte, dis-je, l'Angélique fantôme de la Renaissance Intégrale du Kosmos!

Seulement les interprètes de la Tradition Exotérique, devenus ignorants, perdirent la clef des hiéroglyphes naturels, méconnaissant alors l'éternelle réponse du Sphinx ; ils ont erré de plus en plus, depuis la fin des temples initiatiques ; ils se sont égarés, égarant la Foule imbécile et moutonnière, après eux, en ce Labyrinthe du Verbe

Et c'est à peine si, à cette heure, les Sages très rares, isolés dans le silence et l'oubli — par force — parviennent à répandre de nouveau, avec une persévérance d'apôtres méconnus, les principes immuables de la Tradition Primordiale.

Pourtant il faut agir afin d'éviter la dissolution des esprits et des sociétés malades ; il faut les cultiver à nouveau et mieux; il faut baser la Science sur le Spiritualisme qui seul la constitue en réalité absolue.

Les Druides, en Celtide, nous ont laissé leurs livres saints et leur haut savoir émané des Indous et des Egyptiens.

Reconstituons la Celtide, unissons aux préceptes druidiques des Triades bardiques, l'Esotérisme de ce jour ; marions l'Amour divin au druidisme imposant, l'Amour à la Raison. Hâtons l'éclosion définitive de cette Science future qui naît, qui s'attache — enfin — aux forces « inconnues », « psychiques » de la Nature, aux mondes infinis des espaces ambiants peuplés de myriades d'êtres plus évolués que nous — de cette Science qui veut retrouver le Télescope et le Microscope de l'Invisible astral et spirituel — de cette Science scrutant à nouveau les Eléments, les 4 Eléments universaux tant raillés, ces états en somme de la Substance, ces mondes du Feu, de l'Air, de l'Eau, de la Terre, habités par les Salamandres, les Sylphes, les Ondins, les Gnomes — hâtons l'extension de cette science qui étudie la gestation mystérieuse de tous les êtres, leur devenir, leurs évolutions, leurs transformations, la potentialité de ces Vies traversant des Plans nombreux mais unis par d'indissolubles lignes !

Là, palpite le cœur de la Vérité, là, rayonne le Verbe prêché sans trêve par les adeptes, depuis dix-huit siècles traqués, honnis, vilipendés après leur ère de gloire qui fit les civilisations antiques ! C'est le Triomphe de cette Tradition adaptée à notre moderne idée de la Science qui sauvera l'Humanité désorbitée !

La Vérité — ce qu'*on* appelle la Vérité ! Ah ! *notre* Vérité ! mais nous la possédons en *nous ;* nous l'extériorisons, et autour de nos regards, elle se représente ; il nous suffit de voir pour la contempler, car l'Univers agit avec une simplicité parfaite et par une constante Analogie, que chacun peut arriver à déchiffrer, signée qu'elle est sur toute chose de la Nature et par notre Volonté créatrice !

* *

Violette appuya sa fine et longue main sur mon bras, sur mon bras vibrant, tendu — comme pour le prendre à témoin, vers le Soleil ardent.

— Enthousiaste, me dit-elle en souriant, tes paroles enflammées t'entraînent au caprice de ton esprit. Poursuis donc, je t'en prie, la démonstration de la loi du Transformisme des Etres que tu me développais selon l'Analogie merveilleuse quand t'en éloigna ton désir, prématuré hélas — de voir les Philosophies synthétiser comme autrefois, le Cycle des états de l'Ame.

— Ma digression n'est point inopportune, Violette. Des systèmes métaphysiques, renaîtra aussi la Croyance prochaine et embellie, de même que des charognes verdâtres, sortent au printemps, sitôt les pourritures absorbées par le Sol — des fleurs embaumées.

L'Hiver emprisonne les graines inertes, les déchets, mais élabore leur puissance à venir. Or — et je poursuis l'énoncé de mon théorème interrompu tantôt — la Mort est en tout point semblable à l'Hiver.

L'Hiver n'est point le néant, n'est-ce pas ? son sommeil couve des veilles actives.

Il élabore les germes, prépare l'éclosion suave du Printemps des Roses Sacrées.

L'Analogie le proclame : l'Hiver rappelle la gestation de l'enfant au sein maternel. Et l'enfant naîtra, printemps, jeunesse, fraîcheur.

La Mort, le Tombeau, représentent la gestation nouvelle de l'être nouveau ; trépassés à la Terre grossière, tous : atomes, molécules, microbes, minéraux, végétaux,

animaux, hommes des lourdes planètes — nous naissons à la vie spirituelle, aromale ; nous restons dans le Ventre de la Mère Commune : la Nature ou Maïa jusqu'à l'heure marquée de la délivrance qui est l'Accouchement.

Nous sommes enfantés à la Lumière, au Soleil, à l'existence meilleure : le Printemps a succédé à l'Hiver.

Le cycle des saisons est l'image du cycle des naissances et des renaissances.

L'être sans cesse, naît, meurt, et renaît de ses cendres, Phénix immortel. Semblable aux cellules du corps, il abandonne son enveloppe, sa *personnalité* égoïste qui se dissout aussitôt après la *forme* (conjointement même) car elle ne constitue pas l'Ego divin — le Soi — n'en représente que le vêtement passager, usable et changeant ; et cela jusqu'à l'époque indéterminée où, transformé définitivement, épuré par le Vouloir — comme l'eau qui coule au travers de vases nombreux en lesquels elle dépose les impuretés pesantes, identique à elle-même toujours, quoique soumise à des aspects multiples — débarrassé par le travail incessant, des vices passionnels, *délivré,* l'être contemple le Jour sans fin, sans Aurore ni crépuscule, après avoir achevé de parcourir le cercle de la Vie et de la Mort, des Résurrections.

Dégagé de la Matière, des scories noires et puantes, Il ne connaît plus que l'Esprit.

L'Hiver, la Mort, symbolisent donc la préparation à l'existence meilleure et *autre*, à l'individualité nouvelle.

En mourant, l'on quitte le corps, cette proie des vers, la matière vile qui se transforme en d'autres apparences, cristallisées — engrais de vie.

La partie la plus affinée de l'être, le double du corps

physique, médiateur plastique, lien entre l'individu et la coque, l'Ame, se dégage, cherche dans le *sein* du monde astral à se reconnaître, à comprendre, à s'adapter au milieu inconnu. L'être aspire après le Printemps tièdement ensoleillé ; la chrysalide devenue papillon, veut confier ses ailes au vent qui l'emportera Là-Haut, vers Dieu.

Cet état, parfois de trouble — pendant la lutte de la chrysalide avide de briser le cocon — dure plus ou moins longtemps suivant l'évolution antérieure accomplie dans l'existence immédiate.

Ne révélé-je pas là un sens du Purgatoire ? Purgatoire — *Purgare !...*

C'est un état de transition, une seconde mort précédant une plus décisive naissance. Si le corps astral, le double l'âme, très alourdi par les *habitudes* mauvaises, ne peut s'élever vers les sphères supérieures et lumineuses — aveuglantes pour beaucoup — de Surhomme et de l'Ange, l'être souffre comme l'enfant captif dans le ventre de la mère, en attendant l'instant béni de la Délivrance.

Mais si, légère, intelligente, non souillée de passions tyranniques, la terre n'appelle plus la monade évoluée, cette dernière s'envole à tire d'ailes parmi les panoramas enchanteurs de la vie fluidique et spirituelle.

Tous, d'ailleurs, à l'heure du Destin providentiel, naissent à l'existence extraterrestre, en prennent peu à peu conscience. Définitive pour certains qui s'acheminent dès lors vers la seule évolution divine — elle est réelle pour chacun, car tous — après la mort terrestre — éprouvent le bonheur, la joie, en raison de leurs affinités, en un mot *récoltent ce qu'ils ont semé.*

Chacun trouve le paradis qu'il se créa, l'éden correspondant à ses désirs les plus sincères.

Mais l'action équilibrante — juste — des phénomènes effectués durant la vie terrestre et corporelle qui précéda le trépas — cet effet rigoureux des actes, cet enchaînement inexorable, s'accomplissent pour ainsi dire, d'une façon mathématique car rien n'est dans le Monde sans cause ni sans effet. Chacun, en vérité, récolte une fois ce qu'il a semé et cultivé.

Peines, tortures, châtiments, punitions vengeresses, géhennes ; récompenses, paiement servile de salaires, peuvent s'interpréter de cette façon : les actes suivent une loi de solidarité étroite et de répercussion algébrique. L'Homme, pour se libérer — se sauver — doit se *créer lui-même*, détruire *son* mal, sa dissonance, vouloir *son* bien et *son* harmonie, aimer surtout ses frères, l'Organicité humaine !

Les vies sont à la fois des causes et des effets, des épreuves nouvelles et des expiations, d'innombrables retours de la Volonté dans les creusets ardents de l'Univers Eternel !

... Nul être donc ne sera frustré, fut-ce d'un seul grain de sable ; chaque œuvre porte son fruit et l'on juge l'arbre à ses fruits.

Chaque désir provoque la réalisation, c'est-à-dire l'objectivation de la Volonté émise.

Le cycle des vies planétaires inférieures, individuelles, qui tour à tour déjà, selon la Roue de la Fortune Symbolique a fait parcourir à l'Etre Incarné de multiples et changeantes étapes, le conduira à de nouvelles apparences — regrés momentanés, conséquence de la Chute de l'Homme Adamique — où chacune des cellules

représentera, tantôt de grands personnages, tantôt d'humbles ouvriers ou de modestes sages — l'Image de la Vie enfin — jusqu'à ce que Nous ayons définitivement compris la Vanité de toute existence personnelle.

Une loi d'universelle Evolution entraîne le Kosmos par le Temps et l'Espace cogités, durant l'Eternité seule réelle et *présente*. Ceci peut communiquer la confiance et la Foi à ceux qu'effraieraient la longue série d'épreuves diverses et de phénomènes palingénésiques.

Le Destin — la Providence du Monde — amène à un instant — et qu'importe l'heure au sein de l'Eternel ? — la progression de chaque monade avec celle du Tout (qui contient les constitutives parcelles) au moyen de la Souffrance qui éclaire sur la vanité des Choses et fait renoncer au moi, si la Connaissance n'a pu servir de levain décisif à l'être et lui montrer intellectuellement, ascétiquement, l'Illusion de Maïa.

Regarde, ma Violette :

Les roses fleuriront bientôt ; ces arbres se pareront de fruits savoureux. Ils mourront, se transformeront en d'autres être plus élevés sur l'Echelle de la Nature.

Mais ils devront supporter d'autres luttes sans cesse plus aiguës et plus douloureuses, dont l'effet sanctionnera leur devenir aux profondeurs de la *Volonté fixe et immortelle* : de la Substance !

Tels les Hommes : la Loi, je te l'ai démontré, est universelle en raison de l'Unité du Monde.

Le Bien, c'est-à-dire l'Harmonie, la Charité, l'Altruisme intégral, la Connaissance, en un mot la Négation du Vouloir Vivre — engendre le Bien.

Le Mal, c'est-à-dire la Dissonance, l'Egoïsme, l'Ignorance — ou Vouloir Vivre insatiable — crée le Mal et

les incarnations infernales, les migrations terrestres.

Le Beau engendre la Beauté qui ne réside jamais dans les individualités mais seulement dans les Organicités, en l'Essence.

La Laideur enfante les Monstres, les *personnalités* conséquentes à la génération sexuelle, affirmation du vouloir-vivre brutal, aveugle et égoïste.

Et tout cela — ce Vouloir intense — concourt à dessiner la Scène de l'Univers, la fantasmagorie du Démiurge et de Maïa : chacun *joue son rôle* ici ou là ; les actes n'ont donc qu'une importance très relative et très éphémère. *L'operari* passe, change ; *l'esse* seul persiste.

Il faut donc avoir une pleine confiance en l'Absolue SAGESSE qui embrasse tous les ÊTRES dans son HARMONIE.

Il faut savoir que nous progresserons sans cesse et toujours, davantage à chaque manifestation de notre volonté immortelle se résolvant en l'humilité de l'Amour et de la Volonté divines, et que, de notre *simplicité*, dépend notre Bonheur : la Béatitude.

Mais l'on doit bien se souvenir que rien ne sert d'agir dans l'espoir — déçu — du salaire, sous la crainte — vaine — du châtiment.

L'Amour seul est fécond.

Cela seul qu'on a réalisé par Amour, par abnégation entière de soi, porte des fruits : L'EGOISME EST ÉTERNELLEMENT STÉRILE. Voilà l'Enfer — l'Enfer éternel de Haine et de Désespoir ! Aspirer à la Renonciation totale et définitive, à la Tendresse calme envers *tous* ; travailler à modeler le devenir sur l'image du *non-limité*, travailler l'Esprit comme un pur diamant que l'on polit afin de lui permettre de refléter la lumière en des feux ma-

gnifiques. Vivre, Agir, se transformer en l'Amour ; c'est-à-dire en le VERBE-CHRIST, le Seul Dieu qui Soit VIVANT, c'est là le moyen unique de parvenir de l'Illumination Céleste à la Délivrance Suprême, à l'Immortalité bienheureuse, en dehors du Cycle infernal des Naissances des Morts et des Fantômes !

L'Hylozoïsme

Un des bonheurs les plus intenses que nous ressentions, Violette et moi, c'était d'écouter les palpitations du Cœur Immense de la Nature, d'en étudier les battements, les innombrables vibrations perceptibles en cet organe : la Terre qui, seul nous demeure accessible, puisque nous sommes hélas ! — rivés à la Planète.

Le Cœur d'Isis — constitué par tout être, toute monade, tant incarnée que désincarnée — comprend donc toute vie se réalisant ou réalisée à travers l'Infini, sur les myriades de mondes, d'Astres, de Planètes, gravitant alentour des étoiles : les Soleils.

Le Cœur de Maya s'étend dans l'Eternité du Passé, du Présent, de l'Avenir, réunis en un Eternel Maintenant, puisque tout ce qui *est* vit, pense, évolue, puisque Tout est dans Tout, puisque tout est Tout !

Macrocosme et Microcosme.

Et chaque individu, chaque atome — qu'est-ce qui n'est point atome par rapport à l'Absolu ? — représente

une parcelle constitutive, pour sa part, du Grand Être Unique, Inconcevable, Incrée, de l'UNITÉ DIVINE !

Toute pensée de chaque individualité fragmentaire sert à constituer l'Intelligence du Grand Homme — son Cerveau.

Et Dieu enfin, Lui, étant Eternel dans le Passé comme dans l'Avenir, l'on sait qu'il se transforme. dans son Unité, qu'il évolue sans cesse son corps à l'état de perpétuel Devenir (sa pensée se métamorphose, n'est jamais identique) quoique son Esprit demeure inchangeable dans le Passé des Réalisations indéfinies — Réalisations Infinies de l'Avenir.

C'est pourquoi l'Absolu — le Neutre en dehors du Temps pour qui Toujours c'est le Présent — apparaît triple dans ses Manifestations, Triple en Principes s'équilibrant d'ailleurs dans l'Unité de la Vie Immanente, PROVIDENCE — ou intelligence de l'Univers — son Cerveau - embrassant l'Infini (du Passé, du Futur) en dehors de la contingence du Temps et des Apparences matérielles. La Providence est Pensée dans son incarnation ; DESTIN, ou Nécessité. — Corps de l'Univers — Fatalité des choses, des Êtres incarnés soumis aux Lois découlant des Principes qui sont du domaine de la Providence.

Le Destin est tributaire, dès lors, à la fois du Passé et de l'Avenir, puisque les Aspects matériels apparaissent régis par lui — qu'il est Matière en son Incarnation.

Enfin la *Volonté* — Cœur, Instinct de la Nature — équilibre ces deux termes contraires (représentés abstractivement par la Puissance Force [Providence] et la Puissance Matière [Destin)] crée le Phénomène, le Fait dont la potentialité relève de la Nécessité, l'expansion de la

Liberté et la conclusion formelle — aboutissement de l'Intelligence active — de la Providence qui seule envisage le Pourquoi définitif des Actes provoqués.

Cette Trinité de Dieu s'appela symboliquement dans la Religion la plus antique, Brahma, Vishnou, Siva, ce qui veut signifier : Emanation, Réalisation ou Conservation, Transformation des Eléments Universaux.

Tout être possible : éther primordial, atome, molécule, minéral, végétal, animal, homme, humanités stellaires, hiérarchies célestes — incarne en conséquence, dans des proportions diverses, les trois termes que nous envisageons.

Le principe, la Loi, le Phénomène constituent donc *toute vie manifestée dans l'Univers*.

En chaque individualité l'on retrouvera, plus ou moins prédominants et développés : l'Intelligence, la Volonté, l'Instinct.

L'Absolu, possesseur de ces attributs, par sa fragmentation en Maya, s'incarna, s'incarne et s'incarnera, dans l'Espace et le Temps, en chaque monade, modalité de l'Unique Monade Incréée — et nous venons d'exprimer ainsi le Symbole de l'Incarnation du Logos platonicien au sein de la Maya Virginale, toujours féconde, engrossée par le Souffle de Vie ou Volonté divine soumise aux volitions pressenties, prévues par la Providence, régies par le Destin !

. . . Lorsque nous eûmes établi ces prémices rationnelles, Violette comme moi, s'étonna que l'on pût douter de l'Hylozoïsme.

Mais, outre qu'il est apparent par la Nature, il s'impose dès l'énoncé des Principes Kosmiques ! Comment une monade, un individu qui contribue pour sa part à la

manifestation et à l'Evolution de l'Univers, à sa totalité vitale, organique — comment un être quelconque, c'est-à-dire une substance amenée à la réalisation externe (et tout est réalisation, si rudimentaire qu'on l'imagine, puisque tout ce que nous voyons est *série* du Chaos primitif, Substance Primordiale analogue à la (Nébuleuse) comment quelque chose ne vivrait-elle point, ne sentirait-elle point dans les limites de son domaine et de son évolution? Evidemment la Norme impose cette assurance, que prouvent péremptoirement d'ailleurs l'Expérience, l'Analogie, l'Observation, l'Intuition, puis la Vue hyperphysique de la Nature !

Les Voyants en effet aperçoivent — je crois que nul ne l'ignore aujourd'hui après les travaux bien connus des hermétistes — autour de chaque être, depuis le minéral jusqu'à l'homme, une auréole, bicolore le plus souvent : (chez les individus supérieurs de l'échelle zoologique : l'homme par exemple) rose et violette, toute rose dans l'ambiance des minéraux et des cristaux. Ces effluves à aigrettes se manifestent en raison directe de la vitalité ; mais ils ne restent *nulle part* invisibles absolument. Chaque espèce, chaque race cristalline, atomique, minérale, végétale, possède une couronne « astrale » — c'est le vrai terme — aux colorations un peu spéciales ; de même chaque individualité offre une légère différence de teinte aussi.

A la désagrégation du type soit végétal, soit animal ou hominal, l'effluve ne se voit plus ; on ne retrouve momentanément jusqu'à décomposition partielle, que les émanations astrales inférieures ; par exemple chez l'homme décédé, ne se décéleront plus que les lueurs des centres organiques instinctifs : amas moléculaires

des tissus, des os, des viscères : la lumière bicolore a disparu. Donc elle provient de la vie consciente, elle rayonne *l'énergie vitale* supérieure, cervicale, intellectuelle, transformée par la mort ; le Végétal mort ne laisse, en ses tiges, passage qu'à de très vagues lueurs provenant des molécules du squelette ; le même phénomène s'étant ici produit, nous trouvons donc que la couronne astrale représentait l'énergie consciente, individualisée de la Plante.

Enfin la Pierre, une pierre concassée — un schiste, un quartz, un diamant — n'offre que d'imperceptibles émanations odiques, alors que le cristal, le minéral, dans son intégralité, laissait dégager un od impressionnant très bien l'œil hyperphysique du voyant.

Le phénomène apparaît en conséquence identique sur les trois plans de la physique, et nous constatons expérimentalement que l'Od, la doublure astrale d'un être — et nous venons bien de constater que toute production du globe a le droit au nom *d'être* — est en raison directe de son évolution zoologique et de son intégralité anatomique et vitale.

L'Hylozoïsme se confirme donc d'une irréfutable manière ; nous savons ainsi que l'enveloppe moléculaire, matérielle, ne fait qu'incarner orienter la Force Psychique résultant du Fluide Astral disséminé par l'Univers, la polarisant suivant les « règnes », mieux les « Sériations » planétaires — d'après un mécanisme analogue à celui des accumulateurs, des piles, qui reçoivent l'Electricité, la transforment en leur sein ; nous savons de même — et ceci sur un plan supérieur de la Nature — que les monades incarnent le fluide astral puisé dans le milieu Astral qui constitue le Monde Astral — selon leurs aptitudes, leur degré d'élévation ; en un mot, les

monades — qui émanent de l'Absolu — transforment le fluide astral en fluide psychique; et ce fluide, énergie psychique, est à son tour transformé, nous l'avons indiqué, par les « corps matériels ».

Analogie ! Analogie !

* * *

... Oh comme nous éprouvions de joie, après avoir contemplé l'action de cette Loi magistrale Triforme, comme nous goûtions une ivresse rare à scruter la Vie de la Nature, à en suivre le rythme incessant, invisible, silencieux pour l'ignorant.

La Voix des Choses murmurait éloquemment; nous ne nous lassions point de l'entendre; le Vent capricieux en était le déchaînement ; nous y surprenions tout cri, tout baiser, tout chuchotement, toute douleur des innombrables êtres. Et cet Echo effeuillait la Rose tremblante, dont la chevelure satinée resplendissait des diamants de rosée — et la Rose nous redisait ses rêves avec ses peines ; et le Vent passait sur les Acacias odorants et capiteux, sur l'Herbe fine, flexible, émue, qui, d'un souffle, nous exprimait son ascèse.

La Voix, la Voix des Choses: elle est traduite par la Nature entière, soit assoupie sous les rayons bleus de la Lune, soit altière sous le baiser du Soleil d'Or, soit recueillie aux brumes rouges du Soir somptueux, ou frémissante lorsque l'éveille l'Aurore mauve, violette et rose qui secoue une gerbe étincelante de gouttelettes de rosée sur les êtres encore anxieux des Songes de la Nuit !

Mais la rosée elle même qui glisse le long des pétales, ne parle-t-elle point son langage? ne voit-on donc pas

qu'elle nettoie la Plante de ses Parasites, apporte de nouveaux germes inconnus, coule à l'intérieur des calices secrets, s'imbibe dans le giron de la Terre grosse des semences et des métaux.

Et ces Pierres, silencieuses en apparence seulement, ne révèlent-elles pas à l'œil dégagé de la seule illusion — ne révèlent-elles point l'infinité de leur propre existence, la Potentialité intense, effrayante de leur future genèse, de leur progressive évolution ? Ces Minéraux ne transforment-ils pas le sol d'où ils provinrent, ne vont-ils point être assimilés — après désagrégation ou mort — par le Végétal qui les transforme en autres puissances, par les Plantes qui, à leur tour, nourrissent l'Animal, *le deviennent*, le deviendront — l'Animal qui sustente l'Homme, son exterminateur d'Aujourd'hui, mais son frère de demain ! Tout se mange pour se transformer ; les êtres se dévorent, s'assimilent les uns les autres pour échanger, en une suprême Communion, leurs éléments et leurs âmes, leurs instincts et leurs pensées.

Sans cesse, sans trêve ni arrêt, les Puissances Kosmiques, providentielles, activent la Vaste Machine, dirigent la faulx du Destin, orientent les énergies, hâtent les dissolutions, les morts, les émigrations d'âmes en partance vers d'autres terres, d'autres milieux, d'autres étapes !

Les Puissances ! les Puissances !

Hypostases divines, elles président à la marche de l'Univers, elles fusionnent les règnes, elles créent incessamment de nouveaux êtres, sculptent la Nature, l'ébauchent, jettent une esquisse, la reprennent, la complètent ou l'abandonnent ! Des tâtonnements se perçoivent ; des monstres apparaissent, des produits « ratés » que le sein du Kosmos reprend et renouvelle, car rien ne se perd en

Lui. Ces puissances formidables, Occultes pour nous pygmées, poursuivent le But Eternel en lui-même — divers sous ses apparences infinies, impriment sur chaque chose son indélébile signature qui révèle le sceau de l'Absolu sur toute réalisation, le sceau de Dieu qu'on peut déchiffrer toujours et partout et en tout ! Seulement il faut savoir lire le Grand Livre de l'Univers, épeler l'Alphabet, déchiffrer l'Hiéroglyphe du divin, puis relier entre eux ces lambeaux de phrases, ces mots qui signifient l'Invisible lui-même ; il faut apprendre à remonter aux sources fluidiques, à synthétiser les Harmonies célestes, le cantique des Astres, les notes musicales, les signes algébriques du Chœur des Chœurs Séphirotiques...

∴

... Presque tous les soirs de printemps tiède et d'été ardent, nous errions de longues heures par la campagne, à travers les prairies vagues et les bois de sapins noirs — dans l'ivresse inénarrable de goûter la divine Communion de la Nature, des Choses, des Êtres !

Nous interrogions chaque Modalité, essayant de deviner, d'interpréter, de traduire le Langage, d'en définir la Vie propre qu'il nous était donné toujours au moins de pressentir.

Ce que nous voulions c'est formuler l'individualité d'une Plante, d'un Minéral, puis relier sa modeste existence à celle des autres êtres, contrôler sa place, son rôle dans le vaste Organisme Planétaire, définir le mécanisme de tout un membre, afin de parvenir à esquisser la Synthèse de l'Hylozoïsme terrestre...

Les Planètes étant des individus, énormes par rapport

à nous, mais normaux quant à l'ordre universel, il convient que les « Règnes » dans leur ensemble constituent des organes principaux de la Terre, et chaque individualité d'un règne, une cellule organique ; les Espèces doivent servir de réseaux, les Genres de fibres, en cette Anatomie du Squelette mondial...

La Mer battait le sable de la grève, berçant notre songerie : nous la comparions au Sang qui charrie les cellules les plus actives jusqu'au Cœur, et transforme en aliments assimilables les éléments grossiers.

L'Eau, en général, jouait le rôle, sans doute, de liquide séreux, traversant les veines basses, baignant les Entrailles que nous représentait l'intérieur du Sol — les terres, vrais boyaux où gisent les semences de Métaux, de Pierres, à la chaleur du Feu Central, Souple Génie du Fluide Vital Planétaire qui rayonne sans interruption par toute la Planète, réchauffe son Cœur en même temps que les autres viscères.

Et dans la brise parfumée, dans le Vent léger ou âpre, nous sentions la Respiration intense de notre monde, son Haleine, calme tantôt et tantôt fiévreuse qui rafraîchissait les Poumons ou témoignait de leur irritation, qui pénétrait l'Ossature au travers de la Chair formée par les enveloppes protectrices : innombrables terrains, plaines et prairies, formidables épidermes du Globe...

En ces heures de lucidité spéciale, nous comprenions, nous sentions aussi la solidarité absolue de tous les êtres ne traçant qu'une seule chaîne de Vie aux anneaux entrelacés.

La parenté s'imposait à notre entendement, des milliards d'habitants de la Terre sériés par les Puissances, régis par l'Evolution, se dévorant les uns les autres en

raison directe de leur Supériorité physique, dans le but de concourir à la Vie toujours renouvelée de la Planète — Minotaure inflexible en apparence, mais dont la Faim Cruelle détermine en somme le travail du Grand Cerveau, sa Pensée et son Idée, car puisque tous les indigènes d'un monde participent à son existence, se transforment, œuvrent et progressent en lui, le constituent, en collectivité, physiquement et intellectuellement — chacun des actes, chacune des raisons, toute volition de n'importe quelle créature, s'accomplit au sein du Spiritus Mundi, rentre en Lui d'où il émane ; et les êtres — selon la loi d'Union — atomes personnellement, se groupent pour construire les molécules, s'assemblent pour bâtir le corps Mondial, comme ils participent à générer l'Ame et l'Esprit de la Planète par leurs pensées, leurs volontés et leurs Idées individuelles et fragmentées...

Après des cycles de myriades d'ans surgissent les signes de la Destruction : alors c'est la fin apocalyptique du Monde, son Agonie, sa Mort — puis sa Délivrance Spirituelle... Nous soulevons le Voile qui cache les mystères insondables des Dominations, des Trônes, des Séraphins, des Chérubins, des Archanges et des Anges. Taisons-nous, ne profanons pas le Chœur Harmonieux des Fils resplendissants de Dieu. Le voile dérobe aux profanes...

.
. .

— Mais ces Terres, tous ces Soleils sublimes que nous voyons dans les profondeurs de l'Abîme Céleste — ont-ils un sexe, questionna Violette anxieuse? Comment s'aiment-ils, se fécondent-ils? Et conservent-ils enfin une

Conscience individuelle à leur passage sur le Plan Aromal, sur les confins de l'Univers Spirituel qui nous demeure inconnu ?

— Il est de constante tradition, parmi les Voyants répondis-je, que les Terres sont féminines par rapport au Soleil leur fécondateur. Elles coïtent avec lui, se caressent de fluides réciproques, de baisers d'Ether.

Ces amours sont puissantes ; nous en constatons les ardeurs par les tremblements du Sol, les éruptions volcaniques, les tempêtes, les Râles causés par la vive passion d'un Soleil, incandescent d'amour et de Rut sidéral. Lui-même, parfois se plaint, se tord, en proie à des spasmes de Feu.

Mais notre système planétaire médiocre, ne nous communique qu'une faible idée des Baisers Stellaires.

La où de multiples mondes gravitent autour de Soleils multicolores radieux, ils forment le harem de ces Empereurs qui semblent bénévolement se partager les faveurs de leurs sultanes satellites.

Mieux encore souvent : ces grandioses Chérubins, ces Seigneurs Lumineux et Flamboyants, sont Androgynes !

Les Soleils se fécondent eux-mêmes en plus qu'ils jettent à torrents la Vie ailleurs. Leur Ame est la fusion de deux âmes-sœurs mondiales enfin réunies, absorbées et unifiées à jamais. . .

— Mais, s'écria Violette, si chacune des petites âmes est destinée à devenir dans le Futur, Ame Planétaire, Esprit divin de Mondes et de Soleils, que lui restera-t-il de personnel ? Se souviendra-t-elle de ses passés charmants, de ses tendresses mélancoliques ? Oh ! ce Vertige de l'Inconnu, la Peur du Trop Grand qui nous écrase !

— Enfant, enfant ! L'Homme lui-même n'est-il pas

un monde complet, un Microcosme, une Voie Lactée de milliards de cellules !

Le Destin, la Providence, savent où aboutit l'Ordre de leurs Volontés. Il nous faut avoir confiance et la Foi...

L'Ame collective d'un Monde d'un Soleil, jouit de sensations propres immensément délectables centralise la pensée de tous ses atomes, êtres constitutifs de sa puissance Kosmique.

Monade déjà très élevée dans la Hiérarchie des Astralités, son avenir prochain sera d'évoluer parmi les magnificences de l'Univers Spirituel... Ici nous touchons aux frontières du Seigneur Dieu. Les splendeurs entrevues se dérobent dès que nous les voulons fixer. L'enchantement ne nous laisse plus de mots pour traduire notre Extase, notre Béatitude ineffable !

Nous voyons les féeries avec les yeux illimités de l'Esprit ; nous pressentons l'Eden. Mais c'est la nuit tout à coup. Elle laisse retomber le velum sombre, la Terre nous rappelle encore à notre infime existence actuelle. Poussières, nous ne sommes que poussières, parasites d'une misérable planète inférieure !

Ah ! il est ineffable et cruel aussi, ô Violette, d'entr'ouvrir ces portes du Sanctuaire que nul ne franchit, que quelques-uns, admirables fous, contemplent avec l'Effroi de la Sublimité — tandis qu'Isis, Isis, Isis, sourit peut-être, ou peut-être aussi, courroucée — replonge l'imprudent très bas dans le Vice, le Péché, la Matière, la Fange ignoble.

La Bête ne peut pas longtemps faire l'Ange !



CHAPITRE IV

Signatura Rerum. — Les Fluides Stellaires.
Les Correspondances et Influences. — Métamorphoses.

Signatura Rerum Les Fluides Stellaires Les Correspondances et Influences

Octobre touchait à sa fin.

Par centaines les feuilles se détachaient des arbres déjà noirs — comme morts — et rouges, avec des reflets

cuivrés, elles formaient un mouvant tapis superbe dont le Vent ou les pas, entre-choquant les mailles sèches et cassantes, tiraient une métallique sonorité, en un froissement très triste ..

Le Soleil d'Automne, voilé d'une brume légère, poudroyait de rougeur dorée les dernières vitalités de la Nature; une teinte uniformément rouge s'exhale de toute chose à cette époque du Trépas; une sorte de rouille, de patine aux nuances insaisissables presque, recouvre la végétation agonisante, la Minéralité énigmatique; et c'est ce Voile funèbre, tissé des ultimes flambées mélancoliques, c'est ce Rouge de Métal qui communique ce charme particulier — accessible aux seules âmes éprises du Mystère des Fins — à la Saison du Deuil.

Nous ressentions en automne une navrance poignante mais voluptueuse, un vide, cruel, inquiet, qui nous faisait goûter à la Coupe, toujours pleine il est vrai, des Désillusions et des Frissons glaciaux.

Nous buvions à longs traits cette amère liqueur, car elle nous saoûlait de Renonciation, dégageant nos esprits jusqu'aux limites des Arcanes qui récèlent le secret des Agonies et des Résurrections multiples...

Nous pressentions — avec les êtres frappés: arbres plaintifs, feuilles craquantes, mousses jaunies, pierres et ruines rongées par la patience du temps, surtout de l'humidité oxydante de l'Automne, animaux alourdis, insectes terrés, — nous pressentions le froid de l'Hiver, du Tombeau, de la Neige immaculée — ce Sommeil de la Terre en apparence inerte, mais dont les flancs élaborent sans hâte les Merveilles du Printemps, les pullulements de la Vie nouvelle!

Les Chrysalides se cachent, hideuses, cadavériques;

une Inconscience les va anéantir ; les arbres se chrysalident aussi, dressant au Ciel leurs squelettes sombres : tout est Chrysalide revêtue d'une Coque dure, terne, tombale.

Une fatalité va descendre sur chacun, envelopper d'un linceul blanc ou boueux les songes vagues de toutes choses. Quels rêves traversent ces Etres en transition, couchés dans leur caveau ?... Quels pâles reflets glissent dans les cimetières des hommes et par le Cimetière de la Nature ?...

Les frimas soufflent leur rage — en aparence imbécile — la Tempête gronde, secoue, remue des ossements d'arbres, de plantes et d'hommes, des poussières mêlées et des molécules diverses — des poudres minérales. Embryons de quoi donc ?...

Partout, en tout, sur tout, les taches du vert de bronze, de la décomposition, d'abord (la fin de l'Automne), puis les couleurs mornes du Squelette grimaçant...

La Lune bleue, glacée, glisse ses baisers furtifs au travers des charniers, s'arrête sur des fronts ou sur des corps qui reposent... qui reposent !

Mourir, mourir — dormir — rêver peut-être !...

Ah ! quels rêves, quels songes, quelles attentes, quels Cauchemars froids hantent la Terre, après l'Agonie dans les longs mois d'Hiver ?

Hiver, l'Etat de Trouble qui suit la Mort, le Recueillement après la Vie et dans la Foi, presque inconsciente, d'une vie rayonnante, multiple, fraîche et jeune qu'annoncera le Soleil Adonysien du Printemps Rose !

* * *

Violette s'était habillée tout en noir, depuis les derniers jours de septembre — en harmonie de la Terre triste ; la pâleur natale de son teint se trouait de ses yeux profonds violets et de la pourpre de sa mignonne bouche ; les cheveux fauves ardents lui auréolaient impérialement la tête pensive...

— Ami, me dit-elle, l'Automne est l'époque toujours cruelle de la Transition, et l'Analogie nous permet de prévoir — en observant Isis — quelle sera l'arrière-saison de nos propres existences. Le vieillard demeure mélancolique comme l'arbre décharné, résigné comme lui ; et en somme le même Destin qui les frappe, les transforme l'un et l'autre.

— Oui, la Cause ici ne diffère pas plus que l'Effet. Dans la Nature du reste, si les causes secondes varient, les effets — qui deviennent causes à leur tour — diffèrent souvent très peu, restent quasi identiques. Les Lois nous apparaissent compliquées ; en réalité il n'y a qu'une Loi Générale, car l'Univers Un est SIMPLE en lui-même.

Une Loi. D'indéfinies APPARENCES.

Ah ! pour qui saurait manier ces Apparences qui sont les Hiéroglyphes naturels, comme les Principes démontreraient leur magnifique simplicité — puis leur Unité ! — à supposer qu'un Esprit puisse s'élever jusqu'à de pareilles Sphères !

— Mais, reprit Violette, ces hiéroglyphes composant le Grand Livre de la Nature, sa Bible, son Tarot, quels seraient-ils donc en leur rapport avec « la Chose en Soi » ?

— En *réalité*, ils se ramènent à l'Idée incréée, et pour nous inconnaissable. Mais les hiéroglyphes, tu ne l'ignores point, constituent le Symbole de l'Idée, du Signe qu'ils incarnent.

Et tous les Corps de l'Univers, tous, sans une exception, absolument parlant, nous représentent justement les hiéroglyphes qu'il faudrait déchiffrer pour connaître le Mystère du Monde. Or nous ne balbutions même pas ce Langage des êtres, de l'Etre. Nous ignorons le Verbe, ce Logos, qui se manifeste et *se représente* en Tout le Kosmos ! Chaque corps signifie une Idée ; tous les corps et toutes les « Choses » (êtres en vérité) passées, futures, présentes toujours pour l'infini, se relient, se correspondent et s'influencent — concrètent une expression du Logos Tel est l'Universel Tarot, Indéfini, tu vois — pour ne point nous écrier : infini, ce qui nous paralyserait d'effroi, arrêtant notre audacieux jugement.

— Il faudrait donc épeler cet Alphabet... immense, dit Violette, puis former les mots, les lignes, les phrases. Travail cyclopéen, gigantesque...

— Evidemment. Pense au labeur consistant rien qu'à *comprendre* le langage de notre Planète. Ce qui serait nul encore quant à l'Univers, puisque chaque monde, chaque soleil a son individualité et joue son rôle ! Et combien d'Etoiles brillent au sein des Espaces !... L'Espace EST INFINI.

Terreur ! Le Langage de l'Infini ! La Parole de Dieu ! Ceci est impossible, même à concevoir, à embrasser par l'Extase la plus haute.

Dieu seul, l'Absolu, voit le Spectacle Kosmique, sait comprend, en son Intuition, la Totalité Unifiée des Paroles !

— C'est majestueux, mais angoissant, vertigineux.

Pourtant sur notre minuscule Planète, que de « Choses » déjà.

— Des milliards de milliards. Songe aux atomes, aux

grains de sable, qui possèdent chacun leur individualité, aux milliers de races d'insectes; pense que chaque *sériation* sans doute représente... un mot à peine du langage universel, que chaque Règne constitue peut-être — et encore! — une courte phrase du Grand-Livre...

Or toutes ces personnalités, ces « choses » (mot générique que nous ne formulons que pour généraliser nos sensations, les synthèses de notre intellect, car nous savons que toute substance vivant, évoluant, il n'y a que des êtres en vérité) traçant des syllabes de la Langue toujours symbolique, se relient, se rattachent et se correspondent.

Il serait donc nécessaire — et c'est le seul vrai but de la Science, de l'Occultisme, science du caché et non science cachée — de définir le sens de chaque particule, de chaque cellule, de tout organisme sur un monde, une terre — de savoir ce que *chaque chose signifie exactement*; puis il faudrait rapporter son expression à celle de toutes les autres composantes de la Terre!

Alors on épèlerait l'Expression totale de la Planète.

Mais ce titanesque labeur achevé, rien ne serait fait au point de vue de la Signification Universelle. Nous ignorerions encore l'idée cosmologique. Car tous ces Soleils veulent dire un mot, une phrase; toutes les planètes gravitant alentour, incarnent aussi un Symbole qui exprime une idée à rattacher à l'Idée.

La nécessité conduirait donc à exposer les correspondances de ces Univers avec le nôtre, du nôtre avec le leur, avec les leurs, puisque les fluides stellaires mettent en communication tous les êtres de l'infini ce qui implique leur fraternité, leur Unité, l'Unité de l'Idée, aux apparences, aux symboles multiples!

Exprimer les correspondances, les relations individuelles et générales, ceci nous confond, nous éblouit, nous démontre l'impossibilité d'une telle œuvre.

Nous devons y tendre pourtant ! Là est la Science, la Parole de Vie. Il existe un rapport certain entre le Végétal et l'Animal, entre le Végétal et le Minéral, comme entre ce dernier et l'Animal, comme entre la Pierre et l'Homme, comme il glisse un fluide de la Pierre au Soleil ou à la Lune, du cours d'eau à la fleur et aux Etoiles, des insectes aux métaux ; des fluides stellaires descendent en chaque molécule planétaire et remontent ensuite, modifiés, vers les Astres.

Tout se reflète, se confond, s'attire, s'influence et se correspond en Essence. Chaque Chose porte l'empreinte de l'Idée, SIGNATURA RERUM.

Il s'imprime une signature sur tout...

La Chose, l'être ne peut *représenter* qu'un Symbole.

Les innombrables corps de la Nature, en un mot, sont des signes sensibles incarnant l'idée et la Volonté de la Vie...

— Oh, je le conçois, murmura Violette ; les Voyants l'ont tous affirmé ; plusieurs s'essayèrent à déchiffrer — mais en vain — ce langage.

Qu'est-ce que l'Apocalypse, sinon le Livre des Relations ? Swedenborg, dans ses ouvrages, chercha à tracer l'Algèbre de ces symboles universaux ; et avant lui, Jacob Boehme écrivit : *La Signature des Choses*...

Nul n'aboutit ! Point d'œuvre rationnelle !

— Nul, ici-bas, ne peut réaliser ce problème, Violette. Le divin est au dedans des écorces ; *la Lumière du Monde brille à l'intérieur.*

Un mystique embrasse-t-il un horizon, *les mots lui*

manquent pour traduire ces paradisiaques visions. Il s'embrouille, sa Connaissance s'obscurcit au combat des mots imparfaits et des règles de syntaxe, les détails le paralysent ; son écriture semble alors lourde, délirante ou grotesque...

Mais ce que la Haute Mystique nous révèle en larges aperçues transposables — le voici :

Les corps sont des Signes qui incarnent l'idée sous des aspects, des expressions et des formes différents.

Il se peut qu'il n'y ait point de corps matériels *extérieurs*, à proprement parler — c'est même *plus que probable* — et que seules des *sensations* nous assaillent, donnant l'ILLUSION du Monde Externe.

Cela n'empêche point que ces sensations (ou actions inductrices des Monades, des Etres entre eux) ne soient des signes, des symboles de l'Idée en Soi, de la Substance qui Est universellement en Infini et Eternité.

Nous avons la sensation des Choses, selon les formes de notre Entendement ; mais nous n'en avons point la *Perception Réelle*. De là naît la Maya illusoire.

Nous comprendrons la Réalité des Choses par la CONNAISSANCE DE L'ETRE, laquelle s'obtient dès ici-bas, en de rares états, au moyen de l'Extase.

En résumé les corps sont des apparences. L'Etre se subdivise en des unités « fragmentaires », des monades si l'on veut, agissant au sein de l'UNIQUE.

Mais quelles sont les correspondances des Corps, des Choses des Etres — avec les Signes (qui eux incarnent, écorcifient l'idée émanant de l'Absolu) ? Que prétendent exprimer ces Signes ? Quelle intonation de la Parole divine saisissent-ils dans le Langage Universel et Sacré, le LOGOS, Fils de Dieu et Dieu Lui-même ?

Quelles *correspondances* existent entre les « Choses » visibles et pondérables des Planètes, et les « Choses » invisibles, impondérables et plus réelles de l'Astral?

(La seule Réalité absolue gît au sein du monde de l'Esprit; les autres sphères n'en gardent que le pâle reflet.)

Les terres, leurs habitants sont les miroirs du Plan Astral, les incarnations de clichés négatifs, les concrétions de fluidiques images qui, elles, sont les incarnations presque immédiates des Signes divins recouvrant l'Idée émanée de l'Absolu.

Le Plan Astral n'est qu'un reflet, vague encore, du Plan Divin, comme le Monde Physique est le reflet du Monde Astral, des Orbes aromales.

Le Microcorme reflète le Macrocosme — donc le *renverse* et l'Analogie les gouverne tous deux. Ah ! combien notre ignorance apparaît formidable en face de ces Secrets du Sphinx. Ici, les hommes — fussent-ils les plus savants au sens des facultés officielles — doivent s'humilier, reconnaître leur impuissance devant l'Apparent Mystère !

Ce Problème de la Signature dépasse, pour toujours peut-être, le domaine de l'intelligence terrestre.

L'on se heurte au Seuil des Mystères qu'inonde vers le Saint des Saints une lumière extra-naturelle. Il faut, si l'on veut obtenir l'intuition de telles Lois, dégager son esprit de l'enveloppe, sortir la chrysalide de sa prison lourde et ténébreuse; de toute nécessité, le Papillon doit prendre son vol, s'élancer par les airs; la chenille le voit disparaître, s'imagine qu'il n'existe plus, parce qu'elle rampe et que lui fend l'espace; la chenille ne sait s'imaginer les beautés que le papillon contemple dans sa course en planant, alors qu'elle même glisse sur le

sol, lentement, sans voir le chemin de sa reptation !

La chenille heurte la chrysalide maintenant éventrée, sèche, d'où se libéra le radieux être nouveau — et elle croit sans doute que tout a pris fin en ce cocon, et que semblable sera son destin ! Mais si quelque compagne plus éclairée, plus avisée, douée d'une clairvoyance spéciale, vient lui dire : « notre amie est sortie de son tombeau inerte, avec des ailes éclatantes, devenue magnifique constellation vivante, et elle est partie vers le Ciel ; j'ai reconnu l'analogie de son corps avec le nôtre, mais il était transformé » — la pauvre chenille pensera certes : « une étrange folie s'empare du camarade ; il est clair que nous autres chenilles ne pouvons recevoir le don miraculeux de voler au sein de cet Espace sans fin qui effraie nos rêves confus ; déjà la vieillesse m'accable, je vais m'endormir dans ma coque obscure, sans connaître jamais les splendeurs de l'Ambiance. »

Et pourtant la sceptique se réveillera un jour, elle aussi vêtue de couleurs et s'élancera, enivrée d'air et de parfums — bien haut !...

Hélas ! nous sommes pareils à ces piètres raisonneuses ; nous croyons aussi pour la plupart que rien n'existe au delà du tombeau, qu'avec le dernier soupir meurt la dernière pensée et que jamais nous ne contemplerons les pays superbes des Au-Delà !...

Pauvre chenille qui ne veut pas croire qu'elle deviendra Papillon, qu'elle se mouvra, légère, parmi les féeries inconnues d'une Nature Immense !

Pauvre chenille qui raille lorsqu'un être plus avancé vient lui révéler le monde des grâces environnantes et désalourdies !

Oui, oui, humanités souffrantes, nous trouverons

après la mort les Edens de l'Astral magique. Nous nous unirons aux Fleurs, aux Forêts, aux Mers et aux Lacs, aux champs dorés et aux parfums grisants! Nous revêtirons une inlassable Conscience ; dépourvus de notre misérable personnalité, nous vivrons de la vie divine, libérés enfin de l'égoïsme trompeur ; et alors l'Illusion sera moindre, riante et muable à notre gré ; nous nous métamorphoserons avec Amour jusqu'à la fusion intime, jusqu'au Mariage en Dieu, Noces Spirituelles suprêmes. Nous posséderons ce Langage divin, cette Pensée Eternelle et béatifique qui nous insuffleront la Quiétude sans fin des Délivrés unis à l'Incréé...

Nous contemplerons l'Action des Nombres, du Nombre qui régit, en vérité, les Relations des Choses ; nous en saurons, et les combinaisons et les finalités définitives, cycliques, en l'Unité d'où émane tout Nombre, fragment de l'Un Seul !

Le Logos est numérique. La Signature des Choses recèle sa solution dans les Nombres ; les rapports des Nombres constituent ceux des Etres, établissent leur véritable expression géométrique.

Jusqu'ici, nous ne savons rien de la Genèse des Nombres, de leurs applications vivantes et organiques. La Kabbale seule — cette Tradition à triple sens de la Sagesse Antique — nous permet d'en entrevoir les Abîmes et la Métaphysique.

Pythagore, la Gnose, Boehme, St-Martin, Lacuria, y ont puisé leurs essais.

La Kabbale nous apprend le rôle prépondérant — sans nous en expliquer, bien entendu, la cause causante, puisque ce pourquoi ressort de l'Hyper-Nature métaphysique — que jouent les Puissances Numériques.

Le nombre *vingt et un*, par exemple, représente un Rapport universel très puissant du Tarot vivant. Il symbolise la Gloire, le Triomphe, la Couronne, la Perfection des Choses, leur Achèvement. Dans toute la Nature, l'on constate sa présence active, son intervention fameuse qui peut sembler étrange aux profanes.

L'on est surtout frappé de la manifestation perpétuelle des deux sous-multiples de vingt et un : *sept* et *trois*.

Trois, c'est la permanence de la Séphire trinitaire toujours créatrice — réunion de l'Unité au binaire ; trois, c'est la signature sacrée de la Puissance émanatrice, conservatrice et transformatrice, agissant respectivement comme Providence, Destin et Volonté, comme Principe, Loi et Phénomène — parole Primordiale du Père, du Fils et de l'Esprit-Saint.

Sept, c'est le nombre de l'Initiation, de la Science définitive, de la Réalisation ; donc c'est la signature indélébile des Choses et des Etres.

Ce chiffre réunit le quaternaire au ternaire, il indique le mouvement de la Trinité dans le Monde qu'elle construisit ; il nous enseigne la Communion des Terres et des Soleils, des Pensées, des individus, l'analogie du Macrocosme et du Microcosme.

Et sept que multiplie trois, donne vingt et un, de même que trois multiplié par sept !

Car le nombre vingt et un nous exprime la signature de la Création intégrale, nous révèle la dynamique suprême de la Force devenue Matière, rendue négative sous concrétion de forme illusoire.

VINGT ET UN, c'est l'UNIVERS — la MAYA ; mais la Nature, en un perpétuel Devenir, se résorbe par Intuition

dans le sein de son Géniteur, ce que nous découvrons encore par l'Algèbre cosmique.

Dix, en effet, — ou union du Tout et du Rien, de l'Etre et du Non-Etre, de l'Unité (divine) avec le Nul, l'Infini du Cercle, (10 : 1 — 0) création spirituelle — plus dix (même expression), création formelle, *extériorisée*, s'ajoutant à l'unité sans cesse fécondante + 1, égale : vingt et un : ($10 + 10 + 1 = 21$) ($7 + 3 = 10$; $7 \times 3 = 21$). Vingt et un !

Supprimons l'unité additionnelle qui prouve le renouveau, l'éternel recommencement, l'*indéfinité* de l'Univers vivant, pourtant toujours *un* sous ses apparences les plus diverses et nous retrouvons le 10 doublé, le Nombre de l'Etre Lui-Même ! (1 — 0).

Ces Nombres, émanations de l'Unique, ces rapports, régissent toutes les Lois, tous les principes, tous les phénomènes : les mouvements célestes, les crises planétaires et les destinées humaines, les maladies, les combinaisons « innombrables » du Monde Physique ou Mental, sont gouvernés par ces combinaisons dont il serait oiseux peut-être d'énoncer les exemples si constants !

En somme, cette Signature des Choses, premier balbutiement de l'alphabet Universel, déroule le Tarot, le grand Tarot de la Nature, dont les rouages, les aspects, les *rotations*, subissent une « infinie » variété qui est la Vie, la Destinée, l'Evolution du Tout ! . . .

Il reste à établir les vrais rapports de ces « Lames » qui correspondent aux Rayons du Soleil Immortel, aux Ondes Harmonieuses.

Nous en devinons les Symboles, nous en scrutons les hiéroglyphes représentés par chaque chose et chaque être. Par l'Intuition, ici-bas, par la Voyance des Au-delà,

nous parviendrons davantage à chaque étape, à en rassembler les Figures.

C'est là notre but, c'est là notre Paradis.

Aux bienheureux, aux sauvés, de connaître la Parole de Vie, promise par tous les Messies; aux malheureux d'errer, de chercher — par la Douleur, l'Erreur — jusqu'au Triomphe !

Et c'est là l'Enfer !

Métamorphoses

Nous devisions très gravement, incités aux problèmes éternels par des riens en apparence, par de toutes vulgaires choses.

Ainsi la vue d'un petit papillon blanc commun nous conduisit à rechercher la destinée des êtres, à causer du Néant et de l'Immortalité.

... Larve d'abord, puis chenille rampante, enfin papillon dont le vol en zig-zag strie l'espace. Cette métamorphose opérée sur le plan matériel, exemple tiré au hasard entre mille faits semblables — nous l'imaginions sur le plan extra-planétaire, supra-terrestre. Notre logique, armée des arguments glaciaux de la Science, n'y trouvait point à redire : l'être humain, si bas et servile, si grossier encore — la chenille en traçait l'image; comme elle il avait évolué d'une larve hideuse, primitive : la race préhistorique; un jour il donna naissance

à l'Homme impérial, mais empreint de mansuétude et d'illumination dormantes.

Le *moi*, mystérieux, inconnu, — réel cependant, noyau d'associations d'idées indissolubles — libéré par la Mort, puisque force, puisqu'énergie, la Nature toujours évolutive ne devait point le désagréger bêtement en des ténèbres du Néant impossible : plongé dans son Laboratoire fécondateur, elle le destinait à de nouvelles métamorphoses supérieures, davantage conscientes et moins esclaves de la fatalité de sens imparfaits, si élémentaires et barbares.

Tels sur le plan physique, la chenille se change en papillon, l'anthropoïde en homme, tel sur le plan supra-physique, le moi se trouve mué par la mort corporelle, en une supérieure modalité...

Le Néant, quoique son Vide troublât parfois nos âmes, frisonnât dans nos veines, nous ne pouvions le supposer d'une manière logique et rationnelle, concevoir sa Nécessité.

Je disais à Violette : chassons notre personnalité, l'Egoïsme, le Désir de l'existence, mettons-nous le plus possible face à face avec l'Univers dont nous ne sommes que des parcelles — dont l'Evolution, après tout, ne se préoccupe aucunement de la nôtre seule.

Malgré ce soin d'anonymat, nous sentions quand même l'appel de l'Ame, car cela parassait inouï, absurde que la *Pensée mourût toujours* et *partout* — en toute chose et chez tous.

L'Univers se déroulant *matériellement* au travers de l'Infini, mais sans une Pensée permanente, persistante ! Corps sans Pensée !... Rien d'autre que l'Energie des Phénomènes, sans une interne Conscience active... Inad-

missible Chimie ! Inconcevable Mirage, plus incompréhensible, encore que n'importe quelle « finalité » puérile !

Non, les Ames, ces agglomérats de forces réunies en un centre conscient, ne sauraient ainsi se désagréger au sein du ténébreux Kénôme ; nous savions, nous proclamions de par la Tradition Sacrée, de par nos recherches profondes en Analyse puis en Synthèse, qu'elles se purifiaient Au-Delà, y jetées par le Trépas — plus ou moins illuminées selon leur amour et leur intellect — se transformaient, s'ensoleillaient par de nouvelles combustions, reprises, rejetées par la Providence dans un moule approprié — incessantes Métamorphoses progressives vers le Divin...

⁂

... Tu me demanderas, Violette, le Pourquoi de cette Métaphysique, et son Comment ?

Pourquoi certains vont, conduits par une destinée souriante, et d'autres — la plupart — par une Destinée noire, grimaçante, sur une voie de souffrance indescriptible ; pourquoi les êtres s'échelonnent dans la Vie, inégaux donc, depuis l'Infini du Passé jusqu'à *ce Présent que nous vivons* — et s'échelonneront jusqu'à l'Infini du Futur ; pourquoi tous n'atteignent point le But (et lequel ?) ensemble ; et pourquoi il y a des Pierres, des Animaux *encore maintenant*, et des hommes ?... Tu me demanderas le pourquoi de ces inégalités et de cette injustice apparente.

A ce Pourquoi fatal, je ne puis et nul ne peut répondre. Disons seulement que nous divisons le Temps en Passé, Présent, Futur, mais que le Temps comme l'Es-

pace sont de simples formes de notre Entendement ; qu'en réalité MAINTENANT seul existe pour le Kosmos ; que nous ignorons la vraie durée des Choses, *si elles en ont une*, et que nous ne savons si une Finalité quelconque s'affirme.

Voilà le Mystère, le Sphinx, l'Enigme Eternelle, la Face Invisible d'Osiris-Isis. Oh ! combien tous les systèmes de philosophie, de mysticisme et de science, apparaissent pâles, confrontés à la pure Contemplation de la Vie divine et universelle !

Telle fut l'admirable Cosmogonie des Atlantes daïmoniques des Egyptiens et des Indous qui dérobèrent du Feu au Ciel. .

. . . Et que si l'on doute par trop encore, Violette, vois-tu, si l'on se refuse à ce mystère des Autres Choses, le plus effroyable peut-être, l'on a comme dernier refuge de l'Esprit en angoisse, ceci :

Tout est illusion. Le Monde Extérieur n'existe point. Il n'y a que la Pensée, la Nôtre déroulant les Rêves et les Cauchemars de l'apparente Existence, et nous ne savons qu'une seule chose, je n'en sais qu'une : Moi je suis. *Cogito, ergo sum* ; et je rapporte tout à cela, à ce monde intérieur, ignorant le reste, le niant, du moins en doutant, doutant de l'existence de tout ce qui n'est pas ma propre impression de Dieu en moi-même ou de moi-même en Lui, abîmé, confondu en son Essence amative...

— Alors peut-être ne suis-je qu'une de tes idées, une sensation de ton moi, entendis-je Violette s'écrier tandis qu'il me sembla voir des larmes — brume cristalline — obstruer ses yeux aux mauves profondeurs.

— Non, non, *mon Eve*, car mon amour pour toi est

si grand que tu es un autre moi-même féminisé ; identifié à ton essence, fût-elle celle d'une pensée pure, je te crée par ma tendresse, je t'amène à ma Connaissance ; d'illusion tu deviendrais Réalité, deuxième face de mon Ame à laquelle je prêterais tout l'Idéal que j'entrevois et que je puis condenser peu à peu en une Image vivante... Moi — Toi — Toi — Moi ; enfantement de l'Esprit ; angélique Psyché perfectible toujours suivant ma propre progression dans ce Monde Inconnu de la Pensée et de l'Amour !

Et puis, ce n'est que le suprême défi de mon intelligence arrêtée, de rapporter tout l'Univers à ma déification. Car en vérité, la Matière peut être en tant que forme de la Volonté et peut devoir exister à ce titre, nécessairement présente partout où surgissent les êtres, ces manifestations de la Volonté du Monde.

Que sais-je, que sais-je ! Tout Illusion ou Tout Réel ? Mon Songe ou le Songe de Dieu ?...

.·.

Cette métaphysique idéaliste que je me plaisais parfois à imaginer, je la repoussais dès qu'une violente pulsation terrestre faisait vibrer mon corps ; la Vie de la Planète entrait alors jusqu'en mon tréfonds circulait exquisement dans mes veines et mon sang ; l'union de la Terre, des choses et de ma personnalité s'effectuait étroitement ; je communiais avec tout ce qui m'entourait : les fleurs triomphales, les insectes errants les pierres dont je voyais l'Od rayonner le soir, se mêlant au magnétique courant de la Terre parfumée.

A ces heures de crépuscule si voluptueusement triste,

de gloires matinales, je sentais la Permanence de la Vie Universelle et sa Beauté m'exaltait ; un panthéisme lourd, savoureux, pénétrait mon corps de suaves délectations : j'avais la gourmandise de la Nature ; il me plaisait d'être perdu au sein du Kosmos effroyable, majestueux ; d'être jeté au milieu du tourbillon vital et des effluves saturés de vie latente qu'émanaient les Astres multicolores. Aux battements de mes artères, correspondaient les infinis battements de la Terre et des Soleils de l'Espace, de ces fleurs chatoyantes et embaumées, des milliards de cellules disséminées ici et là, transportées par le Vent de la Mort et des Renaissances... Et je m'écriais avec les Révélateurs : Tout est dans Tout ; et tout s'enchaîne en une lente évolution, se mue suivant la Loi de l'Universelle Métempsycose — du Cycle Eternel.

Oh ! Violette, Violette, pleurais-je dans un spasme d'amour tellurien, en serrant sur ma poitrine, goulûment, ma bien-aimée, je ne sais quelle sera notre destinée, mais je t'adore et je te veux dans l'Infini, Ame Sœur, vêtue de la lumineuse splendeur de ton être sans cesse plus flammé. Ah ! non ! que le Néant ne t'arrache point à mes bras fusionnons-nous par les Etoiles dans l'Ivresse des Fleurs et des Parfums. Je t'immortalise par mon amour. Immortalise-moi par le tien. Dieu, Dieu, Dieu...

Des pétales délicats nous volaient au visage ; follement nous baisions cette Terre odorante et moite que nous adorions en une Vision de Prophètes...

.
. .

La Mer, la Forêt.

Ces deux Egrégores sont les plus imposants de la

Nature. Nous aimions les voir réunis, l'Océan venant battre les racines d'arbres, miroiter près des troncs fantastiques sous une lumière de lune et de nuit bleue.

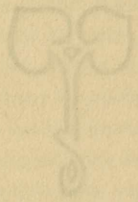
Une vue préférée de notre esprit : les vagues d'une mer calme et traîtresse, glissent sur des tapis de mousses, sur des lianes émergeantes, se répandent dans les clairières, par la forêt envahie...

Le ciel, perçu au travers de la feuillée et des trouées plus vastes, légèrement brumeux, tamise des lueurs bleues et vertes, phosphorescentes — baisers de la Lune mystique pure et froide comme un saphir teinté de chatoyantes nuances ; ces couronnes de douce clarté féerique se posent sur les arbres qui s'animent d'une vie nocturne, font luire leurs monstruosités, décèlent la torsion de leurs bras montant vers l'espace, le serpentement des lianes reptiliennes ; ces gerbes d'astrale clarté illuminent les vagues de la Mer dont la crête scintille d'argent ; de pâles oiseaux volètent au-dessus de l'Onde, sans bruit, et s'enfoncent, bizarres, dans les profondeurs très noires des bois. Là, stagnent des mares couvertes de fleurs métalliques ; les crapauds traînent leur ventre pesant entre les herbes d'étang, les moustiques venimeux sifflent leurs notes aiguës. Il flotte dans l'air des caresses et des relents de baisers, des aromes et des poisons, des mixtures de parfums inconnus, des spectres, des lémures, des fées et des génies, des lutins et des gnomes moqueurs.

C'est l'heure du Rêve et des Sabbats, des Métamorphoses inconcevables opérées par les Incubes lascifs, les libidineuses Succubes. Lilith s'amuse, dose les liqueurs d'amour, les mélange, se livre aux fantastiques essais. . Nuit propice, ô nuit propice, Mère des songes inénarrables des pollutions angoissantes .. Soleil des Morts, ô Toi

le Père des voluptueuses chimies, le fécondateur des Amantes solitaires dont les gestes énervés, les mains carresseuses, les lèvres assoiffées de tendresse introuvable, appellent les étreintes imprécises des errances qui font les Monstres, les Impurs de l'Air...





L'Éthérée



L'Éthérée

A Jean REYNAUD
AUTEUR DE CIEL ET TERRE

29 juin 1891

« Tout à l'heure, pendant l'aube qui précède le jour, lorsque ton âme dormait en toi sur les fleurs dont la vallée est couverte, une femme vint et dit : Je suis Lucie, laissez-moi prendre celui qui dort, je l'aiderai ainsi dans son chemin ».
Dante, Purg., chap. IX.

Nature, réjouis-toi ; frissonne de bonheur dans les êtres, chair de ta chair, corps de ton corps ; émaille de sourires exquis l'Univers entier, de ces sourires qui s'épanouissent en tendres fleurs couleur de pourpre et

d'azur, brochées de coloris inimitables; en insectes étranges revêtus d'habits flamboyants; en oiseaux qui chantent tes louanges sans trêve ni repos ; en poissons cristallins diaprés des caresses de l'onde et de l'atmosphère; en existences de toute sorte et de toute teinte : bêtes fauves aux passions ardentes, quadrupèdes paisibles, mammifères sociables, nuages, zéphirs ; en hommes enfin, couronnement de l'œuvre, anneau terminal de la chaîne progressive, de la procession de vie chantant sans cesse l'Hymne de reconnaissance éternelle d'aspirations meilleures de regrets puissants, de marche indéfinie vers le Progrès magique ;... réjouis-toi, frissonne de bonheur du commencement à la fin de l'Infini, au travers des Soleils et des mondes, car, si peu savent réellement t'aimer, c'est-à-dire pour toi et non pour les jouissances qu'ils retirent de leur passion, du moins tes quelques fidèles adorateurs doivent te consoler par leur constance et leur flamme des ingratitudes des autres mortels.

Sur bien des planètes, sans doute, l'on vit uniquement dans ta contemplation ; mais hélas ! sur cette terre, nous sommes grossiers et primitifs, oublieux et matériels ; les plaisirs du corps savent seuls nous émouvoir...

Lucia ! Spiridion ! gloire à vous ! Alleluia ! Hosanna ! vous planez, visions divines, au-dessus des phénomènes des substances physiques, comme des majestés voilées aux regards des profanes ; vous êtes les sources de toute volupté vraie, auxquelles chacun doit tendre à se désaltérer.

Vibrations célestes, douces et charmantes émanations de l'essence éternelle, vous consolez l'affligé et dirigez ses regards vers le but qu'il doit atteindre. Vous vous dégagez d'une façon éclatante des nuages de la douleur

et des peines ; l'idéal c'est encore vous ; c'est toujours grâce à vous que la demeure s'écroule pour arriver à ne laisser subsister que les sentiments esthétiques.

Mais oui ! malgré l'infériorité où nous nous trouvons maintenant, il est quelque chose en notre existence, quelque chose de vague, d'indéterminé, mais pourtant de réel, qui nous fait entrevoir d'abord indéfiniment mieux que ce qui nous est octroyé, puis un sommet splendide de la montagne, vers lequel nous nous acheminons, sommet s'élançant dans le Ciel, dans l'Espace, dans l'Azur, bien loin, bien loin, se perdant dans les vapeurs du firmament que ne peuvent percer nos yeux trop faibles et si anxieux pourtant de savoir ce qu'est cet Au-delà mystérieux, effrayant.

L'espérance, tenace passion console, par bonheur quelque peu nos âpres tristesses, en nous soufflant ces volontés aimées que nul ne parviendra jamais à déraciner de notre cœur : « Tu sauras plus tard ; plusieurs chemins existent encore avant le faîte du mont où siège le repos, tu n'es que très bas ; plus tu graviras et plus tu verras, et plus la compréhension te sera agréable et facile... »

L'intelligence questionne alors avidement ; hélas ! point de réponse. Notre situation est malheureuse ici ; attendons, en prenant pour devise : Excelsior !

Le mouvement est le résultat d'une force, la force est brutale quoique le mouvement soit un rythme très doux...

Nature, déverse donc tes bienfaits sur cette terre en deuil et en larmes. Certains savent t'adorer, déesse suave, ce qui leur procure sentiments supérieurs et méditations béates ; mais ce n'est point assez, l'Humanité, la planète

ne seront heureuses que du jour où elles te prieront...

Confiance dans l'avenir ! L'acheminement vers le mieux est inhérent à la substance des êtres...

.
. .

Dans un endroit éloigné des villes et des grosses bourgades, au plein milieu d'un bocage de verdure finement découpée qu'éclairaient à foison de larges fleurs aux teintes très vives sur lesquelles butinaient amoureusement d'innombrables insectes poursuivis maintes fois par des oiseaux au plumage merveilleux, dans cet endroit frais, doré matin et soir par un bienfaisant soleil prodigue de ses caresses en flammes, au sein, en un mot, d'un Eden naturel, pourtant entretenu par les mains de l'homme, s'élevait une élégante villa de construction mauresque, perdue dans le fouillis de plantes et de chants, noyée dans le concert, dans la mélopée langoureuse des fleurettes, des coléoptères, des gazouilleurs chauffés par l'atmosphère tiède d'un ciel bleu d'Italie.

L'Italie ! incomparable contrée, pays de poètes, d'artistes, de passionnés de toute sorte, qu'émeuvent les beaux spectacles et les embrasements des désirs. .

L'Italie ! pays clair, limpide et vaporeux aussi, qui semble porter à l'extase mystique et qui en vérité est la patrie des plaisirs sensoriels.

Il en est ainsi ; l'aspect est presque immatériel, et le saint pourrait d'abord s'y croire à l'abri des tentations de luxure. Vaines illusions !

Là, nul n'est chaste, nul n'est continent ; les belles femmes y abondent autant que les jolies fleurs — hé ! ne sont-elles point cousines ? — et l'unique mysticisme

extasiant, c'est l'union des sexes... Que celui-là qui est sans péché jette la première pierre !

Résistez un peu aux grands yeux noirs et brûlants de provocantes méridionales, vulgaires mortels, à leurs rouges lèvres attractives, à leur voluptueux corps fait de promesses affolantes, à la senteur de leur haleine, brise saturée de parfums enivrants...

D'ailleurs, croyez-moi, ce n'est point un gros péché, n'en déplaise à quelques rigoristes, et pour ma part, je vous absous ! la table, dans le banquet de la vie, n'est pas si fine, si abondante qu'on laisse aux plats les meilleurs morceaux ; l'amour des corps est plus vrai que l'amour des âmes ; le seul mal de ces jouissances, c'est de rendre positifs, d'entraver alors la marche vers le but désiré : le concept, rien que concept !

Mais au fait, si notre monde est organisé ainsi, c'est pour user de ce qu'il offre aux êtres.

Il le faut fatalement ; nous n'y pouvons rien, poussés par le Déterminisme, et nous ne nous berçons que d'illusions libérales...

« Use, mais n'abuse pas ! » Les plus longs traités de morale ne valent pas cette simple phrase qui paraît écrite sur tous les objets dont on se sert...

N'empêche que l'on doit admirer les héros quels qu'ils soient, qui — eunuques volontaires — par un moyen ou un autre, arrivent à se détacher des choses corporelles pour vivre uniquement dans les sphères animiques. Ceux-là sont des génies extrêmement rares, des demi-dieux dignes d'un monde meilleur, d'une autre planète de l'Espace. .

Nous les regardons comme des types surnaturels ;

nous ne parvenons guère à les comprendre, ces anges merveilleux.

Pourtant il n'est point impossible de parvenir à ce résultat.

Une femme est, courtisane adorable, dont les baisers, les attouchements, les caresses, les charmes, le corps, sont impalpables, ainsi que le sont les esprits volatils, cette femme-là se nomme ; l'Ethérée !

*
* *

Les alentours de la coquette habitation n'étaient troublés que rarement par le cri des humains ou le passage d'une voiture ; véritable ermitage, la « Villa des Etoiles » était cachée aux regards des curieux et des indiscrets, si nombreux en ce bas monde.

Cela peut étonner ce que j'avance, que personne, ou du moins presque personne ne venait errer des côtés enchanteurs de la campagne environnante ; mais il faut dire ceci : pour gagner ce lieu délicat, ce paradis terrestre, il était nécessaire d'affronter les ardeurs d'une interminable plaine qui séparait l'oasis du restant du monde civilisé.

C'est pourquoi l'on jugeait inutile, en général, de traverser de longs terrains parfois marécageux, pour contempler un site agréable à la vue ; l'Italie n'en manque pas de plus accessibles ; or le facile plaît toujours davantage.

La construction élevée là ne pouvait avoir pour but que d'échapper aux ennuis des centres habités, et sans doute l'Univers, pour l'habitant du logis, était incarné tout entier dans sa demeure.

En effet, dans la « Villa des Etoiles » vivait un « sauvage » comme on dit parmi les mondains, c'est-à-dire un « loup », un « timide », un « ennuyé ».

En réalité, cet individu était un penseur.

La Nature l'attirait dans sa nudité pittoresque, et l'on ne peut à la fois aimer cette maîtresse jalouse et la société pénible de ses semblables.

Georges Kell ne connaissait point d'autre cité que son parc, très grand, et son cottage oriental.

Nul ne savait qui il était, d'où il venait, dans le voisinage... lointain.

Aussi les paysans, enclins à la superstition, comme tous les paysans du Midi, avaient-ils déclaré l'ermite des Etoiles atteint du « mauvais œil », et quand par hasard, ils le voyaient rôder aux abords de ses domaines, ils se signaient trois fois et partaient vite.

L'un prétendait que le nommé Kell était un conspirateur politique cherchant à échapper à la corde ; l'autre que c'était quelque descendant méconnu d'une famille princière ; ou bien que l'inconnu arrivait des contrées asiatiques ; un quatrième l'affirmait fou, presque idiot ; les jeunes filles et les jeunes femmes pensaient à des histoires d'amour, et les plus hardies s'aventuraient ensemble vers les jardins, afin de découvrir, d'apercevoir « l'amie » de Georges Kell.

Enfin, l'on avait fait de cet étranger un être fantastique, légendaire, nuisible ; la plupart s'imaginaient bonnement qu'il était sorcier, et certains juraient sur leur âme — mais une âme d'italien ne vaut pas cher — l'avoir aperçu, menaçant le Ciel, la nuit, d'un grand canon, et opérant le soir, à la brune, entre le chien et loup, sur des cornues et des mélanges.

Tout ce qu'on savait, c'est qu'il était beau, d'une étrange beauté ; aussi les Italiennes feignaient-elles avoir grande peur de le rencontrer en des endroits retirés, prétendant qu'il avait le don de s'emparer d'une femme par son regard et de la forcer à se livrer à lui ; paroles hypocrites absolument, car toute Italienne est doublée d'une cocotte, et en vérité il n'en était pas une des environs, de seize à quarante ans, qui ne brulât de faire battre le cœur, d'irriter les sens du ravissant insensible...

*
* *

Etendu sur un divan richement dessiné, Georges Kell méditait, entouré de livres et de papiers, le front appuyé sur sa fine main blanche.

Il semblait presque endormi ; et ses yeux mi-clos fixaient le vague. Une douce fraîcheur parcourait l'appartement bizarre comme tous ceux de la villa des Etoiles, où régnait une tranquillité féerique.

Oh ! qu'il était beau, Georges Kell ! une statue de marbre animée de vie ! sa vue inspirait le respect et ses regards l'étonnement...

D'âge, on n'eut pu lui en donner, car ses traits ne reflétaient aucun des sentiments terrestres, ils étaient réguliers, plastiques, froids ; le front était haut, large, droit ; le teint très mat, très pâle, le nez long et mince, la bouche petite, aux lèvres classiques ; les yeux seuls animaient cet homme par instants et le rendaient alors méconnaissable ; des yeux grands, vastes, gris, profonds et vagues ; d'une incroyable sérénité ; ils regardaient toujours au loin, au delà des nuages ou des flots de la mer,

Jamais un sourire sur son visage. Georges n'était pour ainsi dire ni triste ni gai ; il paraissait indifférent à tout ce qui se passait auprès de lui ; mais lorsque tout à coup une flamme venait à briller dans ses pupilles, la poitrine commençait à lui battre à forts coups et des gerbes s'échappaient de ses yeux toujours fixés dans le vide... ; il avait une sorte de fièvre en ces moments-là et sa main féminine courait sur le papier avec une vertigineuse vitesse ; l'ange noircissait page sur page, feuillet sur feuillet, cahier sur cahier, puis il retombait dans sa prostration et rêvait sans dormir aux purs esprits des plages paradisiaques...

*
* *

Justement il vient de se lever.

Repoussant avec lenteur les brochures qui encombrent sa table de travail, les manuscrits déposés à ses côtés, il se dirige vers la fenêtre qui ouvre sur le parc ; d'un œil attendri il caresse les végétaux qui commencent à s'assoupir, à courber leur tête sous le manteau de la Nuit, puis il reporte sa vue sur le firmament qu'éclairent maintenant quelques points lumineux. Georges tombe à genoux alors, croise les bras et ses lèvres murmurent :

« Soleils de l'Infini, planètes multiples en mouvement perpétuel au sein de l'Espace, salut à vous mes bien-aimées.

Astres splendides, terres d'or, de rubis, d'émeraude, quand donc vous foulerai-je de mes pas ?

Grand Directeur de l'Eternel Univers vivant, pourquoi me laisses-tu sur cette terre de douleur et d'agonie ? mon âme veut t'avoir, te posséder ; fais-moi mourir pour que je t'adore davantage et toujours davantage.

J'ai faim et soif de la Beauté, de la Vérité...

Hélas ! j'agonise de cet amour inassouvi ; le mensonge seul visite ma pauvre intelligence.

Ayez pitié de moi, comètes passagères ; emmenez-moi sur vos cheveux de feu... »

Des larmes inondent son beau visage convulsé par l'angoisse, et bientôt des sanglots agitent tout son corps...

Il se calme enfin brusquement, rejette en arrière ses longs cheveux blonds bouclés en auréole autour de son vaste front et gagne une petite chambre située en haut de la villa : son observatoire.

L'appartement est originalement meublé, mais la demeure mérite un coup d'œil rapide.

Partout ce ne sont que des tentures harmonieuses mariant leurs teintes avec les objets environnants.

Ici, c'est une fontaine dont l'eau qui s'échappe avec douceur trille des notes suaves ; là, c'est une suite de statues diverses. chefs-d'œuvre, à n'en pas douter, d'une pureté très rare ; de droite et de gauche, des tableaux de maîtres dont aucun n'est banal, point de portraits ou de natures mortes, sujets froids et stériles ; mais des toiles en vie et en couleurs : marines, paysages sombres et clairs, dorés par le Soleil ou blanchis par la Lune — des effets délicats de clair obscur magique d'un aspect saisissant.

Un certain nombre de toiles portent quand même des signatures inconnues. Qu'est-ce que cela fait à l'ermite de la Villa des Etoiles ? Il ne collectionne pas ; il prend les sites qui frappent son imagination ; peu lui importe que le nom soit illustre, tel celui de Carolus Duran, ou parfaitement obscur, Zède, par exemple...

La maison, en résumé, est d'un luxe raffiné ; on croi-

rait que le propriétaire se trouve être un insatiable, un amoureux du superflu et du bien-être...

Du moins, ainsi le jugeraient des visiteurs ; seulement Georges Kell n'en reçoit aucun, la solitude est son unique amie.

Cet homme n'est point un peintre, bien qu'il possède un si grand nombre de tableaux, un musicien, quoique la musique le passionne ; ni un luxueux, ni un misanthrope, ni un paresseux...

De son observatoire, il découvre le ciel, fort loin aux quatre points cardinaux ; une longue-vue lui apporte la Mer à ses pieds, la Méditerranée aux vagues bleues comme l'atmosphére, et n'importe où ses regards s'étendent, les enchantements de l'Italie lui apparaissent...

Eh ! que vivrait-il dehors, dans le fracas du monde ? Que recevrait-il des connaissances ingrates et oublieuses ? n'est-il pas incomparablement plus tranquille et plus heureux chez lui, face à face avec ses rêves, ses pensées, ses travaux, en communication perpétuelle avec la Nature, si majestueuse et si calme en ces lieux ?...

Il converse chaque soir avec les mondes de l'Océan éthéré, avec ces barques molles qui fendent les flots sans effort?... et lorsqu'il redescend vers la terre, il n'y est point cependant revenu tout à fait, car les murs de ses chambres disparaissent sous des vues magnifiques d'astres, sous des photographies d'une netteté absolue où sont peints jusqu'aux plus petits cratères de la calme Phœbé.

Sait-il même que le monde existe, Georges Kell ?... Il ne connaît que celui de la Pensée, que le monde intérieur, que l'âme...

La Matière ? elle n'a point d'empire sur lui ; les phé-

nomènes seuls l'impressionnent psychologiquement...

Entouré de philosophes dignes de ce non : Schopenhauer, Spinoza, Berkeley, Hégel, Schelling, Fichte, Hartmann, Léopardi... il les a étudiés sérieusement, sans idée préconçue, et des divers systèmes qu'il a vus, le penseur a peut-être, a sans doute glané une opinion façonnée ensuite par ses observations astronomiques ; mais comme il se renferme en lui-même, qu'il ne se livre point, qu'il ne publie jamais le moindre mot, on est forcé d'en rester aux hypothèses fondées d'après sa manière de vivre...

∴

La nuit est complètement venue maintenant, et au firmament scintillent les milliers d'étoiles qui répandent comme des caresses d'or leurs fluidiques rayons...

Le scrutateur des beautés de la Nature demeure en extase, presque en hypnose, devant ces spectacles qui l'impressionnent profondément, bien qu'ils ne soient plus nouveaux pour lui ; aussi, quoi de plus calme, de plus voluptueux, que les pierreries chatoyantes de l'immense manteau d'Uranie ?...

Les heures s'écoulent sans que le jeune homme interrompe sa contemplation passionnée...

L'œil à l'oculaire de la lunette, il admire, il admire, il ne peut cesser d'admirer et de prier.

Il lit le nom de Dieu sur ses œuvres ravissantes ; il voit la Science telle qu'on doit la voir, poétisée par elle-même, identifiée avec les paroles du Passé, avec les prophéties et l'Avenir, avec la Lumière...

Uranie, c'est le Phare !

Chaque nuit, il reste immobile sur la plate-forme de

l'observatoire, subjugué par les astres, emmené dans les insondables profondeurs de l'Infini sur les ailes de la Pensée, cette étincelle de la Flamme...

Le sommeil n'appesantit guère ses paupières car l'excès de travail et de volonté a dompté partiellement son enveloppe matérielle...

« La Volonté, avait-il pensé, cette Volonté déterminée par l'Etre, doit rendre victorieux Spiridion dans son combat avec la Bête ; s'il ne peut terrasser la bête complètement, du moins, en attendant mieux, il peut et je *veux* qu'il la foule aux pieds, qu'il l'enchaîne... Je dois, par ma force monadique, par ce phénomène déterminé mathématiquement par le germe primordial qui évolue sans cesse ainsi que le Grand-Tout vers le but si impatiemment attendu par les êtres...

Oui ! tous ne s'en rendent pas compte, mais ils aspirent quand même à ce Port chéri, à ce flambeau sur lequel se fixent instinctivement les âmes torturées par les affres, les angoisses de l'agonie..., il montre le rivage, ranime l'espérance, fait se débattre avec énergie contre les envahissements de la mer... Nulle peine n'existe sans quelque consolation ; la vie grossière est un mal : les études physiologiques, en échange, constituent la jouissance de l'Homme...

Approfondir ou mieux tenter d'approfondir les mystères de la force inconnue, qui préside aux actions des végétaux, des minéraux et des animaux des terres du Ciel, de toutes les manifestations universelles, voilà un plaisir qui se transforme vite en besoin pour le pauvre Exilé !. .

Parmi ces recherches, aucune n'égale l'Astronomie, car celle-là est *Futura*, de même qu'elle est le Passé et le Nunc ; car celle là est la réunion des connaissances géné-

rales : philosophie, chimie, physique, histoire naturelle, poésie, musique, théodicée !... En effet, ne transporte-t-elle pas dans l'Eternité, dans l'Infini, dans ce gouffre effroyable, sans commencement ni fin, mais qui est le Commencement et la Fin ; gouffre, précipice, qui donne le vertige, qui attire avec une force indicible...

J'ai le vertige de l'Espace... Je veux y voguer, m'y plonger avec délices, échapper à l'existence, je veux m'identifier avec lui... J'appelle à grands cris la mort, car c'est la libératrice, le repos du voyageur, la force ascendante, le véhicule qui finit par s'arrêter sur les bords de l'abîme dans lequel se précipite l'amené !... »

* * *

Le matin arrive enfin ; le jour se lève très blanc, comme il aime à se lever en Italie, et le soleil ne tarde point à paraître bien vif à l'horizon... les oiseaux s'éveillent ; les fleurs charmées relèvent leurs gracieuses têtes, se redressent sur la tige, aspirant l'air frais et matinal, la pure haleine de la brise...

Georges Kell, un léger sourire sur les lèvres, cause en intime ami avec ces rêves de la Nature, interroge leurs secrets, recherche leur principe et leurs rapports...

« Harmonies, murmure-t-il, harmonies de l'Univers ; pas une molécule, pas un atome n'est sans but, n'existe sans rapport, sans lien avec les autres productions terrestres ; un milieu propice existe et tout organisme converge vers ce milieu, tend à s'en approcher de plus en plus, afin d'atteindre la perfection, ou du moins d'en approcher... Sagesse que nous sommes forcés d'admirer sans comprendre, mais que nous ne saurions méconnaître

malgré notre infériorité... Nos idées sont restreintes; pourtant il est quelques notions que nous pouvons affirmer sans crainte de nous tromper... Mais combien peu !

Hélas ! le doute, l'incertitude, sont nos seules certitudes sur la Terre !

Connaissons-nous réellement *une chose* ?

Non ! Réellement non !

Nous devinons un peu ; c'est tout !

Qu'est la Matière ? Qu'est la Vie ? Qu'est le corps ?... Autant de points d'interrogation !

La Matière est une hypothèse en elle-même presque niable !... Oh ! il me semble que ma vie est un rêve, que je vais me réveiller tout à l'heure, que mon existence n'a aucune objectivité, qu'elle est uniquement une série de phénomènes affectant une essence obscure, passive, spectatrice...

Eh oui ! l'existence n'est qu'un rêve, le réveil doit survenir et alors commencera une action suivie et complète.

Le « décousu » règne ici-bas, l'indéterminé fatalement réglé ; quelque chose me dit qu'il y a mieux et Uranie me le promet ! La logique le demande et Scientia me le prouve, guidée par la Lumière !...

La voûte azurée attire les regards de tous les enfants du monde ; le végétal s'élance fièrement vers elle ; l'oiseau cherche à percer les nuages qui roulent à la frontière des domaines terrestres et l'homme lit anxieusement là-haut afin de connaître les destinées qui lui accourent de là-bas...

Quelques minutes de réflexion l'absorbent à la suite de ces paroles, prière ingénue sans doute qu'il adresse à l'Ingénieur, de concert avec ses frères; après quoi il

retourne dans la salle où il se trouvait hier soir, d'un pas machinal et léger, comme inconscient de ce qui l'entoure ; il tombe sur le divan, et le bruit n'est plus troublé que par le clapotement argentin de la cascadelle d'eau qui s'épivarde joyeusement dans un bassin d'argent ..

Pauvre Georges Kell, fantôme égaré sur cette médiocre planète, homme par l'organisme, mais esprit par les sensations et les désirs, pâle adolescent au corps translucide, aux besoins purement intellectuels, tu penses aux processions d'âmes à travers l'Espace, tu attends l'instant béni du départ pour une autre station, pour un nouveau calvaire, et tu t'engourdis, bercé par les traînantes mélopées que fait résonner à ton cerveau ému, la douce voix de l'Amour angélique...

.
. .

Il se relève bientôt, saisit un violon rare et un archet flexible, et s'égare dans les voluptés harmoniques après s'être perdu dans le concert des mélodies astrales...

Astronomie, musique, se confondent intimement, se fusionnent, se complètent, ne font qu'un ; les globes de l'Espace sont les notes du Ciel perlant en cascade intarie, en roulades vertigineuses, sous l'impulsion immatérielle du Souffle de l'Univers. .

Et les doigts de Georges glissent sur les cordes moelleuses de l'instrument qui rend les sons les plus sensibles que l'on puisse imaginer.

Tour à tour, l'âme de l'artiste se mariant avec celles de l'inspiration et du violon, gémissent les expressions musicales, pleurent, prient, repoussent, se désespèrent,

puis sourient, renaissent à l'espérance, entrevoient la lumière et s'évanouissent, tuées par l'émotion, le bonheur et l'extase...

Kell, à la suite des efforts qu'il vient de produire, retombe dans ses pensées absorbantes ; alors ses traits revêtent à nouveau ce cachet profond d'insensibilité absolue, son teint perd toute couleur. ses yeux s'éteignent et se ferment, il ne bouge plus, pas davantage qu'un cadavre et reste ainsi, en demi-catalepsie, des heures entières, sans désir apparent, sons besoin matériel, rompu, étreint, écrasé par une force supérieure...

Sans doute, en ces envolées spirituelles, oublie-t-il l'égoïste « moi », ce roi de la vie terrestre, plane-t-il dans les sphères qu'il aime tant à contempler, à l'étude desquelles il s'est voué depuis son enfance, ignore-t-il sur ces plages inénarrables les laideurs d'ici, les vices humains affreux et continus, les personnalités répugnantes, les labeurs incessants et pénibles des êtres pour se détruire en vue de l'existence qu'ils regrettent aussitôt acquise...

Et pourtant Georges ne peut dépouiller toute énergie vitale ; pour penser, hélas ! il faut travailler, il faut fabriquer sa nourriture intellectuelle ; pour échapper aux violences de la vie, rien qu'un instant, il faut violenter son corps, l'extérieur terrestre — et reporter la somme de son énergie concentrée, de son effort, sur la subjectivité, sur l'ensemble des manifestations étant. Ainsi donc, on n'a rien sans peine, et Kell, l'esprit plutôt que l'animal, n'est point pur esprit cependant... son état est encore très inférieur, bien qu'il jouisse des facultés médiumnitiques, car ses organes tendent à s'identifier avec le milieu propice, à s'y adapter de plus en plus, à

répondre à son attraction puissante; or, ce milieu: c'est la Terre!...

Eloigné des bruits de cités, des mouvements et des tourbillons du monde, des cris rauques des fourmilières, à la recherche passionnée de l'impossible, retranché derrière ses idées, ses occupations et ses rêveries, uniquement désireux d'approfondir les insondables abîmes de l'Univers sidéral, le jeune homme ne sortait guère que dans son jardin émaillé d'une quantité de fleurs variées, de tous pays et de toutes familles, soit de grand matin afin de jouir du spectacle offert par l'énorme globe de feu versant à flots sa chaude et vivifiante haleine sur les créatures nées de lui, animant les chansons que gazouillent gaiement les petits oiseaux -- soit de soir, au crépuscule, cette heure charmante et recueillie qui n'est plus le jour mais qui n'est pas encore la Nuit, heure de calme suave qui met un baume sur les blessures qu'elle endort comme les êtres. heure de mélancolique poésie où les étoiles de couleur commencent à s'allumer au Ciel, piqûres d'épingle, en vérité, vastes sphéroïdes qui s'éclipsent en apparence à plusieurs derrière la Lune, joignant de ses gerbes mystiques, comme d'un pont translucide et très aérien la planète blonde au monstre écumant que commence à peine à visiter le calme...

La journée, c'est l'affairement, le vertige, le labeur pénible, la sueur, le positif, la matière, la mangeaille, l'ivrognerie, la guerre, les plaisirs passagers, les blessures surtout... Le Soir, la Nuit, c'est pour la Nature, le repos momentané, relatif et partiel, la caresse d'amour, l'évanouissement ou du moins l'apaisement de la douleur, la vision de quelque joie, la brise visitant le désert aride, la source éclaboussant un sol assoiffé, l'attouche-

ment légitime d'une femme qu'on adore et respecte ... Les combats cessent, on reprend de part et d'autre des forces pour le lendemain ; l'animal sommeille à côté de ses enfants, l'oiseau protège sa famille de ses ailes, l'insecte ferme sa demeure aux importuns, la plante même se refuse aux visites... plus de sifflement, plus de train, plus de colère ; c'est la trève, c'est la Nuit !....

Seul l'Homme, cette bête toujours cruelle, toujours féroce, veille et guette pour s'emparer par la ruse de son trop confiant adversaire. Seul l'Homme ne reconnait point l'intervention pacifique de la Nuit. Seul l'Homme est infatigable... pour le mal !

Là-bas, sur les boulevards qu'éclairent des restaurants, il termine son œuvre de méchanceté et d'indélicatesse ; il se bourre de truandailles, s'enivre de boissons fermentées, d'orgies malpropres, immorales mais irrésistibles ; là-bas, des courtisanes éreintées par la noce se trainent sur les genoux de malheureux attirés dans un hideux guet-apens où ils donnent leur or, leur argent péniblement et longuement amassé aux vicieuses sans amour, qui, sous un bouquet, un amas, une pluie de caresses obscènes, d'excitants lascivement nauséabonds, souillent leur corps et dévorent leur santé....

Et qu'on ne dise point : c'est horrible que cette populace ; quels gens pourris et malsains ! D'abord il faudrait s'écrier : c'est une saleté que l'humanité, une pourriture ! car la vie c'est cela ; c'est ce panorama de plaisirs sensuels, de chatouillements désordonnés, de fraudes énervantes que suggèrent les organes et l'amour du lucre...

Et cet individu qui réprouve les noceurs, les dépensiers, les pourris, cette femme qui insulte les filles perdues ce sont souvent en plus d'eux et d'elles des hypocrites ; car

ils en ont fait et en font tout autant ; car leur chasteté n'est qu'apparente, car ils n'ont pas la franchise d'étaler leur luxure — cet impérieux besoin — aux yeux d'autrui ; car ils cachent leurs appétits et leurs manœuvres sous les draps du lit nuptial ou de la couche adultère ; car ils s'enveloppent de mystères et s'assouvissent dans les ténèbres .. Oui ! l'existence tout entière n'est qu'une nausée et c'est pourquoi l'on cherche instinctivement plus pur et plus haut ; oui ! la vie est une punition, un exil, une épreuve, une chute qui répugnent à l'*Ame* assujettie...

Certains, privilégiés, parviennent à résister aux lois de la Nature, à tourner le dos à la scène immonde et séduisante — aveuglés qu'ils sont par des visions splendides... mais ces privilégiés sont hélas, pour l'instant, des phénomènes rares, des monstres de la Nature !...

*
* *

La matinée s'écoula pour l'ermite de la Villa des Etoiles, comme s'écoulaient toutes les matinées : bercé dans un hamac, à l'ombre des beaux arbres, au sein d'un bosquet très frais, il pense...

Sa pâleur marmoréenne a gagné tout son corps et ses yeux longs et vagues se perdent dans l'Azur du Zénith ...

Point de livres ; les œuvres humaines revêtent forcément le cachet de leurs auteurs : ils sont faux ; point de cahier pour tracer les impressions : le charme serait instantanément rompu... Les merveilles de l'Univers en apprennent davantage que n'importe quel ouvrage, et Georges Kell ne sait lire que dans celui-là, tracé par le doigt même de l'Idéal... Il est au pays des songes, le

pur, le candide enfant ; ses efforts tendent seulement à s'échapper de l'enveloppe corporelle ; il voudrait ne plus se sentir vivre que par l'âme, que par le concept, abandonner le squelette, la carcasse maudite et planer dans l'Ether...

...S'il y a de purs esprits, des anges, ils doivent sourire avec tendresse aux aspirations de leur frère d'ici-bas, d'un ange incarné sur la Terre, fourvoyé parmi les clichés ratés, négatifs de cette planète... L'attraction qu'il ressent pour la substance Eternelle, toute-puissante qu'elle est, ne peut encore arracher son principe de sa chute vers le sol ; il se trouve, pour ainsi dire, en équilibre entre la matière et l'intelligence , en catalepsie quelconque... A qui reviendra la victoire ?... Les lignes de forces sont égales de part et d'autre..., la Lumière le dispute à l'obscurité...

II

... Les constellations marbraient la voûte céleste de leurs ardents dessins ; Jupiter, colosse impérial, suivi de quatre satellites, trônait majestueusement au-dessus des astres voisins qui semblaient lui faire un cortège.

Pourtant ce n'est qu'un atome infime comparé aux soleils de l'Infini... Il existe des astres si éloignés de nous qu'ils doivent être effroyablement vastes pour traverser les immensités de l'Espace sur les rayons lumineux et se montrer quand même tels qu'ils apparaissent...

Et ces soleils assemblés en systèmes nombreux, accouplés par millions, par milliards dans les coins et recoins

de l'Infini incentré — entourés chacun de nombreuses planètes escortées à leur tour de lunes diverses, sont une parcelle de l'Espace amassé.

Prenons une vibration éthérique comme conductrice ; suivons-la avec sa vitesse de 75.000 lieues à la seconde et marchons, courons, volons pendant 20 ans, 100 ans, 1000 ans, 100.000 ans, 3.000.000, 100.000 000, un milliard d'années et plus encore, et toujours et toujours, pendant l'Eternité entière!... nous n'arriverons jamais aux limites du Ciel parce que le Ciel est sans frontières, parce que le Ciel est infini de tous côtés ; et là, dans ce cercle dont le centre est partout et la circonférence nulle part — suivant la belle expression de Pascal — gravitent, tournoient les astres, en nombre infini eux-mêmes, récipients de la Vie encore Infinie et Eternelle...

Grandioses révélations de la Science et de l'Astronomie, vous nous parlez de ciel, d'éternité et d'au-delà ; vous êtes les consolatrices des êtres, car vous dites : Espérez ! Après la Mort, c'est l'existence!...

Georges Kell pensant à ces choses et à d'autres encore, errait dans son jardin ; l'exaltation l'animait à tel point qu'il parlait tout haut, priait avec ardeur et parfois tombait à genoux, écrasé par les beautés qu'il contemplait...

Il s'enfonçait dans le parc, ému, ravi, s'arrêtant sans cesse devant les fleurs endormies, engourdies ou pensives, pour les comparer avec les fleurs célestes, et il les trouvait belles toutes...

Les parfums d'Italie se mêlaient aux senteurs des plantes et aux effluves des astres pour égarer ses sens et troubler son être...

Tout à coup, au détour d'un chemin, il s'arrêta brusquement ; ses traits de suite prirent une expression abso-

lue de joie folle, de violente passion très bizarre ; son front s'illumina davantage ; ses yeux brillèrent d'un éclat inaccoutumée ; ses lèvres s'entrouvrirent quelques secondes avant qu'il pût prononcer ce mot : LUCIA !...

Oh ! quel sentiment il mit en ce nom, quelle expression de désir, de bonheur, de satisfaction, et de quelque chose encore !

Lucia ! A ce cri en répondit un autre, plus calme, plus pacifique, mais très violent aussi : Georges !

Et une jeune femme s'avança vers Kell, dans l'éblouissement étrange de sa personne...

Des miroitements se jouaient dans son opulente chevelure fauve et des odeurs capiteuses s'échappaient de son corps...

Quiconque eût passé alors, eût vu Georges Kell agenouillé devant cette femme et lui embrassant amoureusement les mains, les pieds et les vêtements...

« Tout à l'heure, pendant l'aube qui précède le jour, disait-elle, lorsque ton âme dormait en toi sur les fleurs dont la vallée est couverte, une femme vint, et dit : Je suis Lucia ; laissez-moi prendre celui qui dort ; je l'aiderai ainsi dans son chemin... Je suis Lucia !...

« Oui, murmurait Georges, tu es Lucia et je t'adore ; oh ! ma bien-aimée ! réponds à mes désirs qui me tuent ; tu es belle, tu es noble, tu es pure.., ta figure resplendit d'un incomparable éclat ; assieds-toi à mes côtés, sur ce banc de verdure et entretenons-nous ensemble. Tu es le rêve de ma vie entière. ., je te cherche depuis le jour où je t'ai vue, où je t'ai comprise... »

Ils s'assirent côte à côte, et la femme entoura le cou de Georges d'un de ses bras phosphorescents... Et leurs voix se croisaient dans un bruissement musical, de même

que leur souffle se mêlait ; leurs lèvres étaient très près l'une de l'autre, et Kell respirait avec délices l'haleine embaumée et si douce de Lucia ; il la regardait avec une folle passion, mais pourtant, au contact de cette créature exquise qu'il semblait tant désirer, ses veines ne se gonflaient point, ses sens ne lui brûlaient nullement, et ses yeux conservaient leur pureté antérieure, vrais miroirs de chasteté...

Eclatante comme la Lumière dont elle porte le nom, la compagne du jeune homme est indescriptible... Mélange de déesse voluptueuse et de sylphe vaporeux, une auréole surnaturelle entoure son visage, reflet des translucides abîmes entrevues par le cœur spirituel ; nul artiste ne rêva jamais à pareille sirène, nul poète n'entrevit semblable vision, digne compagne de l'homme-esprit...

Et l'homme-esprit, étendu à présent à ses pieds, l'adorait en esclave, comme l'enfant prie la divinité de ses pères, l'adorait éperdu, confondu en elle dans une étreinte de l'âme, dans un rapprochement de sensations psychiques...

Elle laissait tomber sur lui ses regards semblables aux cascades d'étincelles pleuvant d'un ciel d'été ; d'une de ses mains, lentement, elle le caressait, de même qu'un maître caresse son chien fidèle...

« Relève-toi, amant, lui dit-elle, après quelques minutes d'un éloquent silence ; ta place est à mes côtés ; viens, goûtons notre joie ; vois, le soir est superbe ; la Nature entière s'associe à notre bonheur ; conte-moi tes peines et ta vie depuis les longues années de notre séparation... »

Et l'on n'entendit plus alors que le murmure très doux de leurs voix candides, que le bruissement de leurs baisers...

Parfois Georges élevait la voix :

« Lucia, depuis l'instant où tu t'évanouis à mes entendements, l'existence fut pour moi d'un charme irritant ; pas un jour ne s'écoula sans que je pensasse à toi ; tu restas toujours présente à mon intelligence ; je t'aimais, je t'aime et je t'aimerai... Je cherchais partout après toi, ô ma belle étoile, et cette vaine recherche tout en me laissant souffrir, emplissait mon être d'une suave émotion ; Lucia, Lucia seule, me disais-je ; je l'ai vue une fois ; elle a pris pour elle mon « moi » entier, sans restriction aucune ; eh bien ! je ne veux plus vivre que par et pour sa mémoire ; le monde entier n'existera pour moi que purifié, que sanctifié par elle, et c'est pourquoi j'ai quitté le mouvement de la terre, depuis bien des années ; c'est pourquoi je l'ai fui en demeurant ici, dans mon ermitage éloigné des mortels, et l'Amour que je te porte, Lucia, est si violent, si doux et si puissant, que pas une minute je n'ai regretté ma détermination, pas une minute je n'ai quitté ce lieu de ma retraite, pas une fois je ne suis rentré en communication avec les hommes et l'Univers tourbillonnant... Je pensais à toi, mon adorée, perdu dans la volupté mystérieuse et insondable de ma passion, te priant dans les astres qui te personnifient et qui m'éclairent suavement de leur pure Lumière dont chaque rayon est une de tes pensées... Oui ! alors cette Lumière me visita et me consola ! cette lumière dans ses rayons m'apportait ton âme et tes impressions sublimes, me servait de famille, me tenait lieu d'amis, de maîtresse, de tout enfin ! cette Lumière divine me faisait te comprendre et te chercher encore plus avidement alors hélas ! sans pouvoir réussir à te trouver ; un sourd désespoir se mêlait à mon bonheur, mais je contemplais la

voûte criblée de soleils ardents, de fournaises multicolores, centres éclatants d'une vie quelconque et terrestre, épreuves philosophiques d'une haute portée que la Science me permettait de déchiffrer... Mais dis-moi, Lucia, d'où me venait cette science, sinon de toi, mon ange dans les vertiges terrestres, sinon de toi, mon Ethérée, source de chacune de mes sensations, de chacun de mes actes, de chaque rayon de la vivifiante lumière qui luisait dans mon corps et mon esprit... »

Et Georges disait vrai, et son âme se fondait, consumée par la puissance de son désir pour la femme qui était là, qu'il venait de retrouver et qu'il possédait quelque peu déjà...

« Je suis Lucia, avait-elle dit ; tout à l'heure pendant l'aube qui précède le jour, lorsque ton âme dormait en toi sur les fleurs dont la vallée est couverte... »

Georges l'aimait depuis ce moment, depuis l'heure de l'aube qui précède le jour où son âme dormait en son corps, inconsciente encore des choses de l'extérieur, sur des fleurs d'espérances d'enfant, sur des joies inconnues — dans le jour gris de la première aube, et où Lucia étant venue s'était emparée de lui pour l'aider dans son chemin...

D'abord il ne s'était guère rendu compte de son amitié pour cette jeune femme qui se faisait son guide et l'avait pris par la main ; pourtant sa figure était belle et il éprouvait un très grand plaisir à se serrer contre ses lèvres parfumées, à fixer de ses yeux, les yeux vifs et profonds de cette fille à la taille flottante, aux formes vagues et mystiques...

Sa parole était empreinte d'une tendresse si douce, son bras délicat et d'une transparente blancheur com-

muniquait un frisson si égarant aux chairs qu'il effleurait ! Comment avait-il rencontré Lucia ? Il n'en savait rien ; d'où provenait l'affection qu'elle lui portait ? nouveau mystère ; une fois, un jour à son réveil, il avait aperçu ce gracieux visage, cette fraîche vision, penché au-dessus de lui, et tout de suite, d'une façon singulière, le Soleil avait lui, dissipant les brouillards qui couvraient son intelligence ; instinctivement, Georges avait tendu les bras à sa gardienne inconnue ; elle avait approché sa bouche de la sienne et ils échangèrent un baiser humide...

Frémissant, ému, sans savoir trop pourquoi, Georges la dévorait de caresses sans assouvir le désir qui le poussait vers Lucia ; il ne se lassait point d'écouter sa voix, d'aspirer les senteurs de son corps charmeur.

Et tout en le contemplant avec complaisance, la belle jeune femme lui répétait.

« Ami, je t'ai pris alors que tu dormais, alors que ton âme sommeillait en ton corps sur les fleurs du Mal dont est tapissée la vallée de la vie ; leur parfum capiteux est empoisonné et la côte qui semble si jolie à monter est bien laide à descendre... Avant que tu t'affranchisses de la tutelle de l'enfance, que tu prennes un sentier dans le grand chemin de l'existence, je suis venue à toi, mon privilégié, je t'ai souri maternellement, je t'ai pris afin de t'aider dans ce chemin ; garde ma main dans la tienne tant que tu demeureras ici-bas ; reste-moi fidèle jusqu'à la mort du corps ; d'ailleurs, je le veux, c'est pour ton bien, enfant, aime-moi seule, sans restriction aucune ; n'aie de pensées que pour moi ; il faut que je sois tout à la fois : ta mère, ton idole, ta sœur, ta maîtresse et ton but... Lève la tête au Ciel, fixe la Lumière, la Vérité, et sans t'occuper du reste, contemple-la toujours, toujours ;

chaque seconde elle varie tout en restant la même ; elle offre un champ d'investigations infini, infini comme elle, éternelle comme elle encore... Le Soleil de l'Esprit brillera sur toi et ses rayons brûlants détruiront par leur éclat supérieur les avortons émanés du laid soleil corporel... aux rayons noirs... »

Georges Kell avait répondu :

« Oui Lucia, je vous le jure, je vous resterai fidèle jusqu'à la mort ; je ne comprends pas encore très nettement la foule d'impressions que j'entrevois, car je ne suis qu'un naïf enfant ; mais je sens que vous devez être mon unique affection d'enfance, de jeune homme, d'homme et de vieillard, que vous devez éclipser les autres êtres, les autres choses, que vous devez voler au-dessus de moi et que je dois tâcher d'atteindre vos sphères ailées... Avec vous seule, il me sera permis d'aspirer au bonheur, au contentement relatif, à la jouissance de comprendre ; vous serez la fin de mes aspirations comme vous êtes le premier feu qui s'allume en mon être naissant ; je vous consacre ma vie entière, Lucia, ma nourrice aurorale, et dussè je ne jamais vous revoir, ne vous revoir qu'après la mort, je resterai fidèle à votre souvenir. . » — Il avait grandi, Georges, il n'avait plus vu la jeune femme qu'en pensée ; elle s'était évanouie cette vision divine, et tout en la poursuivant, il n'avait pu rejoindre ses traces...

Il pleurait de cette séparation soudaine et pourtant une sorte d'illumination inondait avec éclat son intelligence très vaste et lui faisait rapporter à Lucia chacune des pulsations de son être. — Le Soleil avait disparu, mais la chaleur restait ainsi que la lumière, parce que, bien qu'invisible, il était présent, voilé par des nuées

légères... Alors désespérant de rejoindre celle qu'il appelait avec une ardeur passionnée, mais qui restait sourde à ses prières, Georges résolut de fuir la civilisation trompeuse, trompée, aigrie, séductrice et méchante. — Il voulait rester pur et chaste, il voulait que l'amour de ses tendres ans demeurât celui de son adolescence...

D'abord quelques tentations l'assaillirent bien ; des vues de femmes drapées dans leurs promesses de nudité apparurent à ses yeux inquiets, mais il eut confiance en Lucia qui lui avait promis de « l'aider dans son chemin ». Elle ne pouvait mentir, cette noble et belle femme, plus belle que toutes les filles matérielles de la Terre ; elle devait veiller sur lui, en cachette, du lieu de sa retraite, comme une fée bienveillante ; et Georges, tranquille, fixa, selon les conseils qu'elle lui avait donnés, les yeux au ciel ; là, au firmament constellé, il reconnut sa bien-aimée dans les astres blonds, dans les azurs de l'Ether vaporeux, dans les chatoiements de la Lumière et de la Science ; alors à l'instant le calme revint dans son cœur qui avait à peine connu les appels de la chair, appels qui avaient seulement légèrement tinté à ses sens en éveil ; noyant joies et chagrins dans l'étude du ciel, il se réfugia sous le manteau protecteur d'Uranie et ne vécut plus que par la Pensée...

Bientôt il en vint à oublier le monde extérieur ; uniquement préoccupé de celle qu'il aime d'un amour angélique, ses sens meurent et l'Esprit demeure victorieux des forces qu'il dirige... C'est Lucia qui le conduit dans la vie ; depuis le jour où il l'a vue et comprise, où il a compris son « moi », son âme, son essence, il la poursuit dans l'Espace, il s'envole à sa suite, il se perd dans son souvenir, il l'attend, l'appelle, la désire, la supplie d'écou-

ter ses gémissements, de répondre à l'amour spécial qui déborde de son cœur tant sa violence est grande... Les années s'écoulèrent ; Georges demeura fidèle, garda à sa fiancée la foi la plus complète..

Solitaire dans sa « Villa des Etoiles », il se charme toujours par les accords célestes et les harmonies musicales des instruments terrestres...

Il pleure avec la même douleur son adorée partie depuis si longtemps ; il désespère de la revoir comme il l'a vue alors qu'elle l'avait pris par la main, qu'elle le baisait avec tendresse, qu'elle lui prodiguait les noms de privilégié et d'ami, qu'elle l'entourait de ses bras et qu'il se serrait contre elle afin de la garder toujours ; alors qu'elle s'était montrée à lui dans ce pourtour vague de pénombre. — Il ne songe plus aux villes, aux plaisirs vulgaires des hommes ; il ignore même quels ils sont, qu'il existe des besoins puissants et bestiaux ; en un mot la Terre est à ses pieds ; il la foule encore, mais sa tête et son buste sont bien plus haut, ils sont là-bas, dans l'inconnu, dans le pays des méditations ; ou plutôt non : son corps est spectateur inconscient des phénomènes matériels, enveloppe presque inutile que l'Esprit abandonna avec béatitude...

Et voilà que subitement sa retraite est troublée, son être bouleversé, voilà que Lucia vient de lui réapparaître dans tout l'éblouissement de sa splendeur...

Aussi mystérieusement qu'elle partit il y a bien du temps, aussi mystérieusement elle est de retour et elle lui murmure les mêmes paroles qu'à son réveil d'alors : « Je suis Lucia... Tout à l'heure pendant l'aube qui précède le jour, lorsque ton âme dormait en toi sur les fleurs dont la vallée est couverte... »

Les heures s'écoulent, la Lune disparaît, les astres, un par un, descendent à l'horizon... Georges et la jeune femme sont toujours sur le banc ; ils chantent toujours le duo d'amour si doux pour deux amants qu'a séparés une longue absence, et les petits oiseaux s'agitant sous la feuillée unissent quelques piaillements à la romance et annoncent le retour prochain du beau et bon Soleil... — Des vagues parfums voltigeaient dans l'air, dont les senteurs avaient sur les sens un étrange effet ; la rosée nocturne faisait monter du sol les émanations odorantes de cet endroit tapissé de plantes aromatiques et de fleurs enivrantes... Georges ressentait plus vivement qu'un autre les actions singulières de cette chaude poussée et cette impression l'empêchait de détourner ses regards amoureux de la gracieuse compagne assise à ses côtés... Parfois il jetait à la dérobée un coup d'œil sur les étoiles blanchissant là-haut dans le givre du ciel sombre, mais aussitôt il revenait à Lucia dont l'éclat surpassait celui d'elles toutes, et peu à peu, à la suite de cette nuit d'aveux, de langueur et d'attente, Georges se sentait envahir par des idées tyranniques et omnipotentes ; il éprouvait le besoin de posséder Lucia complètement, de l'étreindre avec force, de s'unir à elle dans une entière possession. Il voulait, il voulait sans retard, car qu'en savait-il, demain peut-être, elle ne serait plus là, il n'aurait pu la retenir, et de nouveau elle partirait dans ces contrées si lointaines, si inconnues qu'elles lui semblaient infinies... Et à la pensée de se séparer encore de cette femme, une immense douleur envahissait son âme, la torturait, la tordait dans des souffrances pareilles à celles que produirait l'attouchement d'un fer rouge... Lui, lui qui depuis si longtemps n'était plus la proie des *actions*

matérielles, voilà que depuis le retour de Lucia il leur était livré corps et âme ; avec l'amour satisfait était entré aussi la pensée cruelle, étaient entrés les doutes, les craintes très pénibles, l'appréhension, tout le cortège des maux humains... Le pauvre ange se demandait en vain quelle en était la cause... Pourtant sa fiancée chérie ne l'avait point froissé : elle avait répondu à ses propos de passion, à ses regrets et à ses promesses.

Il secoua ces obsessions, concentrant sur Lucia toutes les palpitations de son être... Elle sourit à sa prière, à sa supplication lisible dans son âme et traduite par ses yeux limpides ; elle lui prit la main et se penchant vers lui, s'abandonna dans ses bras... Mais Georges frémissait singulièrement, ses yeux brillaient très fort, mais non d'un éclat sensuel, ses gestes possédaient un calme ennemi des appétits bestiaux d'un sexe pour l'autre, son sang coulait sans précipitation ; ses bras qui entouraient la svelte taille de l'ardente femme resplendissante en ce moment comme un écrin de pierreries n'en profitaient nullement pour attirer intimement la voluptueuse personne.

Cependant, tout à coup, son front élevé et pur s'illumina, et Georges se pencha vers Lucia pour l'embrasser : il veut son âme... elle lui tend ses lèvres à baiser... aucun sentiment troublant ne s'éveille en son corps...

Qu'est-ce donc ?... En Lucia il ne cherche point à voir la femme et ses secrets enivrants ; il baise ses lèvres uniquement pour boire la vérité et se désaltérer divinement à cette fontaine embaumée et fraîche, source aussi d'éclats flamboyants qui se dégagent et rayonnent de tout son corps effluvial, expression du désir passionné des êtres pour l'infini, expression traduite par ces cris de l'Ame :

l'Azur ! l'Azur ! l'Azur !... — Elle est là, abandonnée volontaire dans les bras de Georges ; son corps frémissant et extasié est simplement recouvert d'une robe légère ; mais il n'éprouve pas le besoin d'assouvir une passion brutale et désillusionnante ; il demeure muet — ignorant aux appels troublants de la chair : car il aime non pas les formes plastiques de cette chatouillante vaporée, non pas les sensations énervantes et indescriptibles qui demeurent cachées mystérieusement sous les draperies-obstacles, car il aime non pour *lui*, mais uniquement pour *elle*, car il veut se dégager de tout contact terrestre, car il lit plus haut, il voit mieux, car ce qu'il veut, c'est l'union, l'étreinte, plus encore la fusion de son âme avec la monade de Lucia ; vaguement il pressent les charmes infinis de l'adoration surnaturelle, spirituelle, angélique et mystique, mais hélas ! cette passion n'est point de cette planète grossière et égoïste ; nul ne parvient ici à ce baiser candide et divin des étincelles supérieures aux forces ; le rapprochement corporel est la faible image, bien faible, du coït intellectuel, et Georges ne comprend point ce rut grossier, parce qu'il n'est point sur le sol et que sa place n'existe que dans les pures régions de la chaste spiritualité amoureuse de l'Ether ! .. Et l'Ethérée plane au-dessus de lui, il la voit, l'appelant aux sphères célestes, mais il ne peut atteindre que la Lucia mi-éthérée, que la Lucia faite femme, et pourvue d'organes sexuels ; l'autre, plus il veut s'en approcher et plus elle s'éloigne ; c'est une seule déesse, mais en deux personnes dont la nature est quelque peu distincte.

« Lucia, Lucia », crie-t-il à nouveau ; il l'étreint contre sa poitrine et sent battre son cœur, mais ce cœur est humain ; il se prosterne devant cette reine énamou-

rante, il la supplie de prières incompréhensibles, folles ; il demande le néant s'il n'arrive point à consommer le mariage qu'il rêve.

« Oh ! charmeuse, je demeure à tes pieds ; relève-moi et fais que je t'atteigne dans ton vol élevé ; tu es idéalement belle. Oui, Lucia, tu es mon Idéal, ma vie, mon tout, mais ce que j'aime, c'est cette flamme insaisissable, c'est ce principe immortel et directeur des éléments chimiques...

« Oh ! tu restes insensible, je t'aime et je me meurs... » Aux convulsions désordonnées du désespoir, succède le calme de la prostration ; elle joue à la coquette avec lui et son cœur, dirait-on ; il s'approche d'elle de nouveau pour lire dans ses yeux magnifiques, deux étoiles de l'espace sans fin, et elle le caresse en lui offrant son corps...

L'Idéal ! Eh l'Idéal est à l'état de perpétuel devenir ; l'Idéal est un rêve suave soumis à la destinée des rêves ; il ne se réalise *jamais* complètement . . . .

. . . .

Le matin rayonne dans son éclat si tendre ; l'astre de chaleur déverse sa pluie fécondante et dorée au travers du ciel, sur ses enfants bénis : il échauffe la source qui s'épivarde en nappes joyeuses : il fait éclore et le chant des oiseaux et les fleurs exquises, frêles, mignonnes, et les flocons d'ouate irisés par ses rayons lumineux, et les œufs de toute sorte, promesses nouvelles de vie, tressaillements ressentis avec joie par les mères qui perçoivent dans leur sein le battement de leur enfant à venir ; il caresse les graines gonflées, il fait monter la sève dans les arbres et communique le mouvement aux germes ; en un mot le soleil détache une parcelle de lui-même qu'il

donne à l'œuf, dirai-je d'une façon générale, puisque toute chose vient d'un œuf : omne ex ovo. .

Sous le ciel extraordinaire de l'Italie, les heures matinales jouissent de propriétés bien plus tendres qu'ailleurs, et la Villa des Etoiles spécialement possède des reflets d'arc-en-ciel... Elle semble mille fois plus riante encore qu'à l'ordinaire ; une foule d'oiseaux au plumage varié se tient rassemblée tout contre et, dans un concert étourdissant, semble s'occuper d'elle ; des flots de lumière empourprent les fenêtres et baignent singulièrement le cabinet de travail de Georges Kell... Il ne viendra plus, comme à l'ordinaire, s'accouder à son balcon et admirer la Nature terrestre ; il ne prendra plus, le soir, son grand télescope pour interroger les poussières du firmament ; il ne frissonnera plus à la vue des météores, au sifflement du vent, aux accords de la musique ; il ne priera plus l'Ethérée, du fond de sa villa ; il ne l'attendra plus avec ardeur et fidélité ; mais les petits oiseaux l'attendent, et les plantes et les animaux de toute sorte aussi... Hélas! Hélas!... Ils l'attendront en vain... L'ermite de la villa, l'homme inconnu de tous, l'Ange, le candide jeune homme, le passionné du Vrai, du Beau, du Bien, s'est envolé au pays des contrées meilleures.

Son corps est là, étendu dans sa pose favorite, sur son canapé; il semble dormir tranquillement, mais il est mort; ses longs cheveux blonds retombent en épaisses boucles sur son visage paisible et reposé ; ses grands yeux ne verront plus le jour ; ses mains jointes dans une prière indiquent qu'il s'est endormi en songeant à *Elle*...

Son amour pour Lucia l'a tué ; hier ils étaient rentrés à deux, lui navré, presque désillusionné... Qui saura ce

qui s'est ensuite passé ? le mystère qui entoura sa vie, la solitude qu'il aimait tant entoureront sa mort...

Sans doute une crise aiguë l'aura secoué ; Georges était frêle, n'ayant jamais que cultivé son âme ; un entretien définitif avec Lucia, lui aura démontré qu'il ne pourrait vivre avec elle ici, et il sera mort alors, certain de la retrouver là-bas, dans une autre existence, dans ce milieu inconnu où les âmes savent se comprendre et s'embrasser... Il l'a suivie dans son vol ; il l'a rejointe ; elle l'a emporté sur les plages désirées...

Sa fiancée divine, il la reverra là-haut, plus belle encore et il pourra l'adorer davantage...

Voué tout entier, uniquement à Lucia, depuis son jeune âge, il a infailliblement obéi à l'attraction absorbante de l'aimant qui trouble le fer jusqu'à ce que ce dernier soit collé tout contre lui...

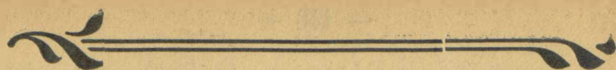
« Elle a pris celui qui dort..., elle l'a aidé dans son chemin. » Il a pu traverser le sentier laborieux et pénible du Marais boueux sans jamais s'y enfoncer ; il a eu le pouvoir de regarder toujours au ciel et de fixer l'Empyrée, tandis que les horreurs de la terre se déroulaient sous lui comme un Panorama sans affecter ses sens morts et troubler la sérénité de son esprit...

Tel vous rend Lucia, insensible à la matière, uniquement dévoué aux vierges et supérieures beautés de l'Infini...

⁂

Sur cette planète, des fleurs cachent les précipices, et quiconque n'a point un guide très sûr qui le tient par le bras, est certain de se laisser chuter dans l'abîme qui roule la fange et l'impureté...

L'Hiérodoule



L'Hiérodoule (1)

« A mon ami Paul Sédir est
« dédié ce symbolique essai
« sur l'Éternel Sphinx. »

PREMIÈRE PARTIE

Accoudée sur le balcon très large — en terrasse — qu'encadraient d'étranges fleurs de pourpre et de crêpe en un fouillis de rayons et d'ombres, elle songeait, laissant s'étaler les flots de sa noire chevelure « d'un deuil sacerdotal... »

⁂

(1) Écrit à Wimereux-sur-Mer, août 1894.

Sous ses paupières mi-closes, deux noirs diamants flambaient, astres d'ébène luisant ; en effluves odiques les regards caressaient l'horizon vaporeux d'une sombre lueur mystique et de luxure...

.
. .

Un lourd air chaud !...

... Une splendide nature vespérale, rayonnant son astral, son âme en parfums capiteux — très enivrants...

Diaphaniésée, subtilïsée, la Matière, sous les vagues pesantes de la Nuit tiède.

.
. .

Là-haut, dans l'Infini de l'Espace, comme des pierreries pâles vibrent les fluides stellaires, en une Harmonie hypnique..

.
. .

Et le corps de la prêtresse — grisé par les senteurs, par les sons de l'Univers, perceptibles pour cette énamourée d'occulte — émanait aussi de troublantes ondes lascives... L'Amour !... Brûlures affolantes ! L'amour, appel des âmes et vertige des corps, impérieuse loi de l'Éternelle Matière.

.
. .

Elle embrassait la Vie, ardente auprès d'elle, buvant les parfums des grandes fleurs rouges et brunes, dont

les pétales nombreux jaspaient ses opulentes tresses ; mais la Vie brûlait ardente en elle — et l'Hiérodoule, Fleur Noire, appelait son dieu d'enlacements.

*
* *

Sous l'haleine de la Brise, les larges pétales dansaient la Ronde, arrachés, flétris, tourbillonnant — dans un Vertige angoissé...

Et l'Hiérodoule à la noire chevelure entremêlée de fleurs entendait : J'aime ! Ah ! j'aime ! j'aime !

*
* *

Des nuages s'amoncelèrent ; sous la montée du Vent musical, la ronde accélérait ; il sembla à l'Hiérodoule que dans une terreur d'enlacement la Nature se transformait...

Elle vit une auréole envelopper les choses, les Plantes ; même elle crut percevoir les baisers des Planètes, les spasmes d'Etoiles...

Alors elle se retourna, et le vit. Dégrafant son corsage de soie azurée, les seins fermes tremblèrent ; puis elle tendit les bras nus vers son dieu dont elle écrasa la bouche sous ses baisers exquis de Femme-fièvre, tandis qu'en de lentes caresses savantes, un à un, il écartait les voiles...

*
* *

Tous les jours, Nirà, l'Hiérodoule, se rendait au Temple d'Isis — situé au milieu de luxuriants bosquets mystiques respirant l'ombre méditative — et là elle approfondissait les lois de l'occulte ; là l'Initiée sainte manipulait les Grandes Forces de la Nature inconnues des

profanes. — Travail sacré qui lui permettait de sonder l'Au-Delà, d'agir sur la Matière, de transmuer les corps en d'étranges combinaisons effrayantes...

.
. .

Une pure merveille que ce petit Temple Alchimique et Occulte dont Nirâ était la prêtresse et Sâri l'Hiérophante, — une pure merveille de construction hindoue très gracieuse, presque éthérée eût-on dit, à voir les splendides colonnes et le flamboiement de la coupole à pierreries se détacher en feux sur le rideau de sombre verdure, sur les éclaircies de Ciel, — tout bleu le jour, — tout gris le soir — insondable la Nuit.

Mais la Nuit, lors des pompes sacrées, des gerbes de lumière blanche bizarre projetaient leurs flots phosphorescents sur le Temple, et les profanes se demandaient quelle était cette clarté aveuglante dont l'éclat rendait insupportables aux yeux les rangées de joyaux qui criblaient l'Eglise...

.
. .

Des grandes fleurs de lotus bleus et rouges s'épanouissaient tout contre la Loge et se miraient, coquettes, dans le chatoiement du Lac, mariant leur silhouette avec celles du Temple et de larges nénuphars très parfumés.

Partout ce n'était que multicolore fouillis ; les papillons d'azur, les papillons roses et blancs, au corps énorme, aux vastes ailes, diapraient l'air de leurs teintes vives; beaucoup d'oiseaux aussi : les chants emplissaient l'espace.

.
. .

... Obscur l'intérieur du Temple.

De petits vitraux violets, en mosaïques, livraient passage aux poussées de lumière ; un recueillement montait de ce lieu divin.

Aux murs riches — de bois rares, de marbre — sur les ciselures d'or, des inscriptions sanskrites : « Venez à moi vous tous qui souffrez. » — « Je suis la Mère de Tout et de tous. » — « Vous ne soulèverez jamais mes voiles. »

.
. .

La nef était séparée du chœur réservé à l'Hiérodoule et au ministre, par une suave statue d'Isis, encerclée de bracelets lourds et superbes...

Des draperies, des voiles de soie pourpre ou écarlate, ou jaune isolaient des fidèles.

.
. .

Plus loin encore, tout à fait inaccessible, derrière le chœur, une chambre somptueuse, la chambre de Nirâ ; là ses ornements sacerdotaux ; là les vases, les aiguières de prix, les manteaux de reine ; là l'entrée secrète du sanctuaire : le laboratoire alchimique...

Une trappe cachée, introuvable, donnait accès à l'appartement souterrain, lequel s'étendait sous le Temple.

.
. .

Nirâ pressait un bouton — et de suite la lumière, une blanche lumière illuminait le lieu...

Un ruissellement d'or, de flammes, de fluides se frappant et se pénétrant...

De-ci, de-là, sur des tables de marbre blanc, d'albâtre, les appareils d'Alchimie et d'Astrologie : les fioles, les cornues, les fourneaux. les produits qui servaient à distiller des parfums exquis, dangereux — bienfaisants, à transmuer les corps, pour produire l'or, les métaux précieux, les pierres d'orfèvrerie...

* * *

Pêle-mêle, des cercles cosmologiques représentant l'état évolutionnaire des mondes et leurs phases — des astrolabes, des télescopes, des figurines en cire plaquées de cheveux naturels ou enveloppées de linges intimes ayant appartenu aux personnes bénéfiquement envoûtées...

* * *

Le four à fusion produisait une chaleur de plusieurs milliers de degrés ; à ces températures coulaient le fluor, l'émeraude, le rubis, le graphite, le diamant et les métaux.

Nirâ, l'Hiérodoule sinistre, manipulant sous l'influence de la Force Magnéto-Electrique qu'elle savait provoquer différemment selon les besoins, ne connaissait point les vulgaires obstacles... L'orientation des molécules lui était familière, la condensation des énergies lui était possible, à elle, puissante prêtresse dont les forces psychiques pouvaient produire le dégagement astral —

les matérialisations « d'esprits », toutes les images âkasiques.

De sa seule volonté, Nirà mettait en mouvement les tables et désagrégeait la Matière...

*
* *

Une fois la semaine, les fidèles se réunissaient dans le sanctuaire d'Isis pour la cérémonie religieuse, — la célébration du culte.

Doucement une suave musique épandait ses tendresses, ses flots d'harmonies, et les chants de Nirà proclamaient l'Eternelle Vie ardente au travers de l'Infinité — dévoilant pour ses auditeurs attentifs les symboles mystiques d'Isis-Nature, les mystères de l'Hylozoïsme, les profondeurs de la Résurrection. .

Par de sages leçons elle apprenait les non-initiés à devenir instruits, à s'acheminer vers l'Adeptat, source de Progrès.

*
* *

L'amour de l'Humanité! Ce sentiment étreint Nirà désireuse de propager le Bien. Prêtresse de l'Amour, elle veut répandre l'Amour, l'amour des êtres, l'amour de l'Univers, l'amour de la Vérité.

*
* *

Et par l'Art uni à la Science, Nirâ opérait des merveilles... Sâri l'hiérophante et elle, savaient que l'Art transporte peu à peu les esprits affine les caractères, amollit l'âme, la quintessencie en d'amoureuses et divines extases.

La musique exquise, lente, mélancolique, les peintu-

res idéales de la Nature essayée, l'usage des parfums capiteux, amenaient au Temple tous ceux qui comprennent ; tous ceux-là goûtaient l'enivrement du Beau tangible en l'architecture ravissante du Temple, visible en les décors idéaux, en les triptyques sculptés — perceptible en les ondes du Son Angélique.

Même venait le peuple en foule, attiré lui aussi par ce quelque chose de tout divin qui émane de l'Art réel et mystique, attiré par la pompe superbe quoique simple des mystères d'Isis, par la grâce de Nirâ, par sa voix de Fée — par sa médiumnité puissante et par celle de Sâri dont l'éloquence charmeuse retenait les cœurs suspendus au-dessus de la lourde Matière.

*
* *

A chaque lunaison, à la Lune pleine, les grands Mystères... les oracles rendaient leurs préceptes et leurs prophéties.

Devant les hommes prosternés, l'hiérodoule évoquait les âmes des ancêtres (leurs coques astrales) visibles alors par matérialisation avec le fluide de Nirâ, aux yeux de leurs enfants...

Les regards concentrés sur un vase d'or pur rempli d'eau limpide, l'hiérodoule, quelques instants, impose les mains. Alors l'onde, par de lentes vibrations se met en rotation, sa surface se ride, puis des bulles meurent à l'air ; le liquide bout, se moire, sans bruit aucun...

Fréquemment aussi gyre le vase d'or pur, sous les incantations de la prêtresse hypnique.

Nirà voit se dérouler sous ses regards plongés dans l'eau, les scènes de l'Avenir — magiques tableaux qu'elle explique aux interrogateurs très anxieux...

Les phénomènes dus aux ondulations de l'Akàsà, l'hiérodoule ainsi les pouvait percevoir d'avance, grâce à la puissance acquise sur la Force psychique.

Prévoyant les agencements de l'Akàsà, sa structure prochaine, Nirâ lisait les faits de l'Avenir comme nous voyons ceux du Présent — mais par des Symboles.

D'ailleurs, absolument parlant, qu'est-ce que le Présent, le Passé ou l'Avenir ? Des modifications du Temps par rapport aux êtres passagers et mortels — modifications *imaginées* par l'Homme se considérant vis-à-vis de la successoin des choses.

Mais dans l'Infini, nul Temps, nulle possibilité de Passé ou de Futur. Rien que le Présent toujours, car Dieu *est* ; rien et toujours que l'Aujourd'hui.

Pas d'hier, point de demain !

Et c'est pourquoi Nirà placée au-dessus de la terre sphéroïdale — contemplant l'Astral, le Plan supérieur, devenait témoin de l'éternelle Évolution des choses — évolution mathématique, c'est-à-dire fatale...

*
* *

A l'aide de passes magnétiques sur l'aiguière, l'hiérodoule prête à l'eau ce grand véhicule de la Nature, la faculté de guérir les malades, de soulager une quantité de maux.

Le magnétisme, agent thérapeutique si précieux, fréquemment Nirâ l'emploie ; les nerfs se détendent au contact de l'onde ; éclat, vivacité, recouvrent les yeux ; les

affections nerveuses perdent leur intensité ; réconforté, le cerveau rayonne par le corps des gammes fraîches et saines...

*
* *

Et les jours d'orage, sous ses doigts effilés — une gerbe d'effluves,.. phosphorescentes lueurs condensées ; autour de son front, nimbant les noirs cheveux, une couronne de feu céleste.

Quel éclat alors dans ses longs yeux luisants, d'un noir nocturne et fauve — dans sa prunelle de Satan ! A travers les mèches de la chevelure opulente, de violettes étincelles crépitent : de ses multicolores joyaux, saphirs en étoile, diamants purs, opales de mer, nacres vertes, pierreries électrisées, d'irradiantes flammes en fleurs !...

Sous l'immaculée blancheur de sa robe religieuse tressée d'or, s'idéalise d'extase l'hiérodoule ; raidie, immobilisée, — son âme prête à s'envoler devient maîtresse des Éléments... Autour d'elle et du vase sacré, les malades en chaîne de mains et de prières...

Peu à peu alors le charme, un charme divin les envahit tous ; le courant de sympathie devenant courant de guérison palpite en leur être béni régénéré par la Nature omnipotente...

Et lentement, sous les attouchements de l'hiérophante, l'orgue pleure sa plainte — ineffable sanglot vers Lui...

*
* *

Au soir, à la nuit, les communications extra-terrestres.

La Lune baise le petit Temple de sa pâleur désin-

carnée, pénétrant par les vitraux violets, par leurs mauves mosaïques.

Oh ! quelles indicibles clartés troublantes ! Ces caresses astrales glissent leur désespérance de coloris le long des marbres froids — reluisent, sur les touches de l'orgue, fantastiques, sur les instruments de musique déposés en cercle soutenus par d'écarlates coussins, la navrance de leur teinte... La statue d'Isis enveloppée par ces mêmes reflets, on l'eût dite vivante, de la vie spirituelle et fantômesque ; d'étincelants yeux infixables — et quelle terreur fascinante !...

Toujours en blanc-vêtue l'hiérodoule, le deuil de sa chevelure étalé sous les épandements de la Lune argentée.

L'hiérophante, d'azur ceint — vaste robe soyeuse — semble lumineux dans l'obscurité de la Loge... Nirà, lumineuse aussi, l'œil fixe.

∴

Les parfums opiacés alourdissent encore la lourdeur atmosphérique de la chapelle ; du dehors un flot d'exaspérantes senteurs, des bouffées morphiniques bientôt plus lourdes que les tourbillons de myrrhe d'encens et d'opium, haleine des roses, des lotus bleus et rouges.

∴

Nirà, sa belle tête appuyée contre les coussins et les tentures du Temple, Nirà dormait du lucide sommeil médiumnitique.

Et les mandolines, les violons, les flûtes, les harpes, transportés par d'invisibles mains, voguant dans l'espace,

remplissent l'air d'accords angéliques, d'une idéale musique ; sans se heurter ils passent, repassent, vibrent la plus délicieuse musique qu'il soit donné d'entendre, immatériels chants presque, chants sublimes auxquels viennent s'ajouter les profonds frémissements de l'orgue dont le clavier aussi scintille, étrange, sous la pâleur spectrale de la Lune.

Proche de la prêtresse, Sâri invoque les « âmes » dont la présence prélude en harmonies.

* * *

Un nuage d'abord vague, très confus, une sorte de brouillard diaphane pâle, monte de l'hiérodoule, s'exhalant de son cœur, cela accompagné d'un murmure analogue à celui de la vapeur qui sort d'un cylindre.

Ce nuage condensé prend une forme, dessine un être homme, femme ; le grand phénomène de la Nature la matérialisation d'un « esprit » (1) vient de se produire et les spectateurs pieux, témoins des forces de l'Au-Delà, communiquent avec ce fantôme devenu chair, avec cette âme, laquelle, par l'intermédiaire de Nirâ, s'est emparée d'énergie, l'a condensée en un corps ; l'un revoit son père, sa mère, l'autre un frère, une maîtresse adorée qui laissent un souvenir de leur venue, un témoignage de leur visitation — soit des cheveux, soit des fleurs.

Tel autre, s'entretenant avec un artiste, un savant célèbres, apprend d'eux à vaincre les difficultés du Travail, à suivre la bonne voie.

(1) Esprit, dans le sens peut-être de volonté, d'astral compactés.

L'hiérophante explique aux fidèles les révélations obtenues.

*
* *

Puis des pétales de fleurs en quantité, des roses magnifiques tombent, jaspent le sol du Temple, délicats apports produits par les fantômes.

DEUXIÈME PARTIE

Nirà aimait rêver sur le balcon-terrasse encadré de grandes fleurs grisantes de deuil et de pourpre; elle s'accoudait avec nonchalence — perdue dans la Nature, soit aux lourdes heures de l'après-midi, à ces heures de rêves pesants que donne le soleil fiévreux de l'Inde, soit le soir alors que les rayons silencieux du Ciel étoilé peignent les ravissements des paysages aux vives couleurs, dans une transparente tunique de pénombre.

Un hamac se balançait entre les colonnes de la terrasse, et dans un demi-sommeil l'hiérodoule montait au pays bleu des rêves, enveloppée de la fumée odorante de cigarettes jaunes d'Orient.

Sàri presque toujours l'y venait rejoindre.

Serrés l'un contre l'autre, ils songeaient délicieusement, repassant ensemble les scènes de leur vie, heureux au sein de l'Inde sublime, de l'Inde lumineuse et parfumée, de l'Inde paradisiaque faite de couleurs suaves et d'enivrante atmosphère lascive.

Les lèvres unies, ils épuisaient la coupe du bonheur sensuel, en une fièvre sans cesse renaissante ; ils immolaient leur corps sur l'Autel de l'Amour universel, de l'Amour, ce Dieu-Eternel, ce seul Dieu.

La possession ! la fécondation par la joie irritante des sens ! les baisers de feu ! Ah ! c'était cela le vrai sacerdoce, compréhensible, obligatoire pour tous, et qui rendait dieux les hommes, tous les hommes, tous les êtres, même les plus inférieurs !

Oui ! faire de la vie, s'unir à deux en un, oh ! quel délire, quel délire, et quels transports d'enthousiasme s'élèvent du Cœur vers la Loi Suprême.

Nue, elle serrait son beau corps de Femme contre celui de son amant, en des spasmes profonds ; elle l'enveloppait de ses bras fauves — et lui, caressait de ses lèvres la peau satinée de Nirà — l'intimité même de sa sculpture, d'où des flots de senteurs s'épandaient, affolants.

Toujours le même amour passionné les brûlait, depuis la première possession, et la possession répétée exaspérait leur amour, sans que la moindre lassitude vînt s'y mêler. Tous les stupres de l'Amour, ils les goûtaient, tous les stupéfiants que peut distiller la Femme, Sâri les buvait !

Faire un, mieux encore, donner plus et autre chose, se chérir davantage, s'exaspérer par la Caresse jusqu'à la Volupté de la Douleur, tel était leur désir irrésistible (1).

(1) Il est nécessaire de rappeler que la Magie ne défend les rapports sexuels à ses prêtres, n'ordonne la chasteté parfaite, que durant certaines périodes d'entrainement. C'est ce qu'avait très bien établi la sacerdoce indou.

*
* *

Et dans les moites instants qui suivent la perte de fluide nerveux, ils s'entretenaient du Passé, ils causaient de leur tendresse, bercés par le sourd murmure exquis, par l'éternelle plainte de la Mer bleue dont ils voyaient l'Azur au loin, dans un flamboiement d'argent et d'or, dans une caresse de demi-teintes métalliques posées par la changeante lumière du Jour et du Soir.

*
* *

C'était là, aux bords de la Mer bleue frangée d'une écume plus blanche que la neige, c'était en face de cette image de l'Infini que Sâri et Nirâ s'étaient avoué leur amour, un an passé déjà.

Depuis leur enfance, ils se connaissaient, et leurs cœurs, inconsciemment, ne battaient que l'un pour l'autre, unis dans la passion de l'Idéal comme dans la Volupté du corps, de la chair.

Mais durant plusieurs années interminables, la noire séparation les attrista. Sâri dut s'éloigner pour étudier la Science sainte sous la direction d'un Mage illustre au cœur même de l'Indoustan, et Nirâ subit les initiations longues et périlleuses qui la consacrèrent hiérodoule du Temple qu'elle desservait maintenant.

Enfin ils se revirent! Sâri, malgré sa jeunesse, fut investi du titre magique d'hiérophante, à cause de la supériorité de son intelligence, et ce fut le temple où officiait Nirâ qui lui fut désigné.

Le Destin sublime scellait ainsi de lui-même leur

union, union bénie de la Nature — car l'Hiérodoule devait se donner au prêtre appelé à desservir avec elle la Loge Alchimique d'Isis, sans ministre alors.

* * *

Sitôt qu'ils se virent, des larmes de tendresse folle, de bonheur suave leur montèrent aux yeux, rosée divine amenant pour quelques trop courtes minutes les joies pures de l'Éden.

Ils se confondirent de suite en un baiser sans fin, ne pouvant que bégayer des mots entrecoupés : « Ah ! te voila ! — Je te retrouve — Bien-aimée et pour toujours ! — Unis ! oh, mon amour, mon Idole ! à deux pour la Vie... ».

Enlacés ils avaient gagné l'Océan — cet Océan que tous deux adoraient du plus profond de leur être, — et s'allongeant côte à côte sur le sable fin de la grève, à l'ombre fraîche d'un arbre magnifique, ils s'étaient dit la puissance et l'ancienneté de leur mutuelle passion.

Egalement assoiffés d'Amour, d'Idéal et de Vérité. Également épris de la Science, de la Nature ! Amants de l'Univers. Epoux aujourd'hui, ministres d'un temple perdu dans la Poésie des Bosquets et du Lac, initiés à la Grande Doctrine, ils voulaient vouer leur existence entière au Bonheur des autres, à l'Humanité souffrante, pour lui donner une parcelle de Joie, une étincelle de vérité !... Et mariés sur terre, eux, ils se retouveraient après la Mort dans l'Espace, progressant ensemble, toujours unis, fusionnés davantage dans le Baiser plus absolu, brillant du diamantique éclat des âmes-Sœurs !...

. . . .

La Mer bleue, la Mer bleu ! ils la contemplaient de leur hamac, cette admirable mer bleue éclatante sous le Ciel bleu comme un ruban de moire laiteuse comme une bande de satin dentelé de blanc pur. A l'horizon, souvent, une bleuâtre blancheur flottait, brouée transparente que le soleil fulgurant irisait de nuances somptueuses le matin — trop crues la journée — et mornes vers le soir — franges d'or, d'opale, de turquoise, de lapis, d'émeraude ; franges roses, pourpres, violettes, mauves ; brocarts rutilants, bleu céleste, violet éteint... et la Nuit, flottantes grisailles que verdissait la Lune, ce « Soleil des Morts »...

* * *

Ils demeuraient étendus sous la véranda, de longues heures, écrasés par la chaleur étouffante, anéantis en leur Rêve sans fin, bercés toujours par l'éternelle chanson, par le susurrement de la Mer d'Azur.

La brise tiède apportait des parfums capiteux exagérés par les ardentes flèches du Soleil luisant là-bas, au loin, sur la nappe aveuglante de l'Océan de Songe.

Ils cherchaient à comprendre le rôle physiologique de la Mer dans l'existence de la Planète — engourdis par leur impuissance à percer ce mystère immense. Ils rassasiaient leurs regards de la Mer changeante, de la Grande Bleu, de la Grande Multicolore — charmeuse et traîtresse, mystérieuse et chatoyante, profonde, insondable — image de l'Infini — miroir du Ciel — reflet du Grand Tout !

La plainte de l'Océan berce le corps et enivre l'âme ; le chant des vagues tristes emplit le cœur, l'oreille, les

sens, de sa mélopée hypnique, semblable au murmure des voies de trépassés, dont les âmes tourbillonnent dans les cadavériques baisers de Lune — et longtemps on demeure éperdu comme inconscient, en présence de la nappe irrisée aux flots de mat argent, aux flots d'étain, fluides rutilants ou d'or étrange, de vert-pourriture.

Ils sentaient la grandeur surhumaine de l'Univers, en face de la Mer, sa vitalité personnelle et indépendante de celle des êtres, ses cellules !

Ils sentaient que l'Univers est une succession de lois s'enchaînant en une évolution inconnue, mais effrayante.

*
* *

De bleue, la mer passait au vert paon lavé de gris terne, certains jours très chauds ; d'épais nuages noirs glissaient au ciel, fleurs d'orage, et le soleil pâli, jetait des poussières d'or jaune sur une petite surface de l'onde. . . . .
. . . .

TROISIÈME PARTIE

Les soirs d'étoiles, Nirà et l'hiérophante scrutaient les magnificences de l'Espace, cherchant la Vérité qu'apportent en leurs gerbes d'or les rayons astraux ; le prêtre et l'hiérodoule étudiaient avec soin la position des Soleils

et des Planètes afin de connaître les événements qu'enfantait l'Akâsâ !

Les terres du Ciel influencent notre mondicule, influencent ses habitants, car tout se tient, s'enchaîne en l'Infinité de l'Univers — car chaque atome de l'Espace agit sur un autre atome, de même que chaque rouage d'une machine détermine le mouvement et l'action du rouage qui lui fait suite.

Et par le calcul des vibrations d'un de ces rouages de la Grande Machine, la prêtresse et son époux, par le calcul de quelques-uns de ces rouages, tiraient la fonction future X du rouage la Terre et de ses denticules, les hommes.

Ils calculaient ainsi les phénomènes de l'Avenir, plaçant en équation le Déterminisme ; au moyen de leurs puissantes formules, ils tiraient les inconnues, et par la pensée, suivaient l'évolution de notre Planète à travers les âges sériels.

Or voici ce que les astres leur apprirent sur l'histoire de la terre — sur son histoire religieuse — voici ce qu'ils prophétisèrent par leurs conjonctions et leurs diverses courses célestes :

Longtemps, longtemps encore l'Humanité subira des arrêts dans sa marche triomphante vers la Lumière — des révolutions terribles mais nécessaires qui paraîtront entraver, quelques siècles, son ascension vers le Progrès !

L'*Atlantide* a disparu, engloutie après des milliers d'années de grandeur et d'intelligence. — Quelques vestiges seuls subsistèrent, qui fécondèrent le nouveau continent émergé au-dessus des mers : l'*Inde!*

Il fallut d'interminables successions de siècles pour

que l'Inde parvînt à la connaissance des pures vérités qui l'illuminent maintenant ; combien de cultes s'élevèrent, tyranniques et vains, despotiques et hypocrites ! combien de cultes idolâtres s'imposèrent avant qu'apparût le culte universel de la Science à peine bégayé par les hommes de l'Indoustan !

Des dieux anthropomorphes, créations des prêtres autoritaires, voulurent se faire adorer, en abaissant l'esprit de l'être, et la route fut longue qui conduisit les âmes de l'ignorance à la splendeur de la Religion de la Nature, de la Religion de la Science symbolique ! longue et pénible fut cette route.

*
* *

Mais, hélas ! les mouvements célestes, la Mécanique universelle, de nouveau dérangeront temporairement ces premiers chants de l'harmonie.

Le Déterminisme des choses veut que l'Inde s'achemine bientôt vers la Décadence ; que sa superbe civilisation disparaisse, qu'elle meure après avoir enfanté les gloires futures de l'Egypte naissante et de l'Orient, lesquels mourront aussi en donnant le jour à l'*Europe !*...

Des milliers et des milliers d'années s'écouleront avant que les filles égalent la beauté de leur mère : l'*Inde*...

L'éclatante Egypte ne sera qu'éphémère ; son apogée durera cinq mille ans, point davantage.

Le symbole excessif la tuera ; ses prêtres, trop fiers, trop jaloux du secret du *Sphinx*, ne le confieront point

au Peuple qui périra de la Religion vénéneuse de l'Idole !...

L'Europe, une contrée sauvage à présent, héritera des préceptes religieux donnés à l'Orient, apportés aux peuples jeunes par les philosophes, les initiés issus de l'Egypte.

Mais quels tristes cultes terrifiants ! quel encombrement de religions contradictoires !

Les guerres, les révolutions, seront nombreuses : l'Europe se formera...

Les enseignements et les lois morales de l'Inde, ce berceau de toute civilisation lui seront apportés d'Orient (lois et enseignements incomplets, sous le rapport scientifique), où ils auront été semés par le sublime Prophète.

La Religion d'Amour et de Pitié refleurira alors ; mais, mal comprise, mal dirigée par des esprits médiocres, elle déviera de la route que lui aura tracée le divin propagateur d'Amour, et la noire théocratie envahira les contrées, guerroyant avec l'aide de l'Inquisition et de l'Ignorance... Une morne stupeur engourdira les intelligences : la barbarie semblera, s'affirmer, on blasphémera la Nature et l'on niera la Science et ses révélations spiritualistes. On ne comprendra point le Ciel, et la vanité, l'égoïsme, seront immenses. Oh ! quelles époques troublées ! Que de révoltes, que de dégoûts, que de luttes fratricides !... que de sang versé au nom de dieux querelleurs et despotes !...

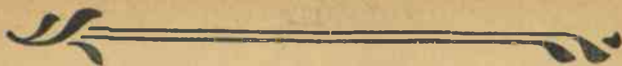
Le sang féconde le Sol où germent ensuite les fleurs de Pourpre !...

* * *

Mais la Science prendra sa revanche ; la Nature recouvrera ses droits méconnus. Le Mysticisme et le Néantisme disparaîtront — complètement cette fois ; et, peu à peu, l'Humanité s'élèvera par l'étude et l'amour, par la Fraternité et l'Egalité, vers la Flamboyante Trinité de Dieu : *Le Vrai*, *le Beau*, *le Bien*, c'est-à-dire l'union des *trois* principes universaux : *Energie*, *Matière*, *Intelligence !*...

Consciente de l'Au Delà, reliée à ses sœurs, l'Humanité terrestre ne possédera plus qu'une RELIGION et qu'un IDÉAL : le DIEU DES ÉTOILES !

L'Astre des Morts



L'Astre des Morts

Une Lune rouge sombre, sanglante, épandant la terreur mystique en d'étranges reflets.

Une mer *noire*, profonde, aux lourds flots, épais d'apparence, mer incendiée par les rayons lunaires; et sur l'épaisseur fausse de cet océan glauque, une brume légère de phosphorescentes molécules...

L'île émerge au sein des sombres éléments, île morne, solitaire, dont le sol brun-roux crie la navrante désolation spectrale...

Et au travers des eaux chaotiques — vers l'île — volent les âmes des morts de planètes; sur les eaux

noires rougies, passent, flottantes ombres violacées, les doubles de ceux qui ont quitté la Terre et que l'attraction destinale conduisit en ces plages.

Les fantômes errent, foulent l'île solitaire et triste, s'élèvent vers l'astre sanglant, vaguement lumineux dans leur astrale enveloppe...

Nulle parole ne fend l'espèce d'atmosphère de ce monde ; nul son ne retentit ; les vagues se meuvent sans écho ; le brouillard toujours demeure immobile

A certains moments — suivant la direction que lentement prend la Lune Rouge — les esprits se réunissent en théories, en groupes de lueurs mauves, en familles d'amour ou d'amitié ; ensemble ils volètent sur la mer toujours noir d'encre ; ensemble ils s'élèvent au Soleil-Lune grenat ; ensemble ils parcourent la brume éternelle, éternellement phosphorée ; ensemble ils plongent sous les flots sombres leur corps vaguement lumineux, et ils dansent, sans bruit, la ronde des trépassés — ronde macabre — sur les vagues muettes qui les lèchent d'un reflet de reflet incendiaire.

Puis, vers l'île ils se dirigent. Sur le sol de l'Ossuaire ils se posent, s'arrêtent — attendant le retour de la Vision...

Alors, sur l'île qui était morne et déserte, qui était sans plantes et sans arbres, sur l'île, d'étranges phénomènes se produisent, des décors féeriques se déroulent, d'innombrables scènes s'allongent, montrant la succession des faits écoulés ; l'Évocation du Passé, des vies antérieures a lieu ; la suite d'images se peint en une bizarre variété de songe — en une série de rêves mélancoliques, terrifiants, calmes.

Toutes les âmes qui se trouvent là revoient leur

existence précédente, leur existence active. leur vie planétaire et réelle ; sur la plage de rêve, sur la plage d'au delà où leurs monades imparfaites se retrouvèrent après la mort terrestre — les âmes contemplent les scènes chéries ou détestées, dont elles furent, avec le corps physique, les héroïnes, les victimes, les actrices.

... Et sous le baiser incendiaire de la Lune Rouge, de la Lune des Morts, les panoramas se succèdent, varient, se hâtent en une kaléïdoscopique marche. . . Des manoirs, des châteaux se dressent ; des ruines s'offrent, entourées de profondes forêts mystérieuses, de parcs, de prés verts et fleuris ; un ciel ensoleillé éclate, des teintes bleues ou d'un cuivre automnal se peignent, malgré la lumière rouge de l'astre qui brille sans cesse. Tout cela se mêle, se confond comme dans les rêves, mais en plus précis — et tels fantômes reconnaissent tel lieu où ils vécurent auparavant, reconnaissent ces sites où ils accomplirent leur étape, effectuèrent leurs actions... Voici des êtres que l'on aperçoit, femmes, hommes, animaux — et les âmes retrouvent — de loin encore — des parents, des amies, leurs maisons, les lieux chers — s'élancent en sanglotant leur peine — en criant (sans voix traduite) leurs tendresses et leurs regrets, leur amour et leurs désirs persistants encore ; mais, à mesure qu'ils approchent, la vision s'éloigne ; ils doivent assister, impuissants, à la fantasmagorie du passé en akasiques images.

Ah ! ce château crénelé, aux terrassses fleuries, parfumées, sur lesquelles, lentement, se promène rêveuse une femme jeune et belle, cet esprit le reconnaît, et il reconnaît aussi la femme, la maîtresse adorée. l'épouse adultère, l'amante prise au mari. Le spectre tend les

bras, son corps astral torturé par les mêmes désirs (beaux ou laids) qui l'assaillirent durant sa vie, mais plus affinés encore, mieux perçus — et il appelle la bien-aimée, il court jusqu'aux piliers de la terrasse, il secoue de ses mains abmatérielles les fondements de l'édifice ; il monte, il atteint l'aimée ; mais alors se recule le décor qu'il suit ; lentement le décor se perd, s'évanouit, mirage tentateur, dans le lointain. Une volupté ardente, douloureuse étreint le spectre qui regarde au fond de l'horizon partir la chérie dont les lèvres se tendent pour un baiser. Cette chérie, sans doute, en ce moment rêve de lui en son château, rêve, sur sa planète, au mort qu'elle aima plus que tout, plus que l'époux adorateur, plus que ses enfants, plus que son honneur perdu. Et en songe, en son sommeil, elle le trouve aussi, portée vers lui comme lui vers elle, — mais ignore son destin, son malheur... — A cette image une autre succède ; une nouvelle scène se déroule évoquant à un autre tout un passé vécu ; de beaux actes se lisent, d'affreuses visions paraissent : images de sang, images de meurtres, de guerres — et chacun juge là ses œuvres, ses efforts, souffre davantage encore avant que de s'élever — car ainsi le veut la Nature qui tient à ce que chaque progrès soit lentement gagné par ses enfants, au prix de mille tortures, de mille souffrances.

* * *

Là, la vie des choses dévoile quelques-uns de ses mystères, la Mathématique du Kosmos se comprend davantage, la Fatalité des choses se marque — l'enchaînement des phénomènes se lit ; les âmes com-

prennent mieux que sur les terres d'exil le Déterminisme de leur existence et l'Idéal qu'elles devaient poursuivre. Les choses participent à la vie hominale, influent sur les actes, apportent, ajoutent aux autres fluides leur énergie occulte.

Les catégories d'êtres apparaissent; ceux-ci furent passionnés, aimèrent beaucoup de maîtresses, goûtèrent à bien des lèvres; ceux-là demeurèrent agames — tels autres fidèles à leur amour unique, et chacun, dans sa manière d'être et d'essayer son idéal, chacun eut raison en quelque sorte, car les uns voyaient leur Idéal de femme *si beau*, si pur, si complexe, qu'ils ne le rencontraient point en une seule, et que plusieurs se trouvaient nécessaires pour composer à peu près l'image éclatante entrevue. Qui dira les douleurs de celui qui poursuivit en vain la vision admirable, la Femme toute belle, la Callista qu'il rêvait? Qui dira ses déceptions à chaque possession de corps imparfait, à chaque baiser de chair médiocre? Et ne fut-il point artiste, n'aima-t-il point ardemment le Dieu-Beauté, celui-là?...

D'autres, rejoignant sur une planète la femme déjà aimée, déjà rencontrée, et réincarnée comme eux, ces autres voulurent avec elle poursuivre leur ascension vers les étoiles; l'amour *d'une âme* les envahit; rien ne put les séparer de cette femme; ni les obstacles invincibles presque, ni les déceptions, ni les infirmités, ni la famille contraire; n'aimèrent-ils point ardemment ceux-là le Dieu-Bonté, le Dieu d'amour?

Et d'autres enfin ne retrouvèrent point ou ne trouvèrent pas la bien-aimée. Le Destin, pour une raison à lui connue, mais utile, les empêcha de rencontrer l'âme-sœur, même la primitive et passagère âme-sœur de

liaison charnelle rapide. Ceux-là vécurent agames, pleurant leur plainte, criant, sanglotant vers l'inconnu du grand amour. Alors ils se dévouèrent à leur Rêve d'amour : ils le chantèrent par l'Art, la Poésie, la Musique, la Science. Et ceux-là n'aimèrent-ils point ardemment le Dieu-Vérité, le Dieu-Lumière ?... — Ah ! c'est que tous, tous les êtres sont conduits par l'inflexible Destin ; c'est que les phénomènes de leur vie s'enchaînent sans qu'ils puissent réagir ; la volonté est une force très latente en l'Homme, une énergie de la Nature, de l'Univers ; l'Homme la possède à peine en germe. Il ne peut lutter que par la Science, l'étude. Oh ! que son libre arbitre est illusoire, quel vain mot ! et c'est pourquoi le Dieu-Nature ne punit point l'être ; il épure simplement par la souffrance ; il dégage les âmes de leur gaine de matière lourde formée par les parasites élémentaux, afin que ces âmes-diamant s'élèvent nécessairement vers la Lumière ; c'est par amour que la Nature éprouve ces âmes, les fait souffrir afin de les rendre brillantes et pures ; plus l'âme est inférieure, lourde, plus elle est longue à pleurer et à monter ; moins elle contemple la Raison et la Beauté... — Aussi cette Ile, cet ossuaire à Lune rouge de sang n'est-il point un lieu de grandes douleurs sans espoir. Cette Terre des Morts, cette planète en apparence lourde — planète éthérée en réalité, *astrale* — est un lieu de transition ; là se rendent les esprits entourés de leur enveloppe astrale, du double physique ; là vont les âmes des planètes inférieures — parmi lesquelles celles de notre système solaire — et dans des souffrances extra-terrestres, donc indicibles — les spectres achèvent de s'épurer, se débarrassent de leur corps double. En ce pays à mer noire, en ce pays de solitude,

de silence, de Lune Rouge, de noirs phalènes, en ce pays du songe ils méditent, pensent, cherchent le but à suivre et comprennent des lois de l'Univers. L'Harmonie de la Nature leur apparaît ; ils savent que tout est Harmonie, que tout, même le mal, concourt à imprimer la mélodie éternelle, le chant, le chœur universels. Car ils n'ignorent point ceci : que la vie à travers l'Infini peut se comparer à un livre dont les êtres sont les caractères, les lettres. Or les caractères diffèrent, varient : les uns sont grands, d'autres petits ; les uns sont mieux tracés que les autres ; mais cela n'influe en rien sur le livre lui-même, sur son Esprit, sur son Idée. Chaque lettre apporte à l'œuvre sa personnalité ; chaque caractère réalise pour sa part une parcelle de l'Idée du Livre. Cette Idée, but du livre, vibre à travers toutes les pages, tous les mots, et les phrases peignant le mal, l'ombre, ne sont pas moins nécessaires à l'Unité de l'Œuvre, à sa fin, à son âme, au contraste des images à la compréhension du tout, que les phrases décrivant le Bien, c'est-à-dire la Lumière, la Supériorité, la Clarté. Quelle responsabilité portent ces lettres incarnant, exprimant du Bon ou du Mauvais ? N'est-ce point l'auteur du volume qui les a placées suivant les lois inflexibles pour réaliser en style (en émanation) sa propre volonté ? et *tous* ces mots n'ont-ils point servi à élever le Temple, à personnifier l'Harmonie générale ?... Ainsi les individus, caractères du Grand Livre de la Nature. Chaque être concourt à l'édification de l'Idéal, chante une note, haute ou basse, de l'Hymne divin.

. . . .

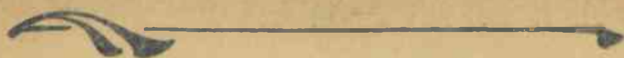
Et sur l'Océan noir — après la vision triste, mais voluptueuse — glissent les Fantômes, les Fées d'ombre.

L'Astre des Morts, sans arrêt, caresse de fluides rouges adoucis ces Anges muets qui remportent en eux-mêmes le Souvenir exquis du passé de Rêve et l'Espoir fol du Sidéral Avenir.

O Amour, ô Amour, tu les berces de ton ardeur — sur tes ailes de feu tu les soutiens — tu les enivres ces anges — de tes baisers célestes — car ils attendent l'*Ame-Sœur !*



Conte Alchimique



Conte Alchimique

La Pierre Philosophale

Presque à son déclin, le jour diminuait lentement, s'attendrissait en de mourantes lumières très douces.

Le vieil alchimiste Pendevigius, accoudé sur sa lourde table de travail encombrée de manuscrits étranges regardait d'un œil las et distrait, sans presque voir peut-être, les teintes vespérales glissant leurs calmes baisers le long des murs noircis du laboratoire.

Une cornue de verre cristallin brillait, irradiant les rayons solaires ultièmes, et le cuivre d'appareils bizar-

res s'animait d'une intense flamme dont les aigrettes auréolaient le front puissant du vieillard et la blancheur de sa chevelure...

Pendevigius se dressa, se mit à parcourir la salle, tête basse; la songerie l'obsédait mais sans qu'il parvînt à en détacher son esprit l'espace même d'une minute...

Usé maintenant, proche de la tombe, il ne conservait plus l'Espoir magique; la maladie, l'épuisement, le poussaient à la mort avant qu'il eût réalisé son œuvre, cette poudre rouge de projection, but de son existence entière, de ses ardentes recherches...

Il repassait à nouveau sa vie : que de travaux pourtant ! que de patientes, longues et périlleuses tentatives en lesquelles avaient tôt sombré sa fortune et sa santé ! Point de jeunesse pour lui — et point d'amour.

Les battements de son cœur, il les avait détournés de la Femme, les consacrant à l'Alchimie son unique maîtresse.

Et quelle jalouse que cette amante cruelle! Elle ne souffrait aucun partage, absorbait tout son être ; il fallait — tout en la blasphémant, en la maudissant parfois — l'aimer jusqu'au trépas !

Pendevigius s'était cloîtré en son temple austère. Absolument, il se retira du monde, se refusa les féminines affections, pour vouer, sans arrière-pensée, ses forces intégrales à la tyrannique Chimère.

Jamais il n'eut de maîtresses, jamais il ne connut les douceurs du farniente amoureux. Sans cesse il étudia.

De longs jours, d'interminables nuits, toujours solitaire, il avait recherché le ferment métallique dans les divers métaux, épris de la Philosophie Hermétique comme le dévot de sa religion, car, désintéressé, très

riche d'abord, il n'avait d'autre souci que le triomphe de la seule Vérité !

Tour à tour, le Fer, le Cuivre, le Plomb, l'Etain, l'Antimoine, l'Argent, l'Or surtout, avaient été soumis à ses investigations répétées.

Convaincu de l'Unité de la Matière, du Cycle des Eléments et de l'Universelle Métempsycose, il faisait réagir sur les métaux — pour en extraire le sperme essentiel — la quintessence du Mercure spécialement préparé, l'âme de la rosée distillée selon les rites, l'esprit de divers sels qui devaient constituer le Mercure des Philosophes.

C'était là le premier ferment issu de la Magnésie mystérieuse, et ce ferment agissait sur les corps pour en tirer d'autres ferments qui, combinés avec le Mercure des Sages, conduisaient à l'obtention, par cuisson dans l'Œuf et sous l'Athanor, de la Pierre transmutatoire.

Ainsi, de mille manières, d'après une quantité de recettes, il avait uni le Soufre, le Mercure et le Sel, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, la Force, la Matière et le Mouvement, selon l'Hermétisme, mais sans rien produire, hélas ! qui donnât l'Or par projection.

Oh ! comme il se rappelait ses angoisses, le malheureux, les affres inouïes de l'expérience suprême, les spasmes de l'espoir et de la navrance...

Pendevigius s'arrêta brusquement auprès de ses fourneaux, des cornues et des fioles qu'il se mit à contempler de ses yeux battus, mornes, éteints, cerclés de noir sinistre.

Il s'aperçut, réverbéré en la glace d'un métal.

Dieu ! qu'il était donc ridé, jauni ; sa face ressemblait déjà à la tête d'un mort, au squelette hideux, grimaçant, sans nulle chair saine.

Et désespéré plus que jamais ce soir-là, vieux, presque moribond, il pleura.

De grosses larmes coulaient, coulaient, de très grosses larmes irisées qui tombèrent par hasard dans l'alambic où se trouvaient conjoints des ferments métalliques.

Le feu chauffait doucement la mixture, et Pendevigius pleurait, pleurait toujours, à la réminiscence de ses douloureux souvenirs ; il revoyait ses pénibles et vains efforts, sa vie de souffrance et d'horrible solitude irréparable ; une très jolie figure de femme qu'il avait aimée jadis, vers les vingt ans, mais dont il avait, fanatique de la seule science, arraché l'amour de son cœur saignant, tremblota devant lui, adorable et ironique...

Mais, ô surprise extrême ! Ces larmes d'artiste déçu, de savant enthousiaste, de vieillard navré, ces larmes, par l'effet magique du désir absolu et de leur composition alors exaltée, produisirent le Miracle ; leur nature intime même, aidant, servit de *Sel*, de *Spiritus mundi*, à la mixture composée de *Soufre* et de *Mercure* métalliques — de sel animique quintessencié, élément d'union intermédiaire, semence vibratoire et fermentative par excellence ; et peu à peu sous la flamme patiente, sous les yeux extasiés de l'Alchimiste, l'Œuvre se forma, blanchit, puis devint rouge, très rouge, purpurin...

* * *

En tremblant, il prit de la poudre — lorsque sèche — et projeta sur une masse de plomb en fusion ; de l'or pur apparut ! Le Plomb, tout le Plomb devint OR !

Il avait enfin réalisé le Grand-Œuvre, Pendevigius l'Adepte !

Le Rêve de toute sa vie s'était matérialisé magnifiquement.

Et d'émotion folle, d'un coup brusque au cœur, il mourut transfiguré, tandis que de nouvelles larmes, perlant une à une, diamants mouvants — multipliaient l'Action transmutatoire de la Pierre qu'elles baignaient avec amour.

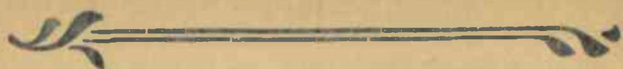
Dans le laboratoire aux murs noircis, une cornue de verre cristallin brillait — et le cuivre d'appareils bizarres s'animait d'une intense lueur dont les feux auréolaient le front puissant du vieillard trépassé et la blancheur de sa chevelure...

Mais aussi rougeoya un superbe lingot d'or éclatant que le Soleil, à l'agonie, illuminait de ses flammes.

Juin 1895.



Les Saisons



Les Saisons

Teintes de Printemps

Oh ! quelles splendides journées, ensoleillées, mouvementées, enivrantes, frissonnantes de lumière et d'ardeur.

Pas un nuage au ciel d'un bleu tendre ; une intensité magnifique de jour, et des soirs admirables, aux teintes douces, tranquilles, reposantes.

La verdure des feuilles possède un éclat unique de jeunesse et de fraîcheur ; elle est d'une onctuosité divine, et les moindres nervures sont tapissées d'un léger duvet virginal.

Plantes, fleurs, bêtes, éclosent de nouveau à l'Amour,

apportant d'idéales aspirations, des rêves de fidélité, de joies inénarrables, poétiques, et pourtant si matérielles, faut-il le dire, si... grossières.

La Nature s'éveille tremblante, semblable à une inquiète jeune fille dont la pudeur s'émeut d'un imperceptible attouchement ; les boutons parfumés s'entr'ouvrent à l'éblouissante vibration des rayons solaires, calorifiques et électriques...

Des chants mélodieux et caressants retentissent partout, se devinent même plutôt qu'ils ne s'entendent. Les oiseaux gazouillent, vifs, pétulants, amoureux ; les hirondelles reviennent prendre possession de leurs nids abandonnés ; les insectes voltigent joyeusement, bourdonnent, frappent l'air de leurs ailes musicales, jaspent l'espace de leurs couleurs également empreintes d'un renouveau, nuances plus fraîches plus tranchées ; ce ne sont que corsages de rubis ou d'émeraude, de topaze ou de saphir ; que casques de diamants, corps noirs ou gris, cuirasses multicolores s'harmonisant avec le milieu vital, se dissimulant parfois lorsque l'infériorité au combat est notoire ; on appelle mimétisme ce dernier phénomène dû à l'absorption par l'animal, de la couleur analogue à celle du milieu avec qui il doit s'identifier pour sa sécurité.

Ces insectes se transportent de plante en plante, de fleur en fleur, effectuant ainsi des croisements, des unions, des mariages, par le transfert du pollen, créant des individus nouveaux, facilitant les rapports sexuels.

Au bord des mares, le spectacle est plus intéressant encore à contempler, car il présente encore plus de grâce et de fraîcheur, car la palette comporte plus de nuances !

Le Soleil s'irradie au travers de l'onde, attirant des

herbes, des algues, des mousses bizarres aux flancs desquelles sont collés de fantastiques animaux : hydres, diatomées, etc... etc...

Les hydromètres marchent à la surface de l'onde, êtres hauts, singuliers et curieux ; les dystiques, requins de ces étangs, poursuivent leur proie avec une persévérance d'affamés, et laissent admirer leur carapace dure, robuste...

Les cousins bientôt voltigeront en essaims nombreux au-dessus des marais, ayant quitté leurs larves, tourbillonnant d'une façon vertigineuse, sous la feuillée et la lumière irisée.

En un mot, ce monde de l'eau est un monde à part, dont les habitants possèdent une structure bien plus fine, bien plus séduisante, bien plus mystérieuse encore que celle des autres êtres. C'est là un monde étrange, de rêve féérique.

Très légers, très petits, très délicatement sculptés, les insectes des marais rappellent les fées, les visions éthérées, les lutins, les gnômes, les ondins, les esprits dansant le soir au clair de la Lune bleue, ou se reposant durant le jour sur de larges divans, dans des palais magiques, au sein des flots : les pétales des grands nénuphars blancs et jaunes, telles sont leurs demeures enchantées...

Certes la Vie est un problème passionnant à scruter, aussi bien sur le sol que près des eaux, mais l'on est particulièrement attiré par la physiologie aquatique, par les troublants petits types animaux ou végétaux qui peuplent les marais, les étangs, la mer...

Je ressens à cette étude un charme exquis, indescriptible ; je revis des scènes inouïes, un peu vagues, fort

sensibles à mon cœur ; je revois des sites passés, des paysages mélancoliques aux teintes très impressionnantes, qui me semblent âgés de milliers, de milliers de siècles !...

Ils m'apparaissent, ces êtres voletant au-dessus des marais, comme des anges bizarres aux ailes insaisissables, qu'entoure une auréole impalpable d'or et de pourpre...

La Terre elle-même, le Sol, n'ont plus la nuance des autres saisons ; la terre est plus grasse, plus luisante, plus forte en vie ; l'été elle est grise, ridée, assoiffée, épuisée ; l'automne, la terre se repose, impassible recevant en son sein les détritus organiques ; l'hiver elle sommeille, reprenant ses forces, faisant provision de corps nourriciers, les distillant, les combinant ; et au printemps, elle apparaît dans toute sa robustesse et sa saveur puissante.

Elle est l'Amante !

Le langage des Plantes n'a pas cette note triste des feuilles se choquant à l'automne et se pleurant, dans un sanglot, cette phrase : Je vais mourir !

Eh non ! il ne s'agit pas de mort, maintenant, mais bien de vie ; les feuilles, les fleurs ne sanglotent plus, tordues par le Vent ; elles se baisent avec passion, se pénètrent avec folie sous les transports parfumés de la brise, en murmurant :

J'aime !

Et le soir, elles s'inclinent lentement, point fatiguées, seulement un peu énervées ; elles s'endorment (oh ! d'un léger sommeil) sous la pluie de feu des étoiles limpides — répandant une senteur grisante de jeunesse, de force, d'amour non consommé !

Et l'Homme, lui, choisit cette heure de repos pour aimer.

Sous l'influence de cette universelle détente, il veut donner un corps à ses désirs, une forme à ses rêves d'adolescent. Sa bouche anxieuse cherche une bouche veloutée, parfumée, féminine.

La Femme! cette vision splendide, voilée, inconnue jusqu'alors.

Ses yeux cherchent des regards ardents et luxurieux; son corps demande un corps pour s'en rassasier.

Mais, moins heureux que les autres compagnons de cet exil terrestre, l'homme et la femme ne sont pas toujours aimés.

Bien souvent leur cœur bat sans qu'un autre cœur leur réponde. Bien souvent leur besoin d'affection et de tendresse se fane sans avoir connu la lassitude exquise du bonheur assouvi — car les plus beaux et les plus intelligents sont aussi les plus aimés. Malheureux sont les êtres laids, les infirmes et les pauvres d'esprit! Ils ignoreront les ivresses partagées de l'amour; ils végéteront inutiles, tristes, sur cette planète impitoyable, phénomènes anormaux, individus manqués.

Mais le Printemps radieux existe quand même pour eux, les illumine comme tous les êtres d'une mystique clarté aux reflets d'arc-en-ciel. Le Soleil berce leurs rudiments d'idées, les transforme en de vagues mirages célestes; le parfum des fleurs les assoupit béatement, et leurs regards demeurent supendus, extasiés, aux flocons de l'Espace, nuages imprégnés de nuances mauves, bleues, violettes, roses — de pourpre et d'écarlate.

(Avril 1893).

Ruines et Fantômes

Un temps apollonien ! C'est le Printemps ! Ah le Printemps ! Que ce mot renferme de choses, d'impressions, de souvenirs, de tristesses, de gaietés !

Le Soleil, durant le jour, dore les arbres dont les feuilles sont satinées et naissantes, anime le gosier des oiseaux, communique la vie à la terre, aux végétaux, s'unit en quelque sorte à la Nature.

Des parfums vagues, délicieux, emplissent l'air, le matin et le soir surtout — le matin spécialement — senteurs fraîches, virginales, imprégnant l'âme d'une joie intense d'un renouveau de plaisir.

La sève monte, le cœur bouillonne, le sang, brûle, les pensées affluent.

Et le soir, c'est la Lune déversant un flot de paillettes argentées, blafardes, fantômesques, sur les vieux murs, sur les arbres immobiles, sur les terrains parsemés de végétaux ; ce sont les étoiles claires et calmes influençant la planète engourdie ; c'est Uranie présidant aux mystères nocturnes...

Accoudé à ma fenêtre, je regardais cela, et des sensations vécues, anciennes, indescriptibles, indicibles, m'assaillaient...

Ce rayon de lumière solaire, où donc l'ai-je vu déjà semblable ? Il me rappelle avec une étonnante précision, tel jour, tel moment, telle heure pourtant banale de ma vie, éternellement fixé dans mon esprit à cause de sa coïncidence avec cette vibration lumineuse... Et alors une foule de souvenirs me reviennent à la mémoire,

s'enchaînent d'une façon bizarre, sous la magie du passé, sous la caresse féerique de « l'a été », de l'écoulé pour toujours... Couleurs et parfums étranges...

Certaines impressions même sont si vagues qu'elles évoquent l'antérieur, l'angoisse de la préexistence... Cette surprise de la Lune à travers le feuillage, ce reflet sur la terre et les murailles, quelle singulière émotion ils me causent ! A quoi se lient-ils ? à quels événements ? Il se produit en moi à ce spectacle quelque chose d'incompris, un je ne sais quoi intraduisible par les mots, que je perçois sans pouvoir le fixer.

Ce sentiment est accompagné d'un effroi non moins irraisonné, d'une terreur inouïe, sans corps, sans but, diffuse, d'une mélancolie extraordinaire faisant s'ouvrir très grands mes yeux, les rivant sur la couleur de cette lumière de lune, sur les ombres dansantes, et sur la lente théorie de fantômes qui hantent mon esprit.

Oui ! cet assemblage de couleurs, de tons, de nuances, produit sur mon être un effet ressenti depuis toujours, depuis que j'*existe* et il s'associe aux phénomènes innombrables de toutes mes existences ; et devant moi, un instant, repassent comme si je les vivais en ce moment, des heures de mes enfances, de mes jeunesses, écoulées par ci, par là...

Rêves vécus ; enchantements exquis mais tristes et troublants, auxquels se mêlent l'Amour, l'Ennui et la Pitié — le Sang aussi...

En toute saison, j'éprouve cette fantasmagorie réelle ; en hiver, lorsque la neige couvre le sol d'un épais manteau blanc et que le bois est noir ainsi que les vêtements des oiseaux ; en automne quand le Soleil est rouge, les feuilles jaunes et tombantes, presque mortes ; en été par

les orages, les pluies odoriférantes et lorsque la chaleur torride dessèche les fleurs rouges, dans un flamboiement de Soleil embrasé.

La musique me plonge dans cet état endolorisant, illuminé par le prisme trompeur du temps, embelli par la distance évocatrice des illusions et des mirages...

Alors, tandis que les notes s'égrènent, mes oreilles sont frappées par les bribes d'une conversation remontant à des siècles peut-être; je revois tel geste, telle figure, je me retrouve de mille façons diverses aperçues comme au travers d'un voile; et devant mes yeux éblouis, fascinés, se déroulent les images de mes vies, une profusion de couleurs, de sons, de sensations, de désirs, de femmes tant aimées, de sites, de châteaux et de jardins, de remords, d'impuissance, de désespoir... le tout vain mais charmeur quand même et malgré le pénible, le lugubre ou l'anéantissant; car ces voltigements sont les Fantômes du Passé devant nécessairement un jour s'unir aux Fantômes de l'Avenir; et tous ces Fantômes qui constituent la Conscience intégrale de ma personne s'évanouiront en Fantômes du Néant quand mon âme aura échappé aux tourbillons des morts et des renaissances pour entrer dans le Nirvana de la Quiétude.

(Avril 1892).

Teintes d'Automne

O saison mélancolique, saison à couleurs bizarres, tramées de tristes soupirs, de vagues ombres jaunes et

rouges, ternes et crêpées — saison de pleurs très doux et de deuil, je t'aime !

... Oui !.. j'aime ces reflets blonds-brûlés caressant de caresses de regrets les feuillages mornes, fanés, branlants, les bois des arbres presque noirs, l'herbe maussade, la terre somnolente, les ruisseaux plaintifs et les grands nuages lourds...

La nature s'engourdit, s'endort ; la vie se recueille et se raréfie ; la sève est absente ; plus de rêves joyeux, plus d'amour, plus de tendres aspirations... Rien que des regrets et des soupirs ..

Une à une tombent les feuilles, arrachées par le vent, entraînées sur le sol désert, mortes et passives... Où courent-elles ainsi ? Quand leur voyage prendra-t-il fin et quelles transformations subiront ces squelettes végétaux !

Plus de fleurs diaprées de mille nuances brillantes.

Les oiseaux ne chantent point leurs gais refrains sous les arcades de verdure, leur plumage s'est assombri comme leurs pensées ; les insectes ne voltigent plus, de ci, de là, froissant l'air, harmonieusement, du battement de leurs ailes transparentes, pompant le suc des plantes, s'essaimant alentour de l'onde... Les désirs ont vécu, les papillons ont terminé leur carrière éphémère ; la jeunesse est loin ; c'est le sépulcre qui est ouvert !...

Gazouillements, fraîches couleurs, parfums subtils, ciels d'azur, de pourpre légère, de teintes fines si délicates, se sont évanouis dans le mirage du Passé ; à ces enchantements délicieux ont succédé les horizons plus sévères, les teintes fauves d'un soleil fuyant qui baigne les choses de tons rouillés très mélancoliques, mais d'une empoignante beauté.

L'Automne ! Automne de la terre et automne des hu-

mains ! Chute des feuilles et chute des espoirs, des illusions, des rêves, des joies, de la grâce printanière, des ivresses amoureuses, affolantes ..

Une lumière jaune-rougeâtre enveloppe l'ultime feuillée, communiquant aux choses une teinte de cuivre étrange.

Ces ondulations glissent le long des troncs sévères, des murs solitaires entourés de plantes grimpantes, attouchent les minéraux, les cailloux en apparence inertes, les mottes terreuses, les barrières des prairies, les masures abandonnées et croulantes...

Et à l'horizon, l'étoile brûle impassible, mais son insoutenable éclat estival s'est voilé ; les couches d'air épaissies l'étreignent, et ses rayons ne sont plus si ardents.

En haut, au ciel, de grosses bandes nuageuses sillonnent l'espace, lourdement cisaillées et grises.

Oh ! ce n'est plus le tourbillon vital de juillet ou d'août ; ce n'est plus ce même hymne triomphant de gloire, de puissance et de fierté sereine. L'harmonie persiste, mais la musique a changé, le rythme s'est alangui.

Aux délirantes chansons, aux spasmes et aux étreintes d'amour, aux baisers anxieux, à la possession fiévreuse, à la vigueur, ont succédé les murmures de la vieillesse, la lassitude, les hésitations de la caducité, les pleurs stériles, les larmes coulant en gouttelettes bien amères sur des physionomies ridées, usées, les gémissements vains qui secouent de frissons éplorés jusqu'à la suprême torsion finale...

Et tout cela danse une sarabande vertigineuse : feuilles, branches, brins d'herbe, plumes, mouches, pensées, désirs, projets, charmes de corps et d'esprit, cheveux bruns et cheveux blonds, amitiés, illusions, idéal, amours,

espérances, — tout cela tombe, jaunit, se confond dans son ardente course vers la tombe, le cimetière, l'Inconnu, l'Au-Delà... Vite, vite!... encore plus vite!...

Et la ronde continue, sourde aux regrets, aux imprécations, aux larmes, fauchant, coupant, fanant. Vite, vite!...

La mort est là qui guette ses proies fatales. Et les âmes s'effeuillent, et les âmes s'envolent vers l'infini, ouvert comme un gouffre béant.

Ames de pères, âmes de mères, âmes de fils, âmes de filles, âmes de frères, âmes de sœurs, âmes d'enfants, âmes de maris, âmes d'épouses, âmes de fiancés, âmes d'amants, âmes d'amis, âmes d'inconnus, âmes d'abandonnés, âmes d'animaux âmes de plantes, âmes de choses, âmes d'atomes!... C'est une pluie d'âmes, une pluie!...

Ensemble, unies, égales entre elles, ces âmes partent, ces âmes quittent la planète pour éclore de nouveau, pour s'épanouir à une autre et peut-être meilleure existence...

Le vent souffle tristement, et sa voix semble annoncer l'arrivée prochaine de l'impitoyable visiteuse ; ses efforts ne sont point violents, mais ils accomplissent leur œuvre de destruction ; quelques secousses, et le sol est jonché de cadavres innombrables...

Le soir, au crépuscule, les nuages s'illuminent, de rouge ardent, puis un brouillard très froid s'étend. La lune bleuit et verdit les choses d'agonisantes marbrures pâles, et les feuilles tombées, en leur recroquevillement, paraissent comme enveloppées d'un linceul presque immatériel tissé d'effluves. Le silence, en automne, ouate la terre. Un calme mortuaire étreint les lieux jadis bruyants et animés. Le recueillement, la retraite du trépas commencent. Les deuils surviennent.

Les sens sont obsédés par ce craquement spécial des feuilles crissantes, parcheminées, frottées l'une contre l'autre par la brise, avec un son plaintif, monotone et métallique.

Et pendant que tombe la nuit angoissante, involontairement nous évoquons les souvenirs heureux ou tristes, les spectres de l'autrefois, les actes finis pour toujours, les parents morts...

Le cœur se serre, les yeux se mouillent, le cerveau chavire ; l'on se plaît quand même à ruminer ces réminiscences entourées d'une auréole séduisante.

C'était il y a cinq ans, dix ans, vingt ans et plus.

Le Soleil dorait l'horizon, ou la Lune communiquait à la terre ces nuances indescriptibles... Un rayon de lumière se jouait en tel endroit, sur telle fenêtre, sur telle fleur, sur telle marche d'escalier, sur ce pavé, sur cette mousse, sur ce cadre, sur un tapis ou un meuble disparus, mais qu'on n'a point oubliés...

Le père vivait alors, on était joyeux. Il est parti depuis longtemps. Son visage, ses traits se sont effacés ; seulement, par intervalles rapides ils retraversent la mémoire, y imprimant les moindres détails.

Il portait un vêtement de telle couleur, une pelisse de fourrure ; on traversait un bois, en Bretagne, suivis par un vieux chien noir, un épagneul très doux, mort aussi...

Le décor change : c'est un pays de montagnes ; des pics surgissent, des routes sauvages : l'Auvergne.

Nouveau panorama : un soleil intense et un ciel d'azur, sans taches ; de la verdure assez terne, des dattiers, des oliviers, des orangers, des citroniers odorants : le Midi charmeur. . Une allée, un arbre, un mur, une

fleur, la mer bleue, une figure inconnue qui traverse le tableau ; on croirait revivre ces jours écoulés, parler à nouveau les mêmes conversations, baiser encore le même front calme et blanc.

Puis surgit l'horrible vision de l'agonie et du cadavre.

Il se meurt, sa voix est éteinte, sa main faible. On a recommandé de ne point pleurer, car cela lui ferait mal... Un baiser rapide et effrayé, un bonsoir, le dernier...

Il est mort ! Etendu sur son lit, en habit, très pâle, mais très beau. il dort ! il rêve...

Est-ce pour l'éternité ? Son âme est-elle dissoute ?

Dissoute aussi l'âme du cher grand-père, fauché un jour gris de mars ?

Le Néant succède-t-il à la Vie ? l'Automne et l'Hiver n'ont-ils point de lendemain ?

Après l'Hiver gelé dans son linceul, le Printemps reparaît, fertile et chaud ; les fleurs multicolores apparaissent, les bourgeons pointent, les feuilles se développent, les parfums s'épandent, les insectes chatoyants sortent de leur chrysalide et s'envolent sous la tiède haleine d'une brise embaumée ; les oiseaux gazouillent et s'aiment, le soleil brûle, les nuages s'irisent de teintes variées, le ruisseau murmure sa mélodie nouvelle. Le Chant éclate sonore et reconnaissant. C'est la Fécondité !

Ce n'est point une résurrection, c'est une transformation ; la même Vie intarissable se continue, animant de jeunes organismes. Ils mourront comme sont morts leurs aînés, mais comme eux ils subiront l'effet de l'éternelle Loi du Monde : **L'Evolution Indéfinie**.

(30 octobre 1892).

Impressions Automnales

Une poignante et suave fin de journée d'automne... Le ciel était balafré de nuages blancs et gris laissant comme « suinter », par endroits, des taches bleues très irrégulières.

Au loin, la ville — le clocher découpé de la mairie et le dôme de l'église profilés sur un fond de grisaille — un bouquet d'arbres épais dissimulait les maisons derrière une verdure assombrie.

Le Soleil jaune-pâle, attiédi, imprégnait de la mélancolique teinte automnale, les champs, les herbes grêles, la terre lasse, les choses impassibles, la Nature déjà sénile.

Quelle profusion attristante de nuances dorées, cuivrées, mauves et mourantes s'éteignant en demi-ombres affinées, exquises, mais dont la contemplation étreint l'âme d'une angoisse extrême, aiguë, car elle perçoit que la décrépitude finale est commencée, que la pourriture accomplira bientôt son œuvre de fermentation, réduisant à l'état de fumier les fleurs parfumées, les feuillages onctueux...

Elle voit les larmes des plantes, des êtres, des choses ; elle entend leurs plaintes navrées, leurs lamentations vaines ; elle remarque le voile de deuil déjà jeté sur tout, la brunissure fauve des feuilles, la couleur rousse du sol, la fatigue alanguie des fleurs.

Et l'âme elle-même ressent l'influence de l'automne, éprouve un malaise profond, un spasme douloureux.

Atome de cette nature désolée, l'être humain vibre à l'unisson des êtres qui l'entourent ; il souffre de la souf-

france ambiante; une amère détresse le désagrège...

Tandis que je fixais le bouquet de verdure enceignant la ville, des images très mélancoliques défilaient en cortège devant mon esprit.

Je voyais des rues provinciales, désertes, silencieuses, tristes et mornes, parsemées d'herbes folles entre les pavés — éclairées par ce soleil pâle et jaune...

Je revoyais des quartiers chers, des ruelles archaïques si souvent foulées par mes pas, une fenêtre de la terrasse Notre-Dame, et là une jeune femme dans les cheveux blonds de laquelle se jouait l'éclat angoissant de l'Astre ; et il me semblait que je regardais des panoramas d'autrefois, des endroits connus il y a des longues années, jadis — et ce recul imprécis rendait encore plus triste ma vision encadrée de perles, de *larmes* d'or qui l'enchâssaient. . .

Je croyais entendre une confuse musique aimée, jouant un air Louis XV ; et ces images vives, éphémères, lancinantes, indescriptibles par la plume, m'impressionnaient étrangement à cause de leur couleur, de leur demi-silence, de leur grâce légère.

Elles me faisaient l'effet de rêves troublants qui reviennent à la mémoire, vous hantent de *leur teinte de cire*, et que l'on essaie de retenir et de fixer.

Tantôt, je *la* voyais travaillant à sa croisée, le sourire aux lèvres, le regard perdu dans l'azur d'un ciel moins bleu encore et moins profond que l'azur de ses grands yeux luisants et lourds.

Tantôt. elle traverserait une rue sous l'ardente et suprême caresse du soleil qui la baisait de ses feux splendides et s'irradiait en couronne autour de sa chevelure fauve.

Et la réalité de mon amour semblait comme auréolée d'une apparence de songe divin.

Et la réalité de sa personne disparaissait derrière la diaphanéité énamourante d'une angélique vision...

Je buvais la lumière encore ardente qui baignait son corps et en moulait ravissamment les lignes en des contours de rayons d'or attendris — ce corps souple, svelte, beau, odorant, son visage d'une coupe si fine, sa figure de madone encadrée de mèches rebelles et chatoyantes ; les yeux longs, les lèvres roses veloutées, dont le parfum me caressait encore, ses lèvres humides découvrant des dents éclatantes, se détachaient sur le teint un peu mat de la peau.

Enfin, c'était *elle* qui repassait devant moi, elle, enveloppée toutefois d'une inexprimable et voluptueuse mélancolie pareille à la mélancolie du paysage éclairée maintenant de lumière triste et rouge — et cette voluptueuse mélancolie enveloppait aussi le souvenir de nos voluptés mortes, de nos baisers morts, de nos étreintes fanées, et ce soleil d'automne illuminant le songe noir et rouge des amours charnelles, lui donnait une saveur âcre inoubliable.

Qu'elle était triste cette belle vision, oh ! quelle était triste !

(Septembre 1893).

La Chute des Feuilles

Une journée grise, terne, lourde ; une atmosphère humide, un ciel monotone.

Des effets de lumière triste, très troublants car ils peignent la Mort, car ils évoquent de lointains souvenirs pleins d'angoisse à cause de leur distance, souvenirs éloignés auxquels s'ajoutent les impressions actuelles, récentes, moins singulières peut-être et moins navrantes dans leur mélancolique douceur, mais non moins émotives.

Les maisons exhalent un aspect vieux, ainsi que les rues, que les pavés, que les jardins grillagés ; il me semble, durant cette promenade, revivre des moments que je sens très anciens, écoulés depuis des années nombreuses, des centaines d'années même ; il me semble revoir, une seconde rapide comme l'éclair, des endroits antiques, aimés, parcourus, des visages chéris de femmes jeunes et belles et rieuses...

Aurais-je déjà vécu ici, il y a quelques cents ans ? aurais-je foulé la terre de cette place St-Jacques jadis un cimetière entouré de verdure, que je *vois* si nettement et où je m'imagine être par une matinée ensoleillée d'automne, auprès d'une amie délicatement belle ?

Oh ! quelle angoisse morbide, indicible, me contracte le cœur durant ces courtes secondes hallucinantes. Je voudrais retenir ces images, les fixer, les dépeindre, et elles m'échappent hélas ! et elles sont indescriptibles, car elles sont générées par un déterminisme inconnu et déconcertant.

Une sensation de solitude accompagne l'évocation de ce tableau — de demi-solitude, de demi-silence délicieux, de cette solitude et de ce silence de petite ville isolée, presque campagnarde, alors qu'il n'existait encore ni chemins de fer, ni télégraphes, ni modernes progrès...

Et toujours ces réminiscences se réveillent en moi, avec plus de force, le dimanche, quand la musique joue sur cette place St-Jacques ; ces visions intenses me plongent dans des rêveries sans fin, m'évoquent des teintes poignantes et des scènes de jeunesse première et d'autrefois mystérieux...

A l'automne, davantage encore.

La lumière se joue sur des feuilles rougies et tombantes, caresse le bois presque mort déjà ; le vent souffle par moments, faisant tourbillonner les feuillages qui jonchent le sol, arrachant de nouvelles victimes aux branches des marroniers...

A terre elles se choquent en un son lugubre, plaintif, métallique ; plus fauves d'aspect qu'auparavant, je les compare à de blonds cheveux un peu roux, teintés de feu, à leur printemps encore mais pour lesquels aussi viendra l'automne, l'irréparable automne !

Et à cette pensée fatale, mon cœur se serre à me faire hurler ; je voudrais pleurer ma tristesse qui m'arrache toutes les fibres.

Sa jeunesse passera, son éclat se ternira, ses yeux se voileront, ses couleurs perdront leur vivacité, son confiant sourire deviendra pâle et morne, son cœur ressentira les affres d'un automne desséchant, empreint de regrets anxieux .

Je subirai aussi cette saison dont les derniers feux

s'éteignent vite. La chute des feuilles viendra pour mes tendresses et mes amours, car tout passe et prend fin en ce monde sinistre. Je repenserai à elle avec un impuissant regret, à elle séparée de moi depuis longtemps, longtemps déjà, sans aucun doute...

Toutes les feuilles seront tombées et je remuerai leurs cendres vivifiées un instant sous la rosée de larmes inutiles mais très douces malgré leur amertume, car elles auront recoloré une parcelle de ces cendres d'une blondeur adorée...

Effluves Terrestres

Le Ciel s'étend gris, gris terne, uniforme.

Quelques gros cumulus un peu plus foncés, planent au zénith...

Me voici arrivé à l'ancien cimetière, au vieux cimetière (où l'on enterrait avant 1793), vaste champ entouré d'arbres, où se dresse la Croix sans Christ, délabrée, mélancolique ruine qui semble protéger et bénir encore le jardin de repos.

Plus une tombe, plus une pierre — oubliés tous les morts ! — ; de l'herbe grasse, des plantes basses et humbles, comme recueillies.

En ce moment filtre une légère lumière jaune, dorant d'or très pâle, d'or mat, la feuillée plaintive d'automne.

Oh ! cette lumière vague ! elle évoque dans ses rayons incertains les morts réduits maintenant à l'état de poussière subtile, fécondatrice : *engrais de morts !*...

Et dans une vision, je revois aussi les sépulcres de pierre grise, les uns lentement usés déjà par l'inexorable morsure du temps et de l'abandon, les autres couverts de fleurs, embrumés de parfums...

Ces arbres, ces herbes me parlent leur langage divin, divin car il est la parole de la puissante Nature transformatrice.

Rien ne se crée, rien ne se perd, tout se transforme, me chantent ces choses, ces êtres : minéraux, végétaux, insectes, formés sans doute des os et de la chair des trépassés !...

Mais eux-mêmes, ces morts à la Terre, leurs « moi », où sont-ils ?

Leur moi ! s'est-il lentement désagrégé, là, avec le corps ? Peu à peu, l'âme mourut-elle, s'évanouissant en blanchâtres effluves au-dessus des sépulcres qu'elle visitait la nuit, après avoir erré alentour, dans les atomes de lumière et de chaleur ?...

Ou bien cette âme, immortelle, s'est-elle envolée, s'envolera-t-elle vers les espaces célestes ? Fut-elle rejetée au sein du vaste Laboratoire Universel — dans la fournaise ardente des palingénésies — afin de renaître de ses cendres, de renouveler la Vie ?...

Oui, sans doute les plantes de ce cimetière sont les fleurs des morts, les fleurs de leur corps putréfié ; mais les esprits également auront produit des fleurs, des fleurs de chair nouvelle par delà la Terre, sur d'autres et meilleures planètes !

Oui, sans doute renaît-on, et les âmes sont-elles les semences de l'Infini, tombent-elles, graines multiples, sur les terrains préparés ; car sans cela point de Dieu d'Amour ; nul idéal et point de bonheur, jamais, jamais.

Le Néant engloutirait la Pensée dans d'éternelles ténèbres,

Oh ! non ! oh ! non !... Nous voulons progresser, nous voulons vivre encore ; nous voulons le bonheur auquel notre être aspire, ce bonheur dont le parfum lointain nous enivre et nous soutient ; nous voulons aimer mieux et plus longtemps.

O pauvres morts ! ce serait fini entièrement de vous ? vos bien-aimées vous rejoindraient dans l'épouvante de la tombe, sans que leur âme retrouve la vôtre parmi les étincelles du firmament ? Ces adorées, vous ne les reverriez point ? Jamais plus vous ne baiseriez leurs lèvres humides et chaudes, câlines et passionnées ? Jamais plus vous ne tiendriez dans vos bras tremblants leur joli corps embaumé et savoureux que, vivants, vous embrassiez avec une folie sans cesse renaissante ; ce corps tentateur que la bien aimée vous abandonnait et que vous dégagiez lentement, avec dévotion de ses vêtements tout imprégnés de parfum de femme dont les ondes s'exhalent par bouffées brûlantes des dentelles et du linge intime !..

O pauvres morts, et pauvres nous aussi ! car sans l'espérance, la joie ne saurait exister ; le poison du doute tue tout ce qu'il humecte.

Toi, chérie si belle, qui repose à mes côtés encore pâle de nos étreintes, enveloppée de ta brune ou de ta blonde chevelure ; toi dont la voluptueuse forme m'est si chère et si douce, toi dont la bouche gourmande m'appelle, je pourrais ne plus te voir pour l'éternité, te perdre en un instant ? ta petite âme s'enfoncerait dans la noirceur du tombeau et pourrirait en même temps que tes splendeurs corporelles, en même temps que la rondeur de tes cuis-

ses et que la blanche fermeté de ton ventre de satin, de ta gorge si dure ?... Non, non ! J'en atteste le Dieu-Nature ; nous nous réunirons plus tard, pour nous adorer plus encore, et ta beauté croîtra comme notre amour !

* * *

Puis, par un chemin désert, très long, je m'enfonçai à travers les champs, champs d'octobre, lugubres presque.

Déjà la terre est noire, grasse ; les corbeaux croassent au loin ; les verdures meurent, la solitude augmente, l'agonie de la Terre commence, les mystères du sommeil hibernal.....

A perte de vue, les plaines labourées, des espaces verts bornés par les arbres foncés, d'un noir sombre — qu'agite un frisson mortel — par des maisonnettes au toit rouge, par les tuyaux de fabriques fumant à gros flocons ignobles.

A gauche, on aperçoit la ville, dans la brume incertaine. Ce décor est médiocre.

Je m'enfonce davantage. Le silence lourd, ce silence délicieux des champs, s'accentue, coupé seulement à de rares intervalles, par la voix monotone des paysans qui dirigent leur charrue, encouragent les chevaux ou les bœufs. La campagne uniforme se déroule si plate, si plate...

De ci, de là, des meules de foin s'élèvent ; derrière l'une d'elles, je vais m'abriter et rêver, et écrire ceci ; assis sur un rouleau de bois encerclé de fer rouillé : un vieux pressoir.

Envahi par la lourdeur des champs, je me sens deve-

nir paysan moi-même. J'aime et je vénère cette terre noire, brune, épaisse, nourricière et anéantissante. Je l'aime sans poésie, sans pensées, bestialement, quelques minutes étranges...

Les cris des oiseaux et des hommes me bercent ; le soir m'engourdit, le tabac me grise, et je songe alors au Passé mort, aux processions de squelettes drapés d'un livide suaire, à l'Avenir, à l'Au Delà, à l'Amour, avec une voluptueuse mélancolie enveloppante, béate, une navrance de Rêve...

Le Lac des Regrets



Le Lac des Regrets

La Nature s'éveillait paresseusement sous les baisers d'une incertaine lueur de Soleil tamisée par les brumes roses du Matin.

L'Orient héroïque déployait les splendeurs de Phénix; la lumière croissante, mystérieuse encore et timide, chassait les songes de la Nuit et le sommeil des êtres; la Forêt s'émut et trembla de fraîcheur; les végétaux aussi, gais de leur verdure humide; les perles d'eau coulant à travers les calices multicolores de fleurs, leur rappelèrent la Vie, irisées comme de chatoyants joyaux, car elles pompaient toutes les nuances épandues dans l'air et les reflétaient prismatiquement.

Près du Lac, les ibis roses et les hérons perchaient, déjà mélancoliques, presqu'immobiles; mais les martins-

pêcheurs tourbillonnaient au-dessus de l'Onde dormante à la recherche des petits poissons ; ils projetaient des éclairs bleus, tandis que les libellules au corset métallique s'hypnotisaient sur le miroir tranquille et par le battement sourd et monotone de leurs ailes diaphanes.

Peu à peu la pulsation terrestre s'accélérait, la fécondation diurne reprenait son cours ; les papillons violets et les insectes imménoriaux, voletant de corolles en corolles, semaient les pollens d'or, enivrés de poisons, de subtils parfums.

Une douce brise emportait ces senteurs sous la voûte sombre des bois luxuriants ; elle léchait toutes les plantes, les violettes et les fraises, les sainfoins, les phlox et les roses mystiques, les nénuphars et les iris, les narcisses embaumés, en aspirait l'émanation pour la répandre au loin.

Et sous cette caresse énamourante, les ibis s'étiraient avec volupté ; ils claquaient leur bec sonore et battaient de leur paupière lourde, encore un peu engourdie ; les hérons foulant les mornes asphodèles, s'aventurèrent dans les ombres transparentes du Lac, au milieu des cygnes noirs terribles.

Alors surgirent : l'Homme et la Femme, pendant que le Soleil s'épanouissait en franges d'or. Ils chuchottaient. et la chevelure d'Héva devint rutilante.

C'était la Fleur de Chair, cambrée anxieuse au bras de son Mâle princier.

Ses yeux très profonds, semblaient vert d'eau ; on y devinait des étincelles changeantes, des secrets, de l'angoisse, du plaisir, et comme des aromes fixés par la pupille au passage de la brise.

Nue, on voyait des gouttelettes de rosée luire le long

de son corps — admirable parure mouvante ; le réseau bleu de ses veines courait sous un satin immaculé ; les attaches montraient une finesse extrême ; le ventre était splendidement incurvé, très lascif, et les hanches un peu larges ; quant à la gorge pointue, elle présentait une fermeté d'airain, et la croupe se dessinait troublante.

L'Homme : Adama, d'une structure géantesque, portait la crinière noire, et des yeux luisants comme la Nuit jetaient leurs feux impériaux ; le torse large, les muscles puissants, des poils épais s'embroussaillaient par endroits sur lui.

Quand ils parurent, les ibis et les hérons vinrent à leur rencontre, les ailes éployées, et les cygnes noirs poussèrent leur chant rare ; au-dessus de leur tête, les oiseaux volèrent, en couronne de plumage ; et les papillons, les libellules piquèrent le diadème de leurs pierres flambantes ; la lumière éclata majestueuse, car le Soleil brûlait...

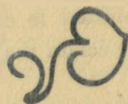
Héva et Adama se tinrent par la main ; ensemble ils fendirent l'eau du Lac ; elle ruissela sur leur corps ; la Femme se parait les cheveux de larges nénuphars et s'admirait dans l'Onde où tremblait son reflet.

L'Homme plongeait très profond, pour interroger l'élément liquide, ses sillons, ses mirages, qu'il ne comprenait point...

Et lorsqu'ils touchèrent au rivage fleuri, leur front se montrait soucieux : Héva lassée d'une contemplation solitaire, et lui des secrets du Lac, cherchaient...

Nulle couronne au retour : les oiseaux, les insectes planaient bien loin, les ibis et les hérons se chauffaient au Soleil, déçus, car ils avaient vu leurs incompréhensibles Idoles : L'Homme et la Femme.

Et alors ils pleuraient l'Impalpable — de même que Lui et Elle — voulant l'Inconnu radieux de l'Eternelle Illusion.



Suzanne

Suzanne

« Tes lèvres, mon amie, distil-
« lent des rayons de miel, et
« l'odeur de ta chevelure est
« comme l'odeur du Liban ».
La Bible.

Oh ! qu'elle était belle, ma Suzanne, mon Dieu qu'elle était belle ! Et je sens mon cœur battre au souvenir de ses charmes, à l'harmonie orientale de son nom adoré !

Suzanne Suzanne ; mon âme est pleine de toi encore ; mon être tout entier soupire après toi, languit, privé de tes caresses ; mes lèvres brûlent ; oh ! où donc est la fraîcheur de ta bouche mignonne, le parfum suave de ton haleine si douce ! mes bras enlacent une ombre, et

cette ombre c'est toi, mais ils n'atteignent que le vide — et sur ma poitrine lourde et oppressée, je presse un vague fantôme, le fantôme de Suzanne !

Ses épais cheveux noirs ne frôlent plus mon visage, l'ardeur de ses baisers n'incendie plus mon sang. Comme une plante sans soleil, je m'incline vers la terre où j'aspire à rentrer.

Et sans cesse je pense à *elle*, à Suzanne, bien que le souvenir me ronge de son poison voluptueux. Elle m'hallucine, elle m'enfièvre, elle m'obsède ; mais alors je la revois, son ombre volète à mes côtés ; je caresse son ombre. . Oh ! mon Dieu ! laisse-la errer auprès de moi, enveloppée d'une crépusculaire lueur . . .

Ne commande point à ce reste d'elle-même de s'évanouir dans les abîmes de l'Espace...

*
* *

Nous vivions inconscients du temps et des lieux, perdus en notre rêve de volupté. Le délire ne nous quittait point ; le Démon de la Chair nous embrasait de ses feux.

Le jour, nous marchions nerveusement, entraînés au loin par une sorte de vertige. Serrés l'un contre l'autre, nous gagnions les champs, la campagne embaumée que nous voyions vaguement, fleurie d'orangers, saturée des aromes subtils de citroniers et de fleurs fortes.

Enivrés de désirs, nous allions sous la caresse délicieuse du Soleil, du Soleil qui faisait se dégager l'intime parfum affolant de ma Suzanne. . .

Mille fois, pendant notre course, nous nous arrêtions, et dans l'extase d'un baiser sans fin, nos lèvres se redisaient leur amour.

Puis le soir tombait, le bleu du ciel et l'azur de la mer s'assombrissaient, devenant indigo ; le soleil rougi glissait lentement à l'horizon, tandis que les bruits vespéraux, les concerts nocturnes montaient de la terre vers les cieux -- Hymne de la Nature.

Nous revenions à pas très lents alors, silencieux, recueillis. *Ses* yeux brillaient d'un éclat fébrile, et elle semblait méditer les mystères de la religion de l'Amour, ces mystères dont nous ne nous lassions jamais, et dont la nuit tiède ramenait les pratiques...

O soirées exquises, que n'êtes-vous plus ! O moments si tôt envolés et que l'on voudrait éternels ! O joies ineffables de la tendresse mutuelle, de la communion des êtres ! O soupirs profonds, ô larmes bénies — larmes de volupté — larmes de bonheur !...

Je l'avais sur mes genoux, ma Suzanne, ou bien assise contre moi, et nous buvions au même verre, nous partagions les mets, entremêlant notre repas de flots, de baisers et de caresses.

Et quelle fièvre m'excitait !... je la sentais frémir à mes côtés ; la tiédeur de son corps me grisait, l'odeur de son être, comme un philtre d'amour, m'aurait rendu capable de toutes les folies, et souvent je devais m'écarter d'elle pour ne point la jeter sur le divan de la salle — ainsi qu'une fille — et me repaître d'elle de suite, sans égards, sans attente, sans douceur, pour ne pas la prendre brutalement d'un seul coup !...

Mais ses yeux câlins se cerclaient tôt de noir ; un voile léger les ternissait un peu ; ses bras nerveux m'entouraient violemment, et ses jambes.

Et Suzanne bégayait des mots sans suite, comme un petit enfant.

Je l'entraînais, victorieux, à ce moment, dans la chambre nuptiale, la chapelle aux teintes discrètes et assombries.

Avec des prières, tout doucement, je la dévêtais, ma Suzanne, dévôt et pieux, plein d'un tendre respect d'abord ; la nappe de ses noirs cheveux couvrait ses épaules et sa poitrine que je dégageais voluptueusement du corset de soie noire : les seins fermes étaient ceux d'une jeune égyptienne.

Les vêtements glissaient un à un, entre mes doigts pressés et inhabiles ; car ils tremblaient au contact du linge et de la peau, ce qui la faisait rire d'un petit rire moqueur, mais ému surtout; son beau corps sortait tout brûlant de passion et odoriférant; les hanches larges, les admirables jambes, la blancheur satinée de la chair sur laquelle couraient des frissons bleus, m'apparaissaient entre les draperies, malgré elle qui se défendait confuse; et mon respect à cette heure, mes égards, n'existaient plus; ma dévotion se changeait en une fureur irrésistible; je la prenais, Suzanne, je la serrais, je la baisais, l'enveloppant des pieds à la croupe superbe et au ventre pur ; follement, avec brutalité, je la jetais sur le lit, éveillant sa colère d'amour ; ah ! c'était ma petite lionne alors ! ce n'était plus seulement ma Fleur Noire, ma Rose Noire, ma Perle Noire ; non, non ! Suzanne devenait ma lionne, son corps si beau agité de longs frémissements ; ses lèvres criaient, mais j'étouffais ses bégaiements sous l'écrasement de ma bouche, me déchirant à ses dents de fauve, sentant la chaleur parfumée de sa langue. Je l'avais Suzanne ! Oh ! elle était bien à moi ; je m'enivrais d'elle toute, je la buvais, je me grisais de ses yeux profonds et noirs, noirs, dont l'éclat m'effrayait ; je me

grisais de sa chair souple, veloutée, humide, de ses charmes intimes, de sa toison d'ébène, de ses fossettes enfantines connues de moi seul...

Suzanne, tu me distillais l'aphrodisiaque liqueur ; tu me laissais connaître tous les stupres de l'amour et de la luxure ; tu te tordais sous mes étreintes en me livrant la quintessence de ton être... Ah ! ces minutes où l'on ne fait qu'un, où se réalise l'Androgyne !

Et nous nous aimions jusqu'à ce que l'épuisement nous apporte le lourd sommeil, nous laissant aux bras l'un de l'autre, la bouche réunie, le corps enlacé.

A mon réveil, le Soleil baignait la chambre de ses éclats rutilants ; il se jouait dans la chevelure de Suzanne, auréolant son front, éclairant son teint pâle, pâli des baisers de la nuit ; il s'arrêtait sur la dentelle de sa fine chemise ; les lèvres rouges entr'ouvertes semblaient encore appeler les miennes ; les bras presque nus soutenaient la jolie tête, et les longs cils sombres projetaient du noir sur le visage adorable, très mince ; souvent la gorge se montrait entre les fouillis de la chemise, et je suivais la cadence de sa douce respiration. Je me penchais vers sa bouche, et mes baisers la réveillaient ; les yeux encore tout lourds de sommeil, elle me souriait gentiment, me tendant de suite sa lèvre et me nouant ses bras autour du cou.

« Mon chéri, me disait-elle, bonjour ; le soleil brille et Suzanne t'aime ; les fleurs s'épanouissent pour lui, leur Roi, ; ta fleur noire s'épanouit pour son Seigneur. »

... Et ma petite lionne, frottant sa longue crinière magnifique contre moi, s'offrait de nouveau, prête à l'Amour...

* * *

Un jour, je me réveillai sans que le soleil illuminât le temple de l'Hymen ; une clarté blafarde filtrait au travers des tentures ; la pluie et le vent faisaient rage

La tristesse angoissante envahit mon âme ; une bizarre impression de navrance me secoua

Pour la chassser, il me fallait un baiser de Suzanne, et je voulus sa lèvre.

Suzanne reposait calme, splendide, un bras replié sous la chevelure, l'autre étendu sur le lit en une pose de vierge qui dort. Mais que son visage était mat, et ses yeux mi-clos, étranges ! Quel imperceptilbe souffle !...

Je voulus sa lèvre. A peine l'effleurai-je pour ne point troubler le sommeil ; mais sa bouche était froide ; un baiser plus long, très fort, ne la réveilla point

Oh ! quelle sensation de glace... son cou, quel marbre ! Horreur ! un frisson hideux me tordit le corps, et à pleins bras j'enveloppai mon amie, égaré, éperdu, l'appelant de mille noms tendres et passionnés.

« Suzanne, ma Suzanne, oh ! ma belle petite fleur, réponds-moi ; mais réveille-toi ; c'est moi ton bien-aimé ; donne ta bouche ; réchauffe-toi au contact de mes caresses. Qu'as-tu ? n'entends-tu point celui qui t'implore et qui t'aime ? »...

Hélas ! hélas ! Suzanne ne bougea plus ; ses longs cheveux épais lui firent un linceul ; ses grands yeux noirs ardents ne cherchèrent plus les miens, et le soleil n'y mit plus de reflet d'or !

Sa bouche close, faite pour les baisers, resta froide et rigide ; son beau corps de statue devint de marbre immaculé.

Elle était endormie, endormie à la Terre, morte à

l'Amour; elle était fanée, flétrie, la petite rose noire. Elle s'était épanouie dans les Jardins de la Mort.

Et ni mes appels, ni ma folie ne la ramenèrent à l'Existence et à la Lumière, car dans le Jardin de la Mort, toutes les fleurs sont nocturnes, insensibles, mornes et momifiées.....

Dégagement du Corps Astral

14



Dégagement du Corps Astral

Dans la nuit du 27 au 28 janvier 1894, j'ai subi un phénomène de dégagement de l'astral, et cela d'une façon très complète ; bien entendu je me suis particulièrement rendu compte du phénomène de réintégration animique, car la projection astrale, sorte de dédoublement de la personnalité humaine, s'effectuant pour moi, comme pour tous les êtres point très entraînés, durant le sommeil, je ne puis la percevoir avec une réelle conscience. — A onze heures du soir, je ressentis, tout à fait consciemment, ledit phénomène, qui ne dura peut-être en tout que quelques secondes, quoique ces secondes me parussent longues.

J'éprouvai un malaise atroce, inénarrable, presque vague ; il me semblait que je me dédoublais ou que j'étais dédoublé ; je souffris surtout d'une sensation étrange du côté du cœur, avec impression d'engourdissement léthargique du corps, d'ahurissement bizarre, de mi-inconscience succédant à une grande lucidité pendant le sommeil, et je crus mourir, je me crus agonisant, à la minute où la force abandonne le corps.

Je le répète, il me semblait que j'étais dédoublé, vivant surtout par l'esprit doué de qualités particulières et « *autres* », et que je me « reprenais », que je réintégrais ma personne. Aussi je me rendis plus compte, quelques secondes, du lieu où j'étais ; une angoisse étrange m'enserra et les vibrations intellectuelles me parurent provenir d'un autre monde. Et je poussai, coup sur coup, deux cris perçants, alors, qui me rétablirent dans l'état normal, qui ramenèrent l'équilibre des forces psychiques, énergiques et physiques. Il me serait tout à fait impossible de décrire la sensation générale de torpeur, d'hébétude, de vertige, que je ressentais simultanément. Il me semblait que j'allais trépasser, que quelque chose de mon être planait au dessus de l'enveloppe matérielle — sans en être entièrement détaché encore — qu'un fluide agissait — le fluide astral ou odique — retenu au corps en hypnose par un lien.....

Ensuite je me rendormis d'un sommeil lourd ; mais il fut entrecoupé ; et, une partie de la nuit, je ressentis des impressions analogues, vagues, très amoindries ; un vertige du cerveau subsista le plus violemment ; les rêves étaient très lucides et agréables (D'ailleurs je me portais fort bien ; seulement, dans la soirée, j'avais beaucoup fumé de cigarettes turques, lesquelles me portent aux

songes, me procurent une sorte d'extase « dégageante »). Je me trouvais transporté en des endroits inconnus, au milieu de personnes inconnues, mais que je reconnaissais ; notamment je me vis dans un riche salon où l'on donnait un bal, et ces meubles, ces tentures, ces appartements, ces êtres, que je ne connaissais point, je les reconnaissais pourtant en rêve, je me sentais relié à eux par des attaches plus ou moins intimes... ; une légère mélancolie, mais comme on n'en éprouve point à l'état de veille, me grisait délicieusement l'esprit. Je ne ressentais pas les vagues perceptions de rêves, non ! je reconnaissais ce que j'avais oublié, je me ressouvenais, et ces reflets de préexistence, ces impressions d'autrefois, très nettes, très lointaines sans doute, ces scènes revécues au milieu de parents, d'amis, d'aimées, dont peut-être certains vivent encore là où j'ai passé jadis, hier — car le rêve peut transporter aussi aux lieux quittés récemment, depuis une vingtaine, une trentaine d'années — ces scènes provenaient sûrement de l'état d'hypnose où j'étais, et pendant lequel ma force psychique, mon double astral entouré du périsprit, momentanément projeté hors du plan physique, sur le plan astral — percevait au sein de l'Aither les images du Passé, du Présent, comme elle pourrait percevoir les images et les vibrations, vivantes aussi, de l'Avenir — tous les actes provenant d'une agglomération particulière de l'Aither, du fluide astral, tous les phénomènes, et conséquemment tous les corps, toutes les combinaisons matérielles, en apparence si complexes, et *unes* d'essence, en réalité.

Fréquemment je suis affecté de songes lucides qui me laissent revoir des lieux oubliés ; l'un surtout m'a frappé

et je m'en souviens admirablement, bien qu'il date de loin : je fus transporté près d'un grand manoir isolé au milieu d'une cour, et le soleil, un soleil d'automne et de fin de journée, l'inondait de lumière jaune, rousse, aux teintes ardentes si mélancoliques ; la flambée de rayons illuminait les fenêtres, incendiait surtout la partie gauche de la façade, faisait miroiter les cailloux à mes pieds. Oh ! je pourrais la dessiner, cette maison blanche, aux hautes fenêtres, à l'aspect un peu antique, mais coquet. Je me rendais compte que j'avais déjà pénétré à l'intérieur de ce manoir, et que des souvenirs d'existence m'y rattachaient, de même qu'au parc ombragé de vieux arbres que je saluais amicalement.... — Un autre rêve, plus ancien encore, me « ramena » dans un château superbe, et je me promenai longuement, tout seul, au travers d'immenses pièces, de vastes salons en enfilades ; je me sentais pénétré du sentiment angoissant, inexprimable de la solitude attristante au milieu d'appartements grandioses et vides de monde ; le soir venait, je parcourais fiévreusement ces salles, étouffé par une pesante inquiétude — telle que l'on en éprouve si souvent durant les songes — et je m'arrêtais sans cesse, tantôt devant un meuble, une chaise, tantôt auprès d'une cheminée dont je voyais jusqu'aux moindres détails, contemplant les objets, la tapisserie, les parquets cirés. . .

Puis l'obscurité vint, et je continuai ma visite, mon sépulcral pèlerinage, une lumière « m'accompagnant » sans que je visse personne à mes côtés... Et toujours cette inquiétude étrange, cette impression intraduisible de sépulcre et de déjà vu. — Que de visions semblables, parfois animées par la présence de personnes gaies,

élégantes, en festins ou en bals, de femmes royales sur les épaules desquelles des flots de lumière, aveuglante ou rouge, font éclater la grâce, les parures ; la musique retentit alors, les décors féeriques se succèdent, et ces êtres vibrent, tourbillonnent, dansent, ennuagés de ce demi-silence bizarre des rêves, légers et spectraux comme des figures de cire...

Comment l'âme subsconsciente se dégage-t-elle, et par quel mécanisme, au juste, se rend-elle compte des actions passées, ou présentes, ou futures? C'est ce que la science ne peut encore dévoiler. Mais ce que l'on sait scientifiquement, c'est que la personnalité se dédouble sous certaine sinfluences, se partage en deux ou peut-être en trois sortes d'âmes, lesquelles, en cet état de plus en plus subtil, acquièrent des facultés ignorées à l'état de veille le plus souvent, à l'état normal toujours, mais qui peuvent être provoquées, en cet état de veille, lorsque l'individu est ce qu'on appelle sensitif ou médium, par des espèces de courants, d'effluves, de passes électro-magnétiques qui amènent les états superficiels, puis profonds, de l'Hypnose, si bien étudiés par de Rochas : léthargie, catalepsie, somnambulisme, clairvue, clairaudience, etc... phénomènes dont s'occupent l'Ecole de la Salpétrière avec Charcot, — décédé aujourd'hui, hélas ! — Voisin, Liégois ; l'Ecole de Nancy avec Burnheim, Bourrot, Bouru ; phénomènes étudiés par une pléiade de savants, expérimentateurs indépendants de haut savoir, tels que le professeur Ch. Richet, le docteur Dariex, le Dr Luys ; — de Rochas, Lodge, W. Crookes, Gibier, Lombroso, Sage, Schiaparelli, doivent être cités parmi les principaux et célèbres chercheurs. Ainsi : médecins, physiologistes, naturalistes, physiciens, chimistes astro-

nomes, mathématiciens, criminalistes profonds, se sont lancés à la poursuite de la Grande Révélation d'Outre-Tombe.

La Force Psychique se dégage du corps : c'est là un *fait*, qui nous met sur la voie du secret de la Mort.

La Mort, n'est sans doute, pour l'Être, qu'un changement de milieu, un changement d'état. La Vie est Éternelle au sein du Cosmos !



Table des Matières

LE

LIVRE DU TRÉPAS ET DE LA RENAISSANCE

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV



LAVAL. — IMPRIMERIE L. BARNÉOUD & Cie.

…RAGES DE F. JOLLIVET CASTELOT

La vie et l'Ame de la Matière. 1894	3 fr. 50
Comment on devient Alchimiste. 1897.	6 fr. »
La Science Alchimique. 1904	5 fr. »
Le Livre du Trépas et de la Renaissance. 1905 . . .	3 fr. 50
Nouveaux Évangiles. 1905	3 fr. 50
L'Hylozoïsme. 1896.	1 fr. 50
Le Grand Œuvre Alchimique. 1901	Épuisé
L'Alchimie (édition du *Mercure de France*). 1895	Épuisé
Influence de la Lumière Zodiacale *sur les Saisons et sur la Variation d'éclat des Etoiles*. 1894	Épuisé
Les Sciences Maudites (en collaboration avec Redonnel). 1901.	Épuisé
Les Nouveaux Horizons de la Science et de la Pensée, revue mensuelle d'avant-garde scientifique et philosophique, fondée en 1896 (anciennement *L'Hyperchimie*, — *Rosa Alchemica*). — Abonnements : France, 5 fr. par an. — Étranger : 6 fr. — La collection complète (1896-1905) . .	50 fr. »

EN PRÉPARATION

Croquis Scientifiques.
La Médecine Spagyrique.
Le Destin (roman).

LAVAL. — IMPRIMERIE L. BARNÉOUD & Cie.

